

rien, ici-bas, ne peut égaler la douceur : « Godefroy, lui dit-il, tu ne me reconnais pas ? tu ne reconnais pas Hugues ton fidèle ami ?

— Pardonne à mes yeux éblouis, au milieu de l'éclat qui t'environne je n'ai pu retrouver tes traits ». Il dit et trois fois dans ses bras il veut presser son ami ; trois fois l'ombre échappe à ses embrassements.

« Je ne suis plus, lui dit-il avec un doux sourire, je ne suis plus revêtu d'une mortelle dépouille ; tu vois un esprit pur, une substance impalpable, un habitant du céleste séjour, c'est ici le temple de l'Éternel, c'est ici que reposent ses guerriers : ta place y est marquée. — Quand y serai-je avec eux, interrompit Godefroy ? ah ! puisse la mort briser mes liens, si ces liens retardent mon bonheur !

— Bientôt, lui répond Hugues, tu partageras notre gloire et notre triomphe ; mais il faut encore que tu combattes sur la terre et que tu y prodigues tes sueurs et ton sang. Il faut que tu arraches la ville sainte au joug de l'impie, et que dans ses murs tu fondes un empire chrétien que gouvernera ton frère après toi.

« Mais pour ranimer encore le saint amour qui brûle dans ton cœur, contemple d'un œil plus fixe ces astres lumineux, ces globes enflammés, dont l'éternelle intelligence dirige les mouvements ; prête l'oreille à ces divins concerts, à cette harmonie céleste ; abaisse ensuite tes regards sur ce vil amas de sable et de poussière.

« Quel petit théâtre pour vos vertus ? quelle vaine récompense pour vos travaux ! combien est étroite la sphère où s'agite votre ambition ! dans quels déserts, dans quelle solitude affreuse vous étalez votre faste et vos viles grandeurs ! ce grain de sable est environné par ce que vous appelez l'Océan, ou l'abîme, lac méprisable qui dément l'orgueil de son nom ».

Godefroy jette sur la terre un regard dédaigneux ; la mer,

les fleuves, les empires se confondent à sa vue et ne forment qu'un imperceptible atome ; il s'étonne que notre folle ambition s'attache à des ombres, à une vaine fumée, qu'elle oublie ce ciel qui nous appelle pour courir après une servile grandeur.

« Puisque l'Être suprême, dit-il, ne veut pas encore briser mes fers, montre-moi du moins le sentier où je dois marcher, au milieu des erreurs et des illusions qui m'environnent ? — Ce sentier, c'est celui que tu tiens ; n'en détourne jamais tes pas. Le seul conseil que je te donne, c'est de rappeler de son exil l'illustre fils de Berthold.

« La Providence qui t'a choisi pour conduire la sainte entreprise, destine ce héros à être le ministre de tes desseins ; si tu es la tête, il est le bras, et ce qu'ordonnera ta prudence, c'est à lui de l'exécuter. Personne ne peut remplir sa place, et tu ne pourrais, sans crime, lui ravir une gloire qui lui appartient.

« C'est à lui seul qu'il est donné de triompher de la forêt et des charmes qui la défendent ; ton camp qui déjà n'a plus de courage, ni d'espoir, va reprendre, à son retour, une vigueur nouvelle. Devant lui tomberont les murs de Sion et les forces de l'Orient.

— Que ne puis-je, dit Bouillon, revoir ce jeune héros au milieu de nous ! tu lis dans mon cœur, tu sais si je l'aime, si je l'estime ; mais dis-moi sous quelles conditions dois-je le rappeler ? dans quels lieux le ferai-je chercher ? m'abaisserai-je à la prière ? lui donnerai-je des ordres ? son retour, dans mon camp, n'offensera-t-il point la discipline et les lois ?

« Dieu qui te prodigue ses faveurs veut que ceux dont il t'a nommé le chef, t'honorent et te révèrent ; tu ne peux, sans avilir ton pouvoir, descendre à la prière ; mais laisse-toi fléchir et cède aux premières instances.

« Guelfe, inspiré par Dieu même, te conjurera de pardon-

ner à Renaud son erreur, et de le rendre à la gloire et aux combats ; quoique aujourd'hui sous un ciel étranger, ce jeune héros, victime d'un délire amoureux, languisse dans la mollesse et dans les plaisirs, ne doute pas que bientôt il n'accoure à la voix du besoin qui vous presse.

« Pierre, à qui le ciel révèle ses mystères, saura diriger les pas de ceux que tu auras chargés d'aller chercher ce jeune guerrier ; par des routes inconnues ils arriveront dans les lieux qui le cachent et le ramèneront au camp. Ainsi Dieu réunira enfin sous tes drapeaux tous tes compagnons égarés.

« Je finirai par te dévoiler un secret qui flattera ton cœur ; ton sang se mêlera un jour au sang de Renaud, et il en sortira une race illustre et glorieuse ». Hugues se tait à ces mots et s'évanouit comme une vapeur légère que le vent chasse, ou que dissipe le soleil ; Godefroy se réveille, l'âme remplie d'étonnement et de joie.

Déjà l'astre du jour avait commencé sa carrière ; Bouillon se lève et revêt sa pesante armure. Bientôt les chefs se rassemblent dans sa tente et viennent y décider avec lui ce qu'on doit exécuter.

Guelfe plein d'inspiration céleste commence le premier : « Je viens, Seigneur, implorer ta clémence ; peut-être à d'autres yeux que les tiens ma prière paraîtrait indiscreète encore et prématurée.

« Mais c'est en faveur de Renaud, c'est par Guelfe, c'est au pieux Bouillon, qu'elle est adressée ; je ne suis pas indigne d'obtenir une grâce dont toute l'armée partagera la reconnaissance avec moi ; consens, je t'en conjure, consens que mon neveu revienne et que son sang versé pour la cause commune expie son erreur.

« Eh, quel autre que lui osera porter le fer dans cette redoutable forêt ? Quel autre avec plus de constance et d'intrépidité bravera les dangers et la mort ? tu le verras ébran-

ler les remparts ennemis, enfoncer les portes de Jérusalem, et le premier s'élançer sur ses murs. Rends, Seigneur, rends à ton camp l'objet de son espérance et de ses vœux.

« Rends-moi un neveu si vaillant, rends à ton pouvoir un bras si prompt à exécuter tes volontés suprêmes ; ne souffre pas qu'il languisse dans un obscur repos, rappelle-le dans le sein de la gloire, qu'il suive tes drapeaux triomphants ; que sur ce noble théâtre, sous tes yeux, sous tes ordres, il revienne s'illustrer encore par des exploits dignes de lui ».

Tous les guerriers par un doux murmure secondent les prières du généreux Guelfe ; Godefroy paraît ne céder qu'à ses instances et à leur désir. « Eh, comment, dit-il, pourrais-je vous refuser une grâce que vous demandez avec tant d'ardeur ? Que la loi se taise, je n'écoute aujourd'hui que votre choix et vos vœux.

« Que Renaud revienne, mais qu'il apprenne à mettre un frein à ses passions et qu'il justifie notre espoir et nos désirs. Guelfe, c'est à toi de lui annoncer sa grâce ; sans doute il précipitera son retour ; choisis toi-même celui qui doit lui porter cette nouvelle et dirige ses pas vers les lieux où tu crois qu'il s'est fixé ».

Il se tait ; le guerrier danois se lève : « C'est sur moi, dit-il, que le choix doit s'arrêter. Pour remettre dans les mains de Renaud l'épée de mon généreux maître, j'irai le chercher au milieu des périls et dans les climats les plus éloignés ». Guelfe qui connaît sa valeur souscrit à sa demande et lui associe Ubalde dont la prudence et la sagesse ont mérité sa confiance.

Ubalde dans ses jeunes années avait parcouru des régions lointaines et des glaces du pôle il avait voyagé jusque dans les sables brûlants de l'Éthiopie ; il connaissait les mœurs des peuples divers, leurs usages et leurs langues ; dans un âge plus mûr Guelfe l'avait attaché à sa fortune et le comptait parmi ses plus chers favoris.

Abusé par la renommée, Guelfe dirigeait les pas de ces guerriers vers les murs ou règne Bohémond ; mais le Solitaire qui connaît son erreur vient au milieu d'eux.

« Abusés par l'opinion vulgaire, vous vous égareriez, leur dit-il, dans une route infidèle ; marchez vers Ascalon ; à l'embouchure d'un fleuve un homme vous apparaîtra ; il est l'ami des Chrétiens, croyez à ses discours et abandonnez-vous à ses conseils.

« Le ciel éclaire son esprit ; moi-même, dès longtemps, j'ai pris soin de l'instruire de votre voyage ; vous trouverez en lui autant de bonté que de sagesse ».

Dociles aux ordres du Solitaire, les deux guerriers volent vers le rivage où viennent expirer les flots qui baignent les murs d'Ascalon ; ils n'entendaient pas encore le mugissement des vagues quand ils furent arrêtés par un fleuve dont la pluie avait grossi les eaux.

Dans son cours impétueux et rapide il inondait ses rives ; pendant qu'Ubalde et le Danois d'un œil étonné en mesurent la profondeur, un vieillard leur apparaît ; la douceur et la majesté sont sur son front ; il est revêtu d'une robe flottante ; une couronne de hêtre ceint sa tête ; dans sa main est une baguette ; il remonte le fleuve et foule d'un pied sec cette plaine liquide.

Tels dans la saison des frimas on voit les habitants du pôle courir sur leurs fleuves glacés et presser les flots immobiles sous leur poids. Il aborde les deux guerriers dont les regards sont fixés sur lui.

« Amis, leur dit-il, vous poursuivez une pénible entreprise ; vous avez besoin qu'une main secourable dirige vos pas ; le guerrier que vous cherchez est loin de ces régions, dans un pays infidèle, inhabité ; que de travaux vous restent encore ! que de mers, que de rivages vous avez à parcourir ! c'est au delà des limites du monde que vous trouverez l'objet de vos recherches.

« Mais ne dédaignez pas de me suivre dans les grottes cachées où j'ai fixé mon séjour ; je vous y révélerai des secrets importants et qu'il est nécessaire que vous connaissiez ». Il dit, et il ordonne aux flots de se diviser ; soudain l'onde obéit et des deux côtés s'élève une montagne liquide.

Le vieillard prend les deux guerriers par la main et les conduit sous le lit du fleuve dans une grotte profonde ; là ne pénètre qu'une lumière pâle et tremblante ; cependant, à cette faible lueur ils voient d'immenses réservoirs d'où sortent les eaux qui jaillissent en fontaines, qui forment les fleuves, les étangs et les lacs.

Ils y découvrent les canaux secrets par lesquels filtrent les ondes de l'Éridan, du Gange et de l'Euphrate ; les sources du Tanaïs et les veines inconnues qui portent au Nil ses liquides trésors ; plus bas ils trouvent un fleuve qui roule des flots de soufre et de vif-argent. Cette liqueur épurée par le soleil se condense et forme sur la terre les métaux les plus précieux.

Sur les rives étincellent les pierres les plus rares, et le feu dont elles brillent éclaircit les ombres de ce ténébreux séjour. Le saphir y déploie son céleste azur ; la topaze, l'escarboucle, le diamant y éblouissent les yeux ; l'émeraude par des couleurs plus riantes les flatte et les attire.

Tout pleins de ces merveilles qui les étonnent, les deux guerriers s'avancent dans un profond silence ; enfin Ubalde élève la voix : « Dis-nous, respectable vieillard, dans quels lieux nous sommes ? Dis-nous où tu conduis nos pas ? daigne nous révéler qui tu es ? dans l'étonnement dont mon cœur est frappé je ne sais si ce que je vois est un songe ou une réalité.

« Vous êtes dans le sein de la terre, au milieu des sources de sa fécondité ; sans moi vous ne pourriez pénétrer dans ces sombres abîmes ; je vous conduis à mon palais que vous verrez bientôt brillant de la clarté la plus pure ; je naquis

dans l'erreur, mais depuis l'onde salutaire a lavé mon âme et purifié mon cœur.

« Ce n'est point le pouvoir des esprits infernaux qui sous ma main opère ces merveilles ; loin de moi cet art funeste, ces charmes sacrilèges qu'emploie un coupable mortel pour arracher à l'enfer ses secrets ; j'interroge la nature, je vais au sein des plantes et des eaux surprendre les vertus qui y sont cachées. J'étudie les ressorts inconnus qui entretiennent l'harmonie du monde et font mouvoir les étoiles.

« Je n'habite pas toujours, loin du ciel, dans ces profonds souterrains ; souvent je fixe mon séjour au sommet du Carmel ou du Liban ; là, Mars et Vénus se montrent à moi sans voile et sous leurs différents aspects ; je mesure la marche lente ou rapide des astres ; je calcule l'influence de leurs regards favorables ou sinistres.

« Je vois les nuages se condenser, se colorer et s'évanouir sous mes pieds ; je vois se former la pluie et la rosée. Mon œil suit la marche inconstante des vents et les sillons tortueux que décrit la foudre ; je contemple de près les comètes et les globes de feu qui roulent sur vos têtes. Ivre de mes connaissances, jadis je m'admirai moi-même.

« Dans le délire de ma vanité je crus que mon savoir était la mesure certaine et infailible du pouvoir du Créateur ; mais quand votre pieux Solitaire versa sur ma tête l'onde sacrée, il éclaira mon âme, il m'apprit que mes clartés n'étaient que ténèbres et qu'erreur.

« Je connus alors que nos yeux toujours faibles et clignotants ne pouvaient fixer la vérité sur son trône éternel ; je ris de mes illusions et des vaines fumées dont la vapeur avait enivré mon orgueil. Docile aux conseils du sage qui m'a éclairé je me livre encore à mes premiers goûts ; mais m'oubliant moi-même, je n'ai plus que lui pour moteur et pour guide.

« Arbitre de mes pensées, il me commande, il m'instruit

et mon âme est dans sa main ; quelquefois, il daigne opérer par moi des merveilles dignes de lui ; j'arracherai le héros que vous cherchez aux fers qui le retiennent : Pierre m'en a fait une loi, et depuis longtemps j'attendais votre arrivée que lui-même m'avait prédite ».

Cependant ils touchent à la grotte qu'habite le vieillard ; vaste et spacieux palais où brillent tous les trésors que la terre renferme dans son sein ; rien n'y est l'ouvrage de l'art, et ses riches ornements ne sont dus qu'à la nature.

Les deux nouveaux hôtes y trouvent mille mains empesées à les servir. Sur une table magnifique brillent l'argent, l'or et le cristal ; après un somptueux repas : « Il est temps, dit le vieillard, que je satisfasse au plus cher de vos désirs.

« Vous connaissez Armide et ses perfidies, vous savez par quels artifices elle entraîna sur ses pas vos plus braves guerriers ; vous savez que le palais de l'infidèle devint leur prison, et que chargés de fer elle les envoyait à Gaza, quand un héros rompit leurs chaînes et finit leurs malheurs.

« Mais vous ignorez encore ce qui a suivi, et je vais vous le raconter. Quand l'infidèle se vit enlever sa proie, de douleur elle se déchira les mains, et dans sa fureur elle se dit à elle-même, non, il ne faut pas qu'il se vante d'avoir dérobé mes captifs aux liens que je leur avais donnés.

« Il a brisé leurs fers ? qu'il les porte lui-même ! qu'il gémisses sous les coups que j'avais destinés à d'autres, c'est trop peu pour ma vengeance ; je jure de les exterminer tous. Elle dit, et dans son cœur impie elle ourdit une trame nouvelle. Elle vole sur les lieux où Renaud a vaincu et immolé ses guerriers.

« Le héros y avait laissé son armure, et pour se cacher sous des dehors inconnus avait revêtu celle d'un Infidèle. La perfide prend ses armes, en couvre un cadavre mutilé et le jette sur la rive d'un fleuve où bientôt une troupe de Chrétiens devait se rendre.

« Elle l'avait prévu, elle connaissait tous vos mouvements ; dans la plaine, au milieu de votre camp mille espions veillaient pour elle et lui révélaient vos secrets. L'enfer docile à ses lois avait soin de l'éclairer sur vos démarches.

« Non loin du cadavre elle place un fourbe adroit sous l'habit d'un berger, lui dit ce qu'il doit faire et ce qu'il doit dire ; fidèle à ses ordres, il s'entretient avec vos guerriers et jette dans leurs cœurs le germe de ce soupçon qui depuis enfanta les querelles, les discordes et presque une guerre civile.

« On crut que Bouillon avait armé contre Renaud de secrets assassins ; affreuse idée que bientôt fit évanouir un faible rayon de la vérité ! tel fut le premier succès d'Armide ; mais elle préparait au jeune vainqueur un piège encore plus funeste.

« Elle l'attend sur les bords de l'Oronte ; le guerrier s'y arrête, dans un endroit où ce fleuve se divise et forme une île qu'il embrasse de ses eaux ; il voit une colonne élevée sur la rive, tout auprès était un bateau, il fixe ses yeux sur le marbre et y lit cette inscription en lettres d'or :

« Qui que tu sois, ô voyageur que le hasard ou ton choix conduit sur ses bords, le soleil dans son cours n'éclaire point de plus grandes merveilles que celles qui sont cachées dans cette île ; passe si tu veux les connaître. Le guerrier imprudent cède au désir curieux qui l'entraîne ; il abandonne ses écuyers, et seul il s'élance dans la barque qui peut à peine le recevoir.

« Déjà il est sur l'autre bord, ses regards avides parcourent la surface de l'île, mais ils n'y rencontrent que des grottes, des eaux, des gazons et des fleurs ; il est honteux de sa crédulité, cependant ce lieu rit à sa vue ; un charme invisible l'y retient ; il s'y arrête, détache son casque et respire un air délicieux.

« Soudain l'onde murmure ; Renaud porte ses yeux sur le fleuve ; au milieu s'élève une vague qui tourne et se replie

sur elle-même ; bientôt il voit flotter une blonde chevelure, puis il aperçoit la tête d'une nymphe, puis enfin un corps qui semble formé par l'amour et les grâces.

« Telle, dans les spectacles nocturnes que nos théâtres étalent, on voit une déesse sortir lentement du sein de la nue qui s'abaisse sous elle ; telles encore autrefois on peignait ces perfides sirènes que la fable plaçait dans la mer qui baignait les bords de l'antique Étrurie ; comme elles, cette fille des eaux charme les yeux par sa beauté ; elle charme, comme elles, les oreilles par ses chants.

« Cœurs tendres et sensibles, vous que le printemps couronne de ses roses, ne vous laissez pas éblouir aux rayons trompeurs de la gloire et de la vertu ! Heureux qui suit toujours la loi de ses désirs ! heureux qui cueille dans chaque saison de la vie les fruits qu'elle fait naître ! c'est le vœu de la sagesse, c'est le cri de la nature. Serez-vous insensibles et sourds à sa voix ?

« Insensés, pourquoi laissez-vous faner ces fleurs passagères que la jeunesse fait éclore ? Cette gloire, cette valeur que vante le monde, ne sont que de vains noms, de vaines chimères ; cette renommée, dont le bruit chatouille votre superbe oreille, n'est qu'un écho, un songe, l'ombre d'un songe que le moindre souffle fait évanouir.

« Jouissez sans inquiétude, que votre âme sans remords s'abandonne à l'ivresse de vos sens ; noyez dans l'oubli vos chagrins et vos peines, et que jamais une triste prévoyance n'anticipe les maux que l'avenir vous prépare ; que le ciel à son gré menace et tonne, qu'il lance ses feux et ses traits, riez du vain bruit de ses foudres impuissantes ; tranquilles au sein des plaisirs, n'écoutez que la sagesse et la nature.

« Par ses chants harmonieux, l'Enchanteresse endort le jeune guerrier ; un doux sommeil enchaîne et maîtrise ses sens, le tonnerre le plus affreux ne saurait l'arracher à

ce profond repos, image de la mort ; Armide, pleine de sa vengeance, sort du lieu qui la cache et court à lui.

« Mais quand elle a fixé sur lui ses yeux, quand elle a vu ce front calme et tranquille, ces lèvres où repose le sourire, ces yeux dont le sommeil même ne peut lui dérober l'éclat, elle s'arrête, elle sent expirer sa colère. Assise auprès de lui, elle admire ses grâces, ses regards sont attachés sur son front, comme ceux de Narcisse sur la fontaine qui réfléchit son image.

« De son voile elle essuie la sueur qui mouille les joues du héros ; d'un souffle amoureux elle rafraîchit l'air qu'il respire ; ce cœur plus dur que le diamant, plus froid que la glace, se fend, s'amollit et déjà ne connaît plus que le feu de l'amour.

« Des fleurs qui croissent dans ces beaux lieux elle forme des liens artistement tissés ; elle en serre les bras et les pieds de Renaud, le fait placer sur son char, et d'un vol rapide s'élève avec lui dans les airs.

« Ce n'est point à Damas, ce n'est point dans ce château funeste aux guerriers chrétiens qu'elle dépose sa proie ; honteuse de sa faiblesse, dévorée d'une flamme jalouse, elle va, loin des rives connues, se cacher au sein de l'Océan, dans des lieux où jamais n'aborderent nos vaisseaux ; elle choisit pour son séjour une île déserte et solitaire, une de ces îles que nous appelons Fortunées.

« Sur la cime d'une montagne que couvrent des ombres épaisses, elle creuse un lac et bâtit un palais ; par la force de ses charmes le penchant de la montagne est couvert de neige, pendant que le sommet est couronné de fleurs et de verdure.

« Là, dans un printemps éternel, Armide et Renaud coulent des jours filés par la mollesse et les plaisirs ; c'est de cette prison lointaine et inconnue que vous devez arracher le héros. Autour de lui veillent des monstres que sa jalouse

amante a chargés de le garder ; il faut les vaincre ; vous aurez un guide pour diriger vos pas et des armes pour achever votre noble entreprise.

« A peine sortis de ce fleuve vous trouverez une femme qui dans l'âge le plus avancé conserve toute la fraîcheur de la jeunesse ; vous la reconnaîtrez à sa robe nuée de mille couleurs, à ses longs cheveux qui descendent sur son front. Avec elle vous franchirez les mers d'un vol plus rapide que celui de l'aigle ou de l'éclair ; elle sera encore pour votre retour un guide fidèle et sûr.

« Au pied de la montagne où habite l'enchanteresse vous verrez d'horribles serpents dresser, en sifflant, leur tête menaçante, des sangliers aiguïser leurs défenses, des ours, des lions, prêts à vous dévorer ; mais au son de cette baguette ils craindront de vous approcher. Sur la cime vous trouverez des dangers encore plus redoutables.

« Une fontaine y coule dont l'onde pure et limpide invite ceux qui la regardent à s'y désaltérer ; mais dans son froid cristal elle cache de secrets et funestes poisons. Qui boit de ses eaux est surpris d'une ivresse soudaine ; son âme nage dans une perfide joie, un rire insensé le tourmente et le conduit à la mort.

« Fuyez, ah, fuyez ces ondes cruelles, ces ondes homicides ! fuyez les mets délicieux offerts à votre vue sur les gazons qui bordent cette fontaine ! n'écoutez point les beautés infidèles qui vous appelleront d'une voix caressante, dédaignez leur doux sourire, leurs regards séducteurs, et, sans balancer, entrez dans le palais de la magicienne.

« Un tortueux labyrinthe, dans mille routes confuses, y égarerait vos pas ; mais je vais, sur une carte, vous tracer ses perfides détours. Au milieu du labyrinthe est un jardin enchanteur où tout semble respirer l'amour ; là, couchés sur de verts gazons, le héros et son amante s'entretiendront de leurs feux.

« Dès qu'elle l'aura quitté, montrez-vous à sa vue, présentez-lui un bouclier de diamant que je vais remettre entre vos mains ; il s'y verra, il y verra les habits efféminés dont il est revêtu ; la honte et le dépit s'allumeront dans son cœur et en banniront un indigne amour.

« Rien n'arrêtera vos pas, tous les obstacles s'abaisseront devant l'invisible puissance qui vous guide ; Armide elle-même ne peut prévoir votre arrivée ; la main qui vous aura conduits prendra soin d'assurer votre sortie et votre retour.

« Mais il faut que demain vous partiez aux premiers rayons du jour ; il est temps que vous vous livriez au repos ». Il dit, et il mène ses hôtes dans l'appartement qui leur est destiné ; lui-même il se retire dans le sien et laisse les deux guerriers occupés de mille pensées et comblés de leur bonheur.

CHANT XV

Déjà l'aurore renaissante rappelait les mortels à leurs travaux. Le sage va porter à ses hôtes la carte, le bouclier et la baguette d'or qu'il leur a promis. « Allons, partez, leur dit-il, avant qu'un plus grand jour éclaire l'univers : Voilà les gages de ma tendresse et de votre triomphe ».

Déjà les deux guerriers étaient levés; déjà, ils avaient revêtu leur armure; ils suivent le vieillard dans les routes ténébreuses que la veille ils ont parcourues avec lui, ils arrivent enfin au lit du fleuve: « Adieu, mes amis, leur dit-il, partez et soyez heureux ».

L'onde se courbe sous eux, les soulève comme une feuille légère et bientôt les dépose sur la rive; le premier objet qui s'offre à leur vue, c'est un vaisseau, et sur sa poupe, la femme qui doit les guider.

Ses cheveux descendent sur son front; ses regards sereins et tranquilles annoncent la bienfaisance, son visage brille d'une céleste clarté. Les couleurs de sa robe, inconstantes et mobiles, changent sans cesse sous les yeux qui cherchent à les fixer.

Telles, aux rayons du soleil, varient les nuances qui colorent la gorge de l'amoureuse colombe; tantôt elle s'allume du feu des rubis, tantôt elle se peint des couleurs de l'émeraude; toujours brillante, jamais la même, elle étonne les yeux et les récréé.

« Heureux mortels, leur dit l'inconnue, entrez dans ce vaisseau sur lequel je brave l'Océan et ses dangers, les

vents et les tempêtes ; celui dont je reconnais les lois, prodigue envers vous de ses faveurs, m'ordonne de vous recevoir et de vous guider ». Elle dit et pousse vers le vivage la nef obéissante.

Les deux guerriers s'embarquent, les voiles se déploient ; le vaisseau vole, fidèle à la main qui le dirige ; à peine il trace un léger sillon sur le torrent dont les eaux grossies soutiendraient d'énormes bâtiments.

L'onde blanchit d'écume et murmure en se brisant ; bientôt le lit du fleuve s'agrandit, et le fleuve même se perd dans l'abîme de l'Océan.

A peine ils voguent sur le sein de la mer, déjà les nues disparaissent, et l'aquilon, dont le souffle menaçant rassemblait les tempêtes, a cessé de gronder. Les vagues s'aplanissent, un léger zéphyr ride seulement la surface des eaux, et dans le ciel, plus riant et plus serein, le calme s'assied sur un trône d'azur.

Ascalon disparaît ; bientôt Gaza leur offre ses murs que baigne l'Océan ; Gaza s'était élevée sur les ruines d'une ville antique dont elle n'était que le port ; ses rivages sont couverts de tentes et de soldats.

Les deux voyageurs observent cet appareil menaçant ; ils voient des cavaliers, des fantassins qui vont de la ville à la mer, et de la mer à la ville ; des chameaux, des éléphants qui font voler le sable sous leurs pas ; ils voient au fond du port des vaisseaux que l'ancre y tient encore attachés.

D'autres déploient leurs voiles ; d'autres déjà font gémir sous la rame les vagues écumantes. « Ces soldats, ces vaisseaux qui couvrent et la terre et la mer, ne sont encore, dit aux deux guerriers la femme qui les guide, qu'une partie des forces que le monarque égyptien va rassembler.

« Il attend du fond de son empire de nombreux bataillons ; j'espère que vous serez rendus à l'armée chrétienne avant

que la sienne soit réunie sous ses ordres ou sous ceux du guerrier qui commande à sa place ».

Cependant la nef légère vole sans crainte au milieu de la flotte ennemie : tel le roi des airs, d'un essor audacieux, s'élève loin des vulgaires oiseaux.

Déjà Raffi, déjà Rhinocolure et ses sables arides furent loin derrière eux ; ils découvrent ce promontoire fameux dont la tête altière ombrage la mer qui la baigne, ce promontoire où reposent les cendres de Pompée.

Damiette se montre à leur vue, et ces bouches célèbres par où le Nil rend à la mer les eaux qu'il reçut du ciel ; ils voient ces murs que le vainqueur grec fonda pour les Grecs qui l'avaient suivi, et le phare qui aujourd'hui s'unit au rivage dont autrefois il était séparé par les flots.

Rhodes et la Crète trop reculées, vers le Nord, se dérobent à leurs regards ; ils suivent l'Afrique et ses détours ; cette contrée féconde et cultivée sur les bords de la mer, n'a dans l'intérieur que des sables stériles et des monstres. Ils côtoient la Marmarique et ces rives où jadis Cyrène voyait fleurir cinq grandes cités, et Ptolémaïs et ces bords où dorment les eaux du fabuleux Léthé.

Ils furent loin de la grande Syrte et de ses rochers funestes aux navigateurs, bientôt le cap de Judecque et le détroit de Magre disparaissent à leurs yeux ; d'un côté Tripoli s'élève sur le rivage, de l'autre Malte s'abaisse et se cache au milieu des flots qui l'entourent. Avec les autres Syrtes ils laissent derrière eux Alzerbe, jadis le séjour des Lotophages.

Au fond d'un golfe que forment deux montagnes ils découvrent Tunis, la riche, la superbe Tunis que la Libye compte entre ses plus fameuses cités. La Sicile se montre assise au milieu des flots, et le promontoire de Lilybée cache dans les cieus son orgueilleuse tête. « Regardez de ce côté, dit aux deux guerriers leur sage conductrice, voilà les lieux où fut Carthage ».

L'altière Carthage n'est plus : à peine sur cette rive on retrouve quelques restes de ses débris. Les villes, les royaumes, tout meurt, tout a son tombeau ; les plus superbes monuments, les plus pompeux édifices, tombent et disparaissent sous l'herbe et le sable qui les couvrent ; et l'homme s'indigne d'être mortel ! ô folie, ô chimère de l'ambition et de l'orgueil ! ils voient Bizerte et plus loin la Sardaigne et ses rochers.

Ils franchissent les bords où jadis erraient les pasteurs numides ; ils trouvent Bougie, Alger, retraites infâmes des pirates ; ils trouvent Oran qui en doit être un jour la terreur. La Tingitane, cette terre féconde en lions et en éléphants, leur montre ses rives où seront assis un jour les royaumes de Fez et de Maroc. Grenade est sur leur droite et bientôt se dérobe à leur vue.

Déjà ils touchent à ce détroit que la fable compta parmi les travaux d'Alcide ; sans doute la mer en courroux rompit autrefois les barrières que lui opposait en ces lieux la nature, et sépara avec violence l'Europe et la Libye ; ainsi tout cède, tout succombe sous les efforts du temps.

Le soleil avait quatre fois éclairé l'univers depuis qu'ils avaient quitté le rivage d'Ascalon ; déjà ils avaient franchi un espace immense, et leur nef respectée des flots n'avait été obligée de chercher un asile dans aucun port ; ils passent le détroit et s'élancent dans l'Océan qui de son humide ceinture embrasse l'univers étonné de sa grandeur.

Déjà Gadès et ses rives fécondes, déjà la terre et ses montagnes ont disparu loin d'eux ; rien n'existe plus pour eux que le ciel et les eaux. « Divine inconnue, dit Ubalde, toi qui nous conduis sur ce vaste abîme, dis-nous si jamais mortel pénétra jusqu'ici ? dis-nous si au delà de ces mers le monde a encore des habitants ?

« Hercule, lui répond-elle, après avoir exterminé les monstres de l'Afrique et de l'Espagne, après avoir parcouru

et conquis l'Europe et ses rivages, Hercule n'osa braver l'Océan et ses dangers ; il marqua des limites à l'univers, et dans une sphère trop étroite il resserra l'audace et le génie des humains ; mais le sage Ulysse, entraîné par un désir curieux, dédaigna les bornes qu'il avait posées.

« Il franchit ces colonnes redoutées et déploya sur l'Océan son vol audacieux ; mais l'Océan trompa son expérience et l'engloutit dans ses abîmes. Sa triste destinée est encore un secret caché avec lui au fond des eaux et qu'ignore l'univers ; si quelque autre mortel fut poussé par les vents sur cette vaste mer, il a péri dans les flots, ou du moins jamais il n'a revu les rivages de l'Europe.

« L'Océan est ignoré : des îles sans nombre, des royaumes inconnus sont baignés de ses flots : des humains y habitent, et les terres y sont fécondes comme les vôtres. La nature y verse ses bienfaits, et le soleil y mûrit les moissons que sa chaleur a fait éclore. — Dis-moi, reprend Ubalde, quelles sont les lois, quel est le culte de ce nouvel hémisphère :

— Chaque peuple y a ses rites, sa langue et ses usages ; les uns adorent des monstres, d'autres s'y font des dieux de la terre, du soleil et des étoiles, quelques-uns, dans leurs abominables festins, chargent leurs tables d'aliments funestes et criminels ; tous ces peuples, enfin, n'ont que des mœurs barbares et un culte sacrilège.

— Ainsi donc ce Dieu qui descendit pour éclairer la terre, veut cacher à ce monde infortuné les rayons de sa lumière ? — Non ; le vrai culte un jour régnera sur ces climats et les arts y fleuriront avec les lois. Un pouvoir nouveau rapprochera les deux hémisphères et rompra la barrière qui les sépare.

« Un temps viendra que les colonnes d'Hercule ne seront qu'une fable méprisée de l'intrépide nautonier. Ces mers lointaines et encore sans nom, ces empires inconnus seront célèbres dans votre Europe ; un jour, le plus hardi des

vaisseaux parcourra cet Océan qui embrasse le monde. Vainqueur de tous les obstacles, il mesurera la terre, et, rival du soleil, il visitera tous les lieux que cet astre éclaire dans sa course.

« Du sein de la Ligurie s'élèvera un mortel qui osera le premier affronter le courroux de ces mers inconnues ; ni les vents déchainés, ni l'onde en furie, ni la crainte des dangers qui l'attendent sous de nouveaux cieus, ni mille objets enfin de terreur et d'alarmes ne pourront étonner son âme intrépide ni enchaîner son audace.

« Ce sera toi, généreux Colomb, qui, vers un pôle nouveau, dirigeras tes voiles fortunées ; à peine la renommée dont les yeux sans nombre sont ouverts sur tous les climats pourra suivre ton vol ; à peine ses mille voix pourront chanter une partie de tes aventures. Qu'elle célèbre Alcide et Bacchus, qu'elle vante leurs fabuleux exploits ; il suffit, pour ta gloire, qu'elle effleure les tiens ; un seul de tes travaux mérite d'occuper les veilles de l'historien et du poète ».

Elle dit, et dirige sa course vers le couchant ; elle revient ensuite vers le midi. Le soleil, devant eux, va se plonger dans les ondes, et, derrière eux, il recommence sa course. La nouvelle aurore répandait ses humides clartés quand, dans un lointain obscur, s'offrit à leurs regards une montagne dont le sommet était caché dans les nues.

Ils approchent ; les ombres s'éclaircissent, la montagne s'allonge en pyramide, et de son sommet sortent des torrents de fumée. Telle paraît cette masse brûlante qui fait gémir Encelade sous son poids.

D'autres îles, d'autres montagnes élèvent, non loin de là, leurs têtes moins altières ; ce sont les îles où l'antiquité plaça le séjour du bonheur. Là, disait-on jadis, sous un ciel bienfaisant, la terre produit sans effort et sans culture ; la vigne, d'elle-même, y offre ses raisins à la main qui veut les cueillir.

Jamais l'olivier n'y trompa les espérances que fit naître sa fleur ; le miel y découle du creux des arbres ; les sources d'eau vives y jaillissent du sein des rochers et serpentent avec un doux murmure entre des gazons toujours verts. Les zéphirs, les rosées y tempèrent les ardeurs de l'été, là est le séjour des ombres fortunées.

« Enfin, dit aux deux guerriers leur sage conductrice, nous touchons au terme de vos vœux ; voilà ces îles de la fortune, si vantées et connues si peu ; sous un ciel riant, une heureuse fécondité les embellit, mais à ce fond de vérité, combien on a mêlé de récits fabuleux » ! Ils approchent de la première de ces îles.

« O toi qui nous guides, dit alors le jeune Danois, permets que je descende sur cette rive inconnue, que j'observe ses habitants, et leur culte et leurs mœurs ; avec quel plaisir un jour je raconterai les merveilles que j'aurai vues, et je dirai aux sages avides de m'entendre : j'y étais moi-même.

« Ce désir est digne de toi, mais les célestes décrets opposent à tes desseins une loi sévère et immuable. Nous sommes loin encore du terme que l'Éternel a marqué pour la découverte de ces régions ; il ne vous est pas permis de révéler à votre monde les secrets que lui cache l'Océan.

« Plus heureux que les navigateurs vulgaires, il vous est donné de voguer sur ces mers, de descendre dans les lieux où languit le généreux Renaud et de le ramener dans votre hémisphère. Bornez là vos vœux ; les porter plus haut, ce serait offenser le Ciel et lutter contre les destins ». Elle se tait ; la première île paraît s'abaisser et la seconde s'élever à leur vue.

Huit autres leur succèdent ; des intervalles égaux les séparent toutes et les divisent, il y en a sept qui offrent aux yeux des maisons, des champs cultivés et les traces des humains. Trois sont désertes encore ; les forêts et les

montagnes qui les couvrent ne servent que d'asile aux animaux sauvages.

Dans l'une de ces dernières le rivage se courbe et s'abaisse ; deux hauteurs qui le serrent et l'embrassent y forment un bassin où l'onde vient se briser au pied d'un rocher. A l'entrée du port s'élèvent deux rocs sourcilleux qui semblent appeler les navigateurs.

Sous leur vaste abri la mer repose en silence ; le port est couronné de sombres forêts. Dans l'enfoncement est une grotte obscure et profonde que tapisse un lierre et où coule une onde fraîche et limpide. Là, jamais un lien n'enchaîna la barque légère ; jamais vaisseau n'y reposa sur son ancre. C'est dans cet asile calme et solitaire qu'aborde la conductrice des deux guerriers.

« Vous voyez, leur dit-elle, cet immense édifice qui presse le sommet de la montagne : c'est là qu'au milieu des fêtes et dans l'ivresse des plaisirs languit le défenseur des Chrétiens. Demain, aux premiers rayons du jour, vous y monterez par ce sentier. Ce retard pèse à votre impatience, mais ce n'est qu'au lever de l'aurore que vous obtiendrez le succès de vos vœux.

« Pendant que le jour luit encore vous pouvez avancer jusqu'au pied de la montagne ». Soudain les deux guerriers s'élancent sur la rive désirée, et, d'un pas rapide, ils arrivent au terme que leur guide leur a marqué ; le soleil avait encore une longue carrière à parcourir avant d'éteindre ses feux dans l'Océan.

Au milieu des ruines et des débris ils voient un sentier qui conduit à ce fatal palais ; le pied de la montagne est couvert de neiges et de frimas ; plus loin, un vert gazon est émaillé de fleurs, des arbres y répandent leur ombrage, les lis et les roses y naissent au milieu des glaces. Tout y atteste un pouvoir magique vainqueur de la nature.

Les deux guerriers s'arrêtent au pied de la montagne

dans un lieu désert et sauvage qu'une ombre épaisse environne. Dès que le soleil eut doré le ciel de ses premiers rayons : allons, allons, s'écrièrent-ils tous deux ! Et, pleins d'une nouvelle ardeur, ils reprennent leur route ; mais soudain un affreux dragon s'élançe et vient en rampant leur disputer le passage.

Son corps est couvert d'écailles jaunissantes ; il dresse sa tête altière ; son col est gonflé de colère, la flamme étincelle dans ses yeux et de sa gueule sortent des vapeurs empoisonnées ; tantôt il se ramasse et se replie, tantôt il s'allonge et traîne après lui ses tortueux anneaux, mais rien ne peut arrêter les pas des deux guerriers.

Le Danois tire son épée, il veut percer le serpent : « Que fais-tu ? s'écrie Ubalde. Qu'oses-tu tenter ? crois-tu que ton bras puisse triompher de ce gardien terrible » ? Il dit, et de la baguette d'or il frappe les airs ; soudain le monstre fuit épouvanté.

Plus loin rugit un lion menaçant : sa crinière se hérise, de sa queue il bat ses flancs et s'excite à la colère ; sa gueule sanglante s'ouvre pour dévorer sa proie, mais à la vue de la baguette un secret effroi glace sa fureur et le met en fuite.

Une foule de monstres succèdent, plus difformes, plus terribles ; jamais le Nil, sur ses bords, ne vit errer rien de plus affreux. Jamais l'Hyrcanie dans ses forêts, jamais l'Afrique dans ses déserts, n'enfantèrent rien de plus sauvage.

Mais tout tremble, tout fuit à la vue et au sifflement de la magique baguette. Les deux guerriers vainqueurs ne trouvent plus d'obstacles que les précipices et les glaces.

Mais bientôt ils ont franchi ces rudes et pénibles sentiers. Le sommet de la montagne offre à leurs yeux une plaine riante sous un ciel pur et serein ; un air délicieux y est parfumé par les fleurs et rafraîchi par les zéphyrs ; leur

haleine, toujours égale, n'y reçoit point du soleil le mouvement ou le repos.

L'été n'y darde point ses feux, l'hiver ne s'y arme point de glaces, les nuages n'y troublent point la sérénité des airs; un azur éternel y embellit les cieux; sur des gazons toujours verts brillent des fleurs toujours nouvelles. Les arbres y conservent un immortel feuillage. Un palais enchanté s'élève dans ces beaux lieux et paraît le trône du monarque qui règne sur ces monts et sur ces mers.

Dans une route semée de fleurs les deux guerriers s'avancent à pas lents et quelquefois ils s'arrêtent. Une fontaine qui jaillit du sein d'un rocher offre à leur bouche altérée une onde pure et limpide; ses flots se divisent en mille rameaux et par des routes secrètes vont abreuver les plantes et les fleurs.

Bientôt ils se réunissent dans un canal profond et roulent en murmurant sous l'ombre épaisse des arbres qui les couvrent. Le cristal transparent réfléchit tous les objets qui l'environnent; sur ses rives un tendre gazon offre aux voyageurs un lit de verdure.

« Voilà, disent-ils, la fontaine du ris, voilà cette fontaine funeste qui coule pour le malheur des mortels; mettons un frein à nos désirs et craignons l'illusion de nos sens. Fermons, fermons l'oreille aux chants des sirènes qui vont tenter de nous séduire ». Cependant ils avancent jusqu'à l'endroit où les eaux se répandent dans un vaste bassin et y forment un lac.

Sur la rive, une table élégamment servie offre à leur vue les mets les plus délicieux; deux nymphes, d'un air voluptueux, folâtraient dans les eaux; elles s'y défont à la nage, quelquefois elles s'y plongent tout entières, et, en reparaisant, découvrent de nouveaux trésors.

Les cœurs des guerriers sont émus à leur aspect; ils s'arrêtent pour les contempler; elles continuent leur badi-

nage ; enfin l'une des deux s'élève sur la surface du lac et présente à leurs yeux sa gorge d'albâtre et des appas encore plus secrets. Le reste de son corps paraît à demi sous le voile liquide dont il est entouré ; l'eau dégoutte de sa blonde chevelure.

Telle paraît l'étoile du matin tout humide de rosée, ou telle autrefois on vit la mère d'amour sortir de l'écume féconde des mers ; ses regards distraits errent sur la rive ; elle feint d'apercevoir pour la première fois les deux étrangers ; le rouge de la pudeur vient colorer ses joues.

Elle détache ses cheveux qu'un nœud rassemblait sur sa tête ; ils tombent et couvrent d'un voile d'or l'ivoire de son col ; que de charmes disparaissent ! mais un charme nouveau les remplace ; elle reporte sur les deux guerriers des yeux où la honte se mêle à la joie.

Elle rit, elle rougit et le ris sur ses lèvres s'embellit du fard de la pudeur. Enfin d'une voix touchante, et qui pourrait amollir les cœurs les plus durs : « Heureux étrangers, leur dit-elle, qu'un destin propice conduit dans le séjour de la félicité :

« Vous trouverez dans cet asile un abri contre les orages de la vie et l'oubli de vos peines ; vous y goûterez les plaisirs que jadis au siècle d'or goûtèrent les humains libres encore du joug des lois. Quittez, quittez des armes désormais inutiles, suspendez-les dans le temple du bonheur, vous ne servirez ici que sous les drapeaux de l'amour.

« Ces gazons, cette verdure, seront le théâtre de vos combats ; nous allons vous présenter à la beauté qui règne dans ces lieux ; elle y comble les désirs de ceux qui sont soumis à ses lois. Destinés à ses plaisirs, vous vous enivrez dans ses bras d'une volupté suprême ; mais commencez par vous baigner dans cette onde et réparez à cette table vos forces épuisées ».

Ainsi parlait l'une des nymphes ; l'autre de ses gestes, de

ses regards accompagnait son discours. Ainsi dans une fête champêtre la jeune bergère marie ses pas aux accords de la musette ; mais les deux guerriers sont insensibles à ces perfides caresses, cet aspect séduisant, ces accents enchanteurs chatouillent leurs sens et ne peuvent atteindre leur âme.

Si l'attrait du plaisir éveille les désirs, soudain la raison s'arme pour les combattre, les arrête et les étouffe. Ils vont au palais achever leur victoire, et les nymphes dédaignées cachent dans les eaux leur dépit et leur honte.

CHANT XVI

Ce superbe palais dans sa forme circulaire embrasse un jardin dont jamais rien ne peut égaler les beautés ; de magnifiques pavillons, ouvrages des esprits infernaux, règnent autour et forment pour le cacher un tortueux dédale.

Cent portes conduisent dans ce magnifique édifice ; les deux guerriers entrent par la plus grande ; elle est d'argent et roule sur des gonds de l'or le plus pur. Des figures en relief la décorent et fixent les regards des deux voyageurs étonnés moins de la matière que du travail. Leurs yeux trompés croient qu'elles respirent, et leurs oreilles s'ouvrent pour recevoir les sons qu'elles semblent prononcer.

On y voit Alcide filant aux pieds d'Omphale ; le vainqueur des enfers, le destructeur des monstres, manie la quenouille et le fuseau. L'amour le regarde et sourit à sa métamorphose. D'une main faible et tremblante la beauté qui le captive soulève ses armes homicides et se couvre de la peau du lion de Némée, dont la rudesse paraît offenser ses membres délicats.

Plus loin, une mer agitée roule ses flots blanchis d'écume ; deux flottes armées l'une contre l'autre s'en disputent l'empire. L'onde étincelle et s'allume ; d'un côté paraît Auguste et ses Romains, de l'autre Antoine et les peuples de l'aurore.

On dirait que les Cyclades arrachées de leurs fondements nagent sur la surface des eaux, ou que des montagnes se heurtent contre des montagnes ; le fer et la flamme volent de

tous côtés, la mer est teinte de sang et couverte de débris, le combat est encore douteux ; mais on voit fuir la reine étrangère.

Antoine fuit ! Antoine oublie le sceptre de Rome et l'empire du monde !... Non... il ne fuit pas... son courage ne connaît point la crainte... il suit seulement Cléopâtre qui fuit et l'entraîne. Vous le voyez frémir tout à la fois d'amour, de honte et de rage ; ses yeux se reportent tour à tour sur le combat cruel et sur le vaisseau qui emporte l'objet de sa flamme.

Enfin caché dans les détours du Nil, il attend la mort dans les bras de son amante. La vue de la beauté qui l'enflamme semble charmer la douleur de sa perte. Les deux guerriers détachent enfin leurs regards de ces merveilleux tableaux et entrent dans le labyrinthe.

Tel on voit le Méandre incertain dans son cours se jouer sur ses rives : tantôt il remonte vers sa source, tantôt il descend vers la mer, et ses flots qui fuient retrouvent ses flots qui reviennent. Tels et plus confus encore sont les détours du magique palais ; mais la carte fatale, présent du sage vieillard, en révèle les issues et en trace les routes les plus secrètes.

A travers mille tortueux sentiers les deux guerriers arrivent enfin au jardin enchanté ; il offre à leur vue des eaux dormantes et des ruisseaux qui roulent sur un sable d'argent leur mobile cristal, des fleurs, des arbustes, des gazons, des coteaux que le soleil dore de sa lumière, des vallons que couvre un ombrage délicieux, des grottes et des forêts d'éternelle verdure ; l'art qui créa ces beautés y ajoute encore par les soins qu'il prend de se cacher.

A l'heureux désordre qui règne en ces lieux on croirait qu'ils doivent tout à la nature ; on croirait du moins que la nature a voulu jouer l'art et l'imiter à son tour. L'air docile aux lois d'Armide porte partout une chaleur féconde et

appelle dans les rameaux la sève obéissante ; avec des fruits toujours mûrs, les arbres donnent des fleurs toujours nouvelles.

Sur le même tronc, sous la même feuille, la figue mûrit à côté de la figue naissante ; la pomme qui jaunit voit croître une pomme encore verte ; la vigne sur les coteaux élance ses rameaux tortueux, et près d'une grappe qui fleurit étale une grappe déjà toute brillante d'un divin nectar.

Les oiseaux amoureux, sous des berceaux de verdure, soupirent leurs plaisirs et leurs peines ; les ondes et les feuilles mollement agitées par les zéphyr s'accordent à leur ramage, et leur harmonieux murmure accompagne leurs chants.

Parmi ces chantres ailés il en est un dont le plumage est varié de mille couleurs ; son bec a l'éclat de la pourpre, sa langue forme des sons qui ressemblent aux nôtres ; il commence à chanter, tous se taisent pour l'entendre et les vents dans les airs retiennent leurs haleines.

« Vois cette robe naissante que colore un modeste incarnat ; à peine elle entr'ouvre sa prison ; moins elle se montre, plus elle est belle ; mais déjà plus hardie elle étale les trésors de son sein ; tout à coup elle languit, ce n'est plus cette fleur qu'enviaient mille beautés et que mille amants brûlaient d'offrir à leurs maîtresses.

« Ainsi un seul jour voit flétrir la fleur de notre vie ; le printemps vient ranimer la nature, mais notre jeunesse fuit pour ne revenir jamais. Cueillons la rose dès le matin, le soir elle sera fanée, cueillons la rose d'amour, aimons tandis que nous pouvons être aimés à notre tour ».

Il se tait, tous les oiseaux reprennent leur ramage ; les tourterelles redoublent leurs baisers amoureux ; tout brûle, tout s'enflamme. Le chêne et le laurier, les arbustes et les plantes, la terre même et les eaux, tout respire l'amour et ressent sa puissance.

Au milieu de cette tendre mélodie, au milieu de tant d'objets voluptueux les deux guerriers s'avancent; toujours plus austères, ils ferment leur âme à l'attrait du plaisir; leurs yeux errent à travers le feuillage, un nouvel objet a frappé leur vue: ils croient voir.... ils voient Armide et son amant. Elle est couchée sur le gazon, Renaud est dans ses bras.

Son voile ne couvre plus l'albâtre de son sein, ses cheveux épars sont le jouet des zéphyrs, elle languit d'amour, sur ses joues enflammées brille une sueur voluptueuse qui l'embellit encore. Dans ses prunelles humides pétille le feu du plaisir. Tel brille un rayon de lumière dans le cristal des eaux. Sa tête est penchée sur Renaud qui renversé dans ses bras a les yeux attachés sur les siens.

De ses regards avides il dévore son amante et lui-même se mine et se consume. Elle s'incline vers lui, elle lui donne des baisers de flamme, elle en couvre et ses yeux et ses lèvres; il lui semble que son âme s'envole et passe dans le sein de son amante. Les deux guerriers, de l'asile qui les cachent, contemplant leurs jeux et leur ivresse.

Au côté de Renaud pendait un miroir confident discret des amoureux mystères; Armide se lève, elle met le cristal entre les mains de son amant; ses yeux tout brillants de plaisir y cherchent son image; Renaud d'un regard brûlant n'y cherche que sa maîtresse.

Armide est fière de son empire, Renaud l'est de ses fers; elle ne voit qu'elle-même, et lui ne voit qu'elle. « Tourne, lui disait-il, ah, tourne sur moi ces regards qui portent dans mon âme l'ivresse du bonheur! c'est dans mon cœur que tu verras ton image; l'amour d'un trait de flamme l'y grava bien mieux que ne la rend cet infidèle miroir.

« Cruelle! tu me dédaignes; un vil mortel est indigne de fixer tes yeux et ta pensée; ne contemple que ce ciel qui s'embellit de tes charmes et ces astres jaloux qu'efface ta beauté ».

Armide sourit, mais toujours elle s'admire et compose sa parure ; elle rappelle sur sa tête ses cheveux errants, les entrelace et les tresse ; d'autres s'arrondissent en boucles, et les fleurs qu'elle y mêle brillent comme l'émail enchassé dans l'or. Elle marie la rose aux lys de son sein et se couvre de son voile.

Le paon superbe étale avec moins de complaisance l'orgueil de son plumage. Iris est moins belle quand son humide écharpe se dore des rayons du soleil. Mais rien n'égale l'éclat de sa ceinture, elle-même travailla ce merveilleux tissu ; nulle autre main que la sienne n'eût pu allier ensemble les matières qui le composent.

On y voit les tendres dédains, les attrayants refus, l'ivresse de la volupté, son calme heureux, le sourire, les mots entrecoupés, les larmes du plaisir, les baisers et les soupirs ; elle-même à un feu magique les avait unis et confondus : jamais elle ne quitte sa ceinture ; la nuit dans les bras du repos elle est autour d'elle ; l'amour, quand il la réveille, l'y laisse encore et n'en est que plus heureux.

Enfin elle donne à Renaud un tendre... un dernier baiser ; le jour la rappelle dans son palais pour s'y livrer à ses magiques mystères. Son amant ne peut suivre ses pas ni pénétrer dans sa retraite ; enchaîné dans ces jardins enchantés, il y erre tout le jour au milieu des bois et seul avec les animaux qui les habitent.

Mais quand l'ombre avec le silence revient favoriser les amoureux larcins, un même asile les rassemble et devient le confident de leur bonheur. Dès qu'Armide a disparu, les deux guerriers sortent du secret qui les cache et se montrent à Renaud revêtus de leur pompeuse armure.

A peine l'éclat de l'acier a frappé ses regards, son feu se rallume, l'ardeur des combats rentre dans son âme ; sa molle langueur se dissipe, il sort de l'ivresse et de l'assoupissement du plaisir.

Tel on voit un généreux coursier qui après avoir triomphé dans les champs de la gloire est condamné à un vil repos ; il erre au milieu des pâturages, et près de la cavale amoureuse il languit et se consume. Mais si la trompette guerrière a frappé son oreille, s'il a vu étinceler l'acier, soudain par ses hennissements il réveille son courage ; déjà il brûle de s'élançer dans la plaine, déjà il appelle le guerrier qui doit guider son audace.

Cependant Ubalde s'approche et présente aux yeux de Renaud le bouclier de diamant ; le héros y porte ses regards, il s'y voit, il y voit les honteux ornements dont il est couvert, ses cheveux parfumés, ses boucles voluptueusement flottantes, son épée, jadis l'instrument de sa gloire, chargée maintenant d'un luxe odieux et devenue pour lui une parure inutile.

Il se cherche lui-même et se reconnaît à peine. Ainsi quand nous sortons des bras du sommeil l'âme encore pleine des illusions et des songes qui l'ont agitée s'examine et travaille pour se retrouver. Bientôt il ne peut plus soutenir sa vue ; ses regards s'attachent à la terre ; l'œil morne et la tête baissée, plein de trouble et de confusion, il se jetterait dans la mer et dans les flammes, il s'abîmerait dans le centre de la terre pour y cacher sa honte.

Ubalde enfin lui adresse ce discours : « Toute l'Asie, toute l'Europe sont en feu ; quiconque aime la gloire, quiconque adore Jésus-Christ, combat aujourd'hui dans les plaines de Syrie. Toi seul, ô fils de Berthold, toi seul, caché dans des lieux ignorés, au delà des limites du monde, tu languis au sein d'un indigne repos ! vil esclave d'une femme, seul tu es tranquille au milieu des mouvements qui bouleversent l'univers.

« Quel sommeil, quelle léthargie a donc assoupi ta valeur ! quelle faiblesse a flétri ton courage ? Allons, réveille-toi ! le camp te demande, Godefroy t'appelle, la fortune et la vic-

toire t'attendent pour te couronner. Viens, généreux guerrier, viens achever une entreprise dont le sort est attaché à ton bras. Que cette secte impie que tu as déjà ébranlée tombe anéantie sous tes inévitables coups ».

Il se tait; Renaud demeure un moment confus, immobile et sans voix, mais enfin un généreux dépit, enfant du courage et de la raison, s'empare de son âme et en bannit la honte. Un feu brillant allume ses joues et les enflamme; il déchire ces vains ornements, cette indigne parure, marques honteuses de son esclavage.

Plein d'une ardeur impatiente avec les deux guerriers il sort du labyrinthe et de ses perfides détours. Cependant Armide voit le gardien terrible de son palais étendu sur la poussière; un cruel soupçon vient alarmer son cœur; bientôt des indices trop certains lui révèlent la perte de son amant; elle le voit, hélas! fuir d'un pas rapide loin de sa douce prison.

Elle veut lui crier: « Ah, cruel, dans quelle solitude tu me laisses »! Mais la douleur ferme le passage à sa voix, ses tristes accents reviennent retentir sur son cœur et augmentent l'amertume dont il est rempli; malheureuse! un pouvoir plus grand que le tien t'arrache ton bonheur et tes plaisirs. Elle le sent, en vain pour l'arrêter elle essaie les ressources de son art.

Elle connaît ces mots terribles que d'une bouche profane une Thessalienne murmure sur ses montagnes; elle connaît ces magiques accents qui peuvent dans leur cours arrêter les sphères célestes et rappeler les ombres de leurs noires prisons, mais l'enfer ne répond plus à sa voix. Elle renonce aux enchantements et veut tenter si les larmes, si les prières d'une beauté humiliée ne pourront pas plus que les secrets de la magie.

Elle n'écoute plus l'honneur; elle court et se précipite sur les pas de Renaud. Où sont, hélas, ses triomphes? Qu'est

devenue sa fierté ? jadis d'un coup d'œil elle troublait tout l'empire de l'amour ; armée d'orgueil et de dédains, elle embrasait les cœurs et ne sentait que de la haine ; vaine de ses appas, elle ne voulait des adorateurs que pour avoir des esclaves.

Maintenant, trahie, abandonnée, elle suit l'ingrat qui la fuit et la méprise, elle cherche à relever par ses pleurs sa beauté dédaignée. Les neiges, les précipices ne peuvent arrêter ses pas. Des messagers fidèles la devançant et vont porter à Renaud ses larmes et son désespoir. Enfin elle arrive elle-même au moment où le héros touche au rivage.

Éperdue, hors d'elle-même, elle s'écrie : « O toi qui m'enlèves la moitié de ma vie, cruel, prends celle qui me reste, ou rends-moi celle que tu m'arraches, ou frappe-les toutes deux à la fois ; arrête ! arrête ! entends du moins les derniers mots que ma bouche prononce ! Ce n'est point un dernier baiser que je te demande ; garde-le pour une plus heureuse amante. Barbare ! que crains-tu si tu m'attends ? tu as pu me fuir, tu pourras être sourd à ma voix.

« Seigneur, dit Ubalde à Renaud, la fuite, en ce moment, est indigne de ta vertu. Armide vient armée de la beauté, de la prière et des larmes. Quel triomphe pour toi si tu peux la voir, l'entendre et te vaincre toi-même ! c'est par des combats que la raison s'épure et règne enfin sur les sens ».

Renaud s'arrête, elle approche haletante, baignée de larmes, abîmée dans la douleur, mais plus belle par sa douleur même. Ses yeux tombent sur le héros et s'y reposent ; soit dépit, soit rêverie, soit timidité, elle ne lui parle point encore ; lui-même ne la fixe point, ou ne jette sur elle que des regards dérobés, tardifs et honteux.

Malgré sa douleur, Armide toujours fidèle à l'artifice et à la ruse, par de faibles soupirs tente d'amollir son cœur et le prépare à recevoir ses plaintes : tel un chantre har-

monieux prélude d'abord et monte les âmes au ton de l'air qu'il va chanter.

Enfin elle exhale en ces mots son désespoir : « N'attends pas de moi, cruel, les prières qu'une amante adresse à son amant ; ces deux noms ne sont plus faits pour nous.... Barbare ! si ton cœur les dédaigne, si tu abhorres jusqu'au souvenir de notre flamme, du moins écoute-moi comme l'objet de ta haine. Un ennemi n'est pas toujours sourd aux prières de son ennemi ; tu peux m'accorder la faveur que je te demande et me conserver tous tes dédains.

« Si tu me hais, si cette haine fait ton bonheur, jouis de cet affreux sentiment ; je ne viens point te l'arracher ; tu le crois juste ; il l'est sans doute ; moi aussi j'ai détesté les Chrétiens ; j'ai fait plus : je t'ai détesté toi-même. Je naquis musulmane, je me fis un devoir d'accabler une puissance ennemie ; je t'ai poursuivi, j'ai juré ta perte, je t'ai entraîné dans ces déserts inconnus, loin du monde et loin des combats.

« A ces crimes, ajoute un crime plus funeste, plus affreux pour toi ; j'ai séduit ton cœur, je t'ai fait connaître l'amour et ses feux.... O forfait odieux, et que tu ne saurais trop punir ! je t'ai livré mon honneur et mon innocence : esclave sous tes lois, je t'ai prodigué des charmes pour lesquels mille amants avaient en vain soupiré.

« Venge-toi ; pars, abandonne ces lieux jadis si chers à ton cœur ; va, franchis les mers. Par tes combats, par tes travaux, anéantis nos autels et ma croyance ; moi-même je t'armerai contre elle.... Mais que dis-je ? ma croyance ! ah ce n'est plus la mienne ; cruelle idole de mon cœur ! je ne connais plus que toi ; seul tu es et mon maître et mon Dieu !

« Je ne te demande qu'une grâce, une faveur légère : permets que je suive tes pas ; le brigand ne laisse pas derrière lui sa proie. Un vainqueur mène ses captifs enchaînés

à son char; qu'Armide soit à ton triomphe un ornement de plus; que tes Chrétiens me comptent au nombre de tes victimes, que cette fière beauté qui méprisa ta jeunesse aille, à la vue de ton camp, traîner tes fers et souffrir tes dédains.

« Vile esclave! eh! pourquoi nourrir encore cette chevelure qui pour toi n'a plus d'attraits? je couperai ces tresses inutiles; je veux que tout, en moi, annonce mon esclavage. Dans l'horreur des batailles, au milieu d'une foule ennemie, je suivrai tes pas; j'ai le courage, j'aurai la force de conduire tes coursiers et de porter tes traits.

« Je serai ton écuyer, je serai, si tu veux, ton rempart; je prodiguerai ma vie pour défendre la tienne. Avant que d'arriver à toi il faudra que le fer de tes ennemis perce mon sein et le déchire. Peut-être il n'en sera pas un seul assez barbare pour vouloir, aux dépens de mes jours, couper la trame des tiens; peut-être, en faveur de cette beauté que tu méprises, ils oublieront la vengeance.

« Hélas! malheureuse! où s'égare mon orgueil? je vante encore une beauté dédaignée et qui ne peut te fléchir ». Elle voulait continuer, mais des ruisseaux de larmes coulent de ses yeux; elle veut saisir la main du héros ou embrasser ses genoux, mais il recule et triomphe; l'amour ne peut plus rentrer dans son cœur, et ses yeux sont fermés aux larmes.

Si l'amour n'a pu rallumer sa flamme première, la pitié du moins, d'un feu plus chaste, l'échauffe et l'amollit; son âme est attendrie, mais il captive sa sensibilité, et sous de tranquilles dehors il cache les mouvements qui l'agitent.

« Armide, lui dit-il, je partage ta douleur; que ne puis-je éteindre dans ton sein l'ardeur funeste qui le dévore! la haine, le dédain! ah! ce ne sont pas les sentiments que j'éprouve; j'oublie l'injure et je ne veux point de vengeance. Tu n'es point mon esclave, tu ne seras point mon

ennemie. Ton cœur s'est égaré, tu as été extrême, et dans ta haine et dans ton amour.

« Mais quoi ? ce sont là de vulgaires faiblesses, et ton excuse est dans ta loi, dans ton sexe et dans ton âge. Et moi aussi j'ai partagé tes erreurs ; eh ! si je te condamrais, de quel droit pourrais-je m'absoudre ? Non, dans mes disgrâces, dans mes prospérités, ton souvenir sera toujours cher à mon cœur ; et tant que l'honneur et mon culte me le permettront, je serai encore ton chevalier.

« Mettons, mettons un terme à nos égarements et à notre honte, ensevelissons dans ces déserts inconnus le souvenir de nos faiblesses. Puissent ces jours malheureux être retranchés du nombre de mes jours ! puisse l'Europe et le reste de notre hémisphère ignorer toujours cette indigne partie de mon histoire ! et toi-même efface de la tienne un trait qui flétrirait ta beauté, tes vertus et l'éclat de ta naissance.

« Adieu, vis en paix dans ces lieux. Il ne t'est plus permis de suivre mes pas. Demeure, ou par une autre route va retrouver le repos dans le sein de la sagesse ». Pendant qu'il parle, Armide inquiète, agitée, lance sur lui des regards sinistres et dédaigneux ; enfin elle éclate en ces mots :

« Non, tu n'es point le fils de la belle Sophie ! tu n'es point le sang des héros dont tu prétends sortir ! la mer en courroux t'enfanta au milieu des orages ; le Caucase te nourrit dans ses affreux rochers, et tu suças le lait d'une tigresse d'Hyrcanie ; pourquoi dissimuler encore ? l'insensible a-t-il montré un mouvement de pitié ? a-t-il changé de couleur ? a-t-il du moins donné une larme, un soupir à mon désespoir ?

« Mais où m'arrêté-je ? le barbare insulte à ma douleur. Il veut être mon chevalier, et il me fuit, il m'abandonne ! vainqueur humain, bienfaisant, il daigne oublier mes offen-

ses et pardonner mes erreurs ! philosophe austère, il me donne des conseils et sa chaste raison gourmande mon amour ! ô ciel ! ô Mahomet ! vous souffrez ces impies, et vous foudroyez nos tours et nos temples !

« Va, cruel, va, je te rends cette paix que tu me laisses ! cours, ingrat, où l'injustice t'entraîne ! mon ombre attachée à tes pas te suivra sans cesse ; nouvelle furie, armée de torches et de serpents, ma rage égalera mon funeste amour. S'il faut que tu échappes au courroux des flots, que vainqueur des ondes et des écueils tu arrives enfin sur le théâtre de cette guerre impie, bientôt baigné dans ton sang, environné des ombres de la mort, tu paieras mon désespoir et mes larmes.

« Souvent, à ton dernier soupir, tu invoqueras Armide... je l'entendrai... ». Elle voulait achever, la douleur éteint sa voix et en étouffe les derniers sons ; elle tombe presque sans vie ; une sueur froide et glacée coule sur ses membres et ses yeux se ferment à la lumière.

Tes yeux se ferment, Armide ! le ciel impitoyable refuse à ta douleur une consolation dernière ; ah, malheureuse ! ouvre tes yeux, et tu verras des larmes couler de ceux du cruel qui t'abandonne. Ah, si tu pouvais l'entendre ! quelle douceur ses soupirs porteraient dans ton âme ! il te donne tout ce qu'il peut et les derniers regards qu'il t'adresse sont des regards de pitié.

Que fera-t-il ? doit-il laisser cette infortunée mourante sur un sable désert ? La sensibilité l'arrête, la compassion le retient, mais une dure nécessité lui commande et l'entraîne. Il part ; déjà la barque légère fend les flots ; il a les yeux collés sur le rivage, mais bientôt le rivage se dérobe à ses yeux.

Revenue à elle-même, Armide regarde autour d'elle ; elle ne rencontre partout que la solitude et le silence. « Il est parti ! dit-elle... il a pu me laisser expirante en ces lieux !... le

traître, d'un moment, n'a pas différé sa fuite!... Dans l'état horrible où j'étais il ne m'a pas donné le moindre secours!... et je l'aime encore!... et assise sur ce rivage je verse des pleurs au lieu de me venger!...

« Des pleurs! je n'ai donc point d'autres armes, d'autres ressources?... ah, je le poursuivrai, l'ingrat! ni le ciel, ni l'enfer ne pourront le sauver de ma fureur! déjà je l'atteins je le saisis, je lui arrache le cœur... attachons ici ses membres sanglants et déchirés pour effrayer les coupables qui seront tentés de l'imiter... il m'apprit à être barbare, je veux l'effacer... mais où suis-je, et qu'osé-je dire?

« Malheureuse Armide! quand tu le tenais dans tes fers c'était alors que tu devais sur lui épuiser ta fureur. Aujourd'hui un courroux trop tardif t'enflamme, et tu te livres à des transports impuissants. Non... si mes larmes ne peuvent rien sur lui, si l'art est sans force dans mes mains, d'autres moyens me restent encore. O beauté méprisée, c'est toi qu'offense l'ingrat, c'est à toi de me venger.

« Oui, ma beauté sera le prix du guerrier qui m'apportera sa tête; ô mes amants! je vous propose une pénible, mais noble entreprise... ma personne, mes trésors, voilà votre récompense... Si je ne mérite pas d'être achetée à ce prix, vaine beauté, tu n'es qu'un présent inutile de la nature!...

« Funeste présent, je t'abhorre; j'abhorre et ma couronne et ma vie et le jour qui m'a vue naître... je ne vis plus que par l'espoir d'être vengée... ». Ainsi par des sons entrecoupés elle exhalait son désespoir; enfin elle s'arrache à cette rive déserte, les yeux égarés et le visage en feu.

Rentrée dans son palais, elle invoque à grands cris tous les habitants de l'enfer; le ciel s'obscurcit et se couvre de nuages affreux, l'astre du jour pâlit et s'éteint, les vents déchainés ébranlent les rochers et les montagnes, l'abîme mugit sous ses pieds, et dans son vaste palais on n'entend

que des monstres furieux qui sifflent, hurlent, frémissent et aboient.

Des ombres plus épaisses que la nuit la plus noire enveloppent l'édifice ; des éclairs percent l'obscurité et la rendent encore plus affreuse ; enfin les ombres s'évanouissent, le soleil lance de pâles rayons ; l'air n'est pas encore serein, mais le palais a disparu ; les vestiges en sont effacés, et on ne peut pas même dire : « Il était là ».

Telle, aux feux du soleil, ou devant le souffle des vents fuient ces vapeurs légères qui s'amassent dans les airs ; tel s'évanouit un fantôme qu'a créé l'imagination d'un malade. Il ne reste dans ces lieux que des rochers déserts et l'horreur sauvage qu'y mit la nature. Armide sur son char s'élève et s'envole.

Entourée de nuages et de bruyants tourbillons, elle fend les airs étonnés, elle voit sous ses pieds des rivages qu'éclairaient des astres inconnus et des terres qu'habitent des êtres ignorés. Bientôt elle a franchi les colonnes d'Alcide ; elle n'approche point des rives de l'Hespérie, ni du sol brûlant que cultive le More. Toujours son vol est suspendu sur la mer, jusqu'à ce qu'enfin elle arrive vers les bords de la Syrie.

Elle ne va point à Damas, ses regards se détournent loin d'une patrie si chère à son cœur ; elle dirige son char vers cette rive inféconde où son funeste château s'élève au milieu des eaux ; elle s'y cache aux yeux de sa cour, et dans un secret asile s'abandonne aux pensées tumultueuses qui agitent son âme. Mais bientôt la honte cède au désir de se venger.

« J'irai, dit-elle, aux lieux où l'Égyptien rassemble les forces de l'Orient ; essayons encore le pouvoir de la magie et prenons des formes inconnues ; je manierai l'arc et l'épée, je servirai sous un monarque étranger pour l'intéresser à ma querelle. J'abjure l'honneur et ses lois pour être toute à ma vengeance.

« Ne m'accuse point, Hidraot, n'accuse que toi-même, c'est toi qui le premier as éveillé dans mon cœur une audace nouvelle ; c'est toi qui as brisé les liens dont la pudeur enchainait mon sexe. Errante, vagabonde, par tes conseils j'ai dédaigné de paisibles vertus ; tous les crimes qu'amour m'a fait commettre, tous ceux que me coûtera ma vengeance, tu ne dois les imputer qu'à toi ».

Elle dit et rassemble aussitôt ses femmes, ses officiers ; elle revêt ses plus pompeux habits, et dans ses superbes atours fait briller tout son art et tout l'éclat de sa fortune. Elle part et ne goûte aucun repos jusqu'à ce qu'elle ait atteint les sables brûlants que l'Égyptien a couverts de ses tentes.

CHANT XVII

Aux frontières de la Palestine, sur le chemin qui conduit à Péluse, Gaza voit au pied de ses murs expirer la mer et son courroux; autour d'elle s'étendent d'immenses solitudes et des sables arides. Le vent qui règne sur les flots exerce aussi son empire sur cette mobile arène, et le voyageur voit sa route incertaine flotter et se perdre au gré des tempêtes.

Jadis soumise aux lois des Turcs, Gaza est devenue la conquête du monarque égyptien dont elle bornait les états; il a quitté Memphis et son superbe palais, pour établir dans cette cité son séjour et le centre de ses projets. Du fond de son vaste empire il y a rassemblé d'innombrables soldats.

Muse, dis-moi quelle était alors la situation de cette contrée, quelles troupes obéissaient aux ordres de son prince; combien l'Égypte, combien les rois ses tributaires lui envoyèrent de combattants? compte les forces de l'Orient et du Midi réunies sous ses drapeaux; seule tu peux rappeler à ma mémoire, et le nom des chefs, et les noms de tant de peuples mêlés et confondus.

Quand l'Égypte rebelle à son Dieu eut brisé le joug de ses maîtres, un guerrier du sang de Mahomet y régna sous le titre de Calife; ses successeurs héritèrent de son nom comme de sa puissance. Tel, jadis, le Nil vit une longue suite de Pharaons et de Ptolémées.

La main du temps affermit cet empire; dans ses rapides progrès, bientôt il embrassa une partie de l'Asie et de la

Libye. Le Nil caché dans l'Éthiopie craignit qu'il ne commandât à sa source; les déserts de Saba, les rives de l'Euphrate furent soumis à ses lois.

Il renferma l'Arabie et ses trésors, la mer Rouge et ses richesses; de là il s'étendit jusqu'aux portes de l'aurore. Puissant par ses forces, il est encore plus puissant par son prince; né sur le trône, le Calife a toutes les vertus d'un monarque et tous les talents d'un guerrier.

Longtemps il combattit contre les Perses et la Turquie, souvent vainqueur, quelquefois vaincu et toujours plus grand dans ses revers que dans ses triomphes. Ses mains appesanties par l'âge ne peuvent plus manier le fer, mais l'ardeur de la gloire et l'ambition des conquêtes échauffent encore son courage.

Il combat par ses ministres, toujours une mâle vigueur anime ses pensées et ses discours, et le pesant fardeau de la monarchie n'accable point sa vieillesse. Toute l'Afrique et les petits états qui la partagent tremblent à son nom; l'Inde le révère; tous ses voisins lui fournissent des soldats et lui payent des tributs.

Tel était le monarque qui menaçait l'empire naissant des Latins et méditait d'arrêter des progrès dont sa jalousie était alarmée. Quand Armide parut il comptait ses soldats, et dans une vaste plaine, hors des murs de Gaza, il faisait la revue de ses troupes.

Il était assis sur un trône auguste où l'on montait par cent degrés d'ivoire; un dais d'argent était sur sa tête; ses pieds foulaient un tapis tissu d'or et de soie, tout le luxe de l'Orient brillait dans ses pompeux habits; un superbe turban se repliait autour de son front et formait son diadème.

Le sceptre est dans sa main, une barbe blanche flotte majestueusement sur sa poitrine. Dans ses yeux que la vieillesse n'a point éteints, respirent encore son audace et

sa vigueur première; dans tout son maintien paraît la dignité de l'âge et de l'empire. Ce fut, sans doute, sous de semblables traits qu'Apelle ou Phidias représentèrent Jupiter, mais Jupiter foudroyant.

Debout, à sa droite et à sa gauche, sont deux satrapes. Le premier tient dans ses mains le glaive vengeur, le second a le sceau de la royauté. Ministre des lois, l'un entretient dans ses états le calme et la paix, l'autre commande aux armées et porte la terreur et le châtement.

Autour de son trône veillent de fidèles Circassiens; des javelots sont dans leurs mains, une cuirasse couvre leur poitrine, des épées longues et recourbées pendent à leur côté; les yeux du monarque planent sur ses nombreux bataillons, et tous, en passant devant lui, abaissent avec respect leurs armes et leurs drapeaux.

Les Égyptiens paraissent les premiers; quatre chefs les conduisent: deux de la haute Égypte, deux de la basse, de cette contrée féconde que le Nil a créée; ce ne fut d'abord qu'un limon usurpé sur la mer; le temps le raffermi et le rendit propre à porter des moissons. Ainsi s'accrut l'Égypte, ainsi le soc fendit des plaines qui jadis, dans leur sein, voyaient flotter des vaisseaux.

Le premier escadron est composé des peuples qui habitent le fertile territoire d'Alexandrie et les rivages que le soleil éclaire de ses derniers rayons. Araspe est à leur tête, Araspe plus redoutable par son génie que par son bras; il sait avec art ourdir un stratagème, il connaît toutes les ruses du Maure et toutes ses perfidies.

Après eux on voit des enfants de l'aurore, des guerriers rassemblés des rives les plus orientales de l'Asie; Arontée les guide; distingué par ses titres, il n'est connu ni par ses exploits, ni par sa valeur; son corps délicat n'a point encore sué sous une pesante armure, la trompette guerrière n'a point encore troublé son sommeil; une indiscrete ambition

l'arrache du sein des voluptés et l'entraîne au milieu des hasards.

Une immense armée paraît ensuite et couvre la plaine et les rivages. On croirait qu'avec moins de bras on cultiverait l'Égypte et recueillerait ses moissons. Cependant tant de guerriers sortent d'une seule ville; mais cette ville rivale d'une province entière renferme plusieurs cités dans son sein : c'est le Caire. Campson commande à ce peuple nombreux, mais inhabile aux combats.

Sous Gazel marchent les habitants de cette contrée qui du grand Caire s'étend jusqu'à la seconde cataracte du Nil. L'Égyptien ne connaît que l'arc et l'épée; il ne peut soutenir le poids du casque et de la cuirasse. Ses riches habits font plutôt naître le désir du butin que la crainte de la mort.

Sous Alarcon s'avance un vil ramas de brigands presque nus et sans armes qui, dans les déserts arides de Barca, ne soutiennent que par le vol et le pillage leur misérable vie. Avec des troupes moins lâches, mais incapables de combattre de pied ferme, parurent les rois de Zumara et de Tripoli. Leurs guerriers, savants dans l'art de voltiger, fuient toujours et reviennent sans cesse.

Après eux vinrent les habitants de l'Arabie Pétrée que suivirent ceux de l'Arabie Heureuse, contrée charmante que jamais le soleil ne brûle de ses feux, que l'hiver jamais ne couvre de ses glaces; là croît l'encens, là naissent les parfums, là l'immortel phénix, sur un bûcher de fleurs odorantes, se consume et renaît de ses cendres.

Moins brillants que les Égyptiens, ces peuples leur ressemblent par leur armure. D'autres Arabes les suivent, sauvages habitants du désert, sans foyers, sans asiles fixes, ils traînent après eux leurs errantes cités; ils ont une taille de femmes, ils en ont la voix; leurs cheveux noirs et longs flottent sur des visages basanés.

Des roseaux armés d'un fer pointu sont dans leurs mains ; ils volent sur des coursiers plus rapides que l'éclair. Le premier escadron est guidé par Syphax, le second marche sous Aldin, le troisième sous Albiazar, l'homicide Albiazar moins guerrier qu'assassin.

La troupe qui les suit a quitté ces îles qu'environne la mer où jadis l'avidé pêcheur ramassait ce coquillage précieux qui renferme les perles dans son sein. Agricalte les commande. Les noirs habitants des rives que baigne la mer Rouge s'avancent sous Osmide, barbare sans foi, contempteur audacieux de la religion et des lois.

Des Éthiopiens paraissent ensuite ; ils viennent de l'île de Méroé qu'embrassent le Nil et l'Astrabora ; Méroé dans sa vaste enceinte renferme trois royaumes et deux cultes différents ; Canar et Assimir, rois tous deux, tous deux sectateurs de Mahomet et tributaires du Calife, lui amènent leurs guerriers. Un autre roi adorateur de Jésus-Christ est resté dans ses états.

Avec des escadrons armés d'arcs et de flèches on vit encore deux rois soumis au monarque égyptien : l'un règne sur Ormus, noble et fertile contrée que le golfe Persique environne de ses eaux ; l'autre commande au Boécân : le Boécân est une île quand la mer s'élève, mais quand elle s'abaisse le voyageur y passe à pied sec.

Et toi, Altamore, une épouse chérie n'a pu te retenir dans ses bras ; pour éloigner ton funeste départ elle te baigna de ses larmes, elle déchira son sein et arracha ses cheveux blonds : « Cruel, te dit-elle, l'aspect d'une mer en furie te plaira donc plus que le mien ! une pesante armure sera donc pour toi un plus doux fardeau que ce fils, ce tendre fils qui de ses bras innocents te presse et te caresse » ?

Altamore règne sur Samarcande, le diadème sur son front brille dans tout son éclat, mais ce n'est point à son diadème qu'il doit sa grandeur et son lustre : savant dans

l'art des combats, il est encore le plus audacieux des guerriers ; les Chrétiens le connaîtront un jour, et déjà ils doivent redouter sa valeur. Ses soldats portent une cuirasse, une épée pend à leur côté et une masse d'armes à l'arçon de leur selle.

Du bout de l'univers et des portes de l'aurore vient le farouche Adraste ; sa cuirasse est revêtue de la peau d'un serpent ; il monte un immense éléphant. Sous lui marchent des peuples qui se baignent dans la mer où le Sind porte le tribut de ses eaux.

L'escadron qui les suit est composé de l'élite des guerriers ; dans la paix, dans la guerre, ils servent le monarque ; il les comble d'honneurs, il leur prodigue ses bienfaits, les armes qui les couvrent inspirent la terreur. Sous eux marchent des coursiers dont l'art dirige les mouvements ; la pourpre éclate sur leurs habits, leur armure étincelle d'or et d'acier.

Parmi eux on distingue le cruel Alarcon, le prudent Omar Hidraot, Rimédon, fameux par son audace, Rimédon qui méprise et les mortels et la mort, et Tigrane, et Rapold, corsaire intrépide, jadis la terreur des mers, et le brave Ormond et Marlabuste qui, vainqueur des Arabes, fut surnommé l'Arabique.

On y voit Orinde, Arimon, Pirga, Brimarte le destructeur des cités, et Suifante le dompteur des coursiers ; et toi généreux Aridamante, invincible à la lutte, et Tisapherne, le foudre de guerre, Tisapherne qui à pied, à cheval, l'épée ou la lance à la main, n'a point encore trouvé de rival digne de lui.

Cette troupe brillante marche sous les ordres d'un Arménien qui, dès son enfance, déserta le vrai culte pour adorer Mahomet ; chrétien, il s'appelait Clément, aujourd'hui son nom est Emiren. De tous les guerriers, aucun n'est plus cher au Calife. Intrépide soldat, excellent capitaine, il est également fameux par sa prudence et par sa valeur.

Après tous ces héros parut Armide à la tête de son escadron ; elle était assise sur un char superbe, la robe retroussée, un arc à la main, le carquois sur l'épaule ; l'audace sur son front se mêle avec la douceur. D'un air fier et déterminé elle semble menacer et charme encore en menaçant.

Son char, semblable à celui qui porte le jour, étincelle d'or et de rubis ; quatre licornes attelées deux à deux le traînent et obéissent à la main savante qui les guide. Cent filles, cent pages l'environnent, et le carquois résonne sur leurs épaules. Ils pressent les flancs de coursiers plus blancs que la neige dont les mouvements sont aussi rapides que la foudre.

Sa troupe la suit ; Aradin en conduit une autre dont Hidraot a, dans la Syrie, acheté les services mercenaires. Quand le phénix ressuscité va montrer à l'Éthiopie ses charmes nouveaux, la richesse de son plumage et l'or qui brille sur sa gorge, les mortels étonnés le suivent des yeux, et les habitants des airs l'accompagnent et l'admirent.

Telle et plus brillante, Armide éblouit tous les guerriers ; il n'est point d'âme si farouche qui ne s'enflamme à sa vue. Le dépit est sur son front ; à peine on l'aperçoit encore et déjà tous les cœurs brûlent pour elle. Que sera-ce quand la joie animera ses regards, quand le plaisir se peindra dans ses yeux et que le rire embellira ses lèvres ?

Le monarque fait appeler Emiren ; il veut lui donner le sceptre des guerriers et confier à sa prudence le soin de son illustre entreprise ; déjà plein de son glorieux destin, ce héros s'avance et on lit sur son front qu'il est digne de l'honneur où son maître l'appelle. Les Circassiens au milieu de leurs rangs lui ouvrent un passage et il monte vers le trône.

La tête inclinée, le genou en terre, il met la main droite sur sa poitrine : « Prends ce sceptre, lui dit le monarque, prends-le ; je remets dans tes mains ma fortune et ma puis-

sance; commande à ma place, verse ma vengeance sur les Chrétiens et brise le joug dont ils menacent un roi mon tributaire. Va, pars, triomphe. Que les ennemis tombent sous tes coups, et que ceux qui échapperont à la mort gémissent dans nos fers ».

Emiren reçoit avec respect ce sceptre, emblème du souverain pouvoir: « Je le reçois, dit-il, d'une main victorieuse; je vole sous tes auspices où la gloire m'appelle, c'est sous tes ordres, c'est en ton nom que je vais combattre. Je vengerai les injures de l'Asie; je ne reviendrai que vainqueur, ou du moins ma défaite sera ma mort, non pas ma honte.

« Ah! si le courroux céleste menace nos armes, puissent tous ses coups se rassembler sur ma tête! que ton armée revienne triomphante et que son chef demeure couché sur le champ de bataille témoin de sa victoire »! Il dit; soudain les cris des soldats et le son des instruments guerriers annoncent l'allégresse qu'inspire cet illustre choix.

Au milieu des acclamations le monarque descend de son trône et retourne à sa tente; il y reçoit à sa table les chefs de son armée. De la place distinguée où il est assis il leur envoie des mets qui sont servis devant lui, leur adresse des paroles qui les flattent et marque à tous des distinctions et des égards. Au sein des plaisirs même Armide n'oublie pas ses funestes artifices.

Le repas est fini. Elle voit tous les regards se fixer sur elle, et à des indices certains reconnaît que tous les cœurs sont infectés de ses poisons. Elle se lève et d'un air altier et respectueux, elle s'adresse au monarque. Dans son geste, dans sa voix, elle met, autant qu'elle peut, de grandeur et de fierté.

« O roi des rois, lui dit-elle, je viens aussi combattre pour ma croyance et pour ma patrie. Je suis femme, mais je suis née sur le trône et la main qui doit porter le sceptre

n'est pas indigne de manier le fer. La mienne saura frapper un ennemi et tirer du sang de sa blessure.

« Ne crois pas, seigneur, que je vienne faire sous tes drapeaux le premier essai de mon courage; déjà j'ai combattu pour nos lois et pour ton empire; tu connais mes exploits, tu sais que moi seule j'ai su enchaîner les plus illustres des héros chrétiens.

« Captifs, chargés de fers, je les faisais conduire dans tes états; ils gémissaient aujourd'hui dans tes cachots, et toi-même tu serais plus sûr du succès de tes armes, si le fier Renaud n'avait brisé leurs chaînes et immolé mes guerriers.

« Renaud t'est connu; ses aventures sont parvenues jusqu'à toi, c'est le cruel qui depuis m'a indignement outragée;... et je n'ai point encore puni son outrage?... Une haine nouvelle enflamme encore la haine que je devais aux Chrétiens et me pousse aux combats. Un jour je te raconterai les injures que j'ai reçues; je ne veux aujourd'hui m'occuper que de ma vengeance.

« Je l'obtiendrai; toutes les flèches ne volent pas inutilement dans les airs et souvent le ciel dirige les coups du juste au cœur du coupable. Mais si, parmi tes guerriers, il en est un qui puisse trancher la tête odieuse de mon barbare ennemi, et me la présenter sanglante, j'avouerai son bras, je me contenterai d'une vengeance qui pourtant serait plus douce et plus glorieuse si je ne la devais qu'à moi.

« Pour prix d'un si noble service j'offre tout ce qui est en mon pouvoir, mes trésors et moi-même. Je le promets, je le jure et j'atteste le ciel et les hommes témoins de mes serments. S'il est un guerrier qu'une pareille récompense puisse enflammer, qu'il paraisse et se montre » !

Pendant le discours d'Armide Adraste fixait sur elle des regards dévorants. « Beauté divine, lui dit-il, ce ne sera point sous vos coups qu'expirera le barbare. Le cœur du perfide

ne mérite pas d'être percé d'une si belle main : je serai moi-même le ministre de votre vengeance. Ce sera moi qui mettrai sa tête à vos pieds.

« Je lui arracherai le cœur, je ferai de ses membres sanglants et déchirés la pâture des vautours ». Ainsi parlait Adraste l'Indien. Tisapherne s'indigne de son orgueil : « Eh qui es-tu, lui dit-il, toi qui sous les yeux du roi des rois, sous les miens, oses montrer tant d'audace et de fierté ? il est peut-être ici un guerrier dont les exploits effaceront tout ce que promet ta langue, et ce guerrier se tait ».

— Mes discours, réplique l'Indien, sont encore au-dessous de mes actions ; si tu osais, ailleurs, me faire un pareil outrage, ta mort me paierait ta témérité ». Ils allaient continuer, mais le monarque étend la main et d'un geste les arrête : « Belle princesse, dit-il ensuite à Armide, vous avez un mâle et généreux courage.

« Vous méritez que ces deux héros vous sacrifient leur courroux et leur ressentiment ; c'est à vous de diriger leur valeur et leurs efforts contre le brigand qui vous a outragée. C'est contre lui qu'ils pourront utilement déployer leur audace et se montrer rivaux ». Il se tait ; les deux guerriers offrent à la princesse leurs bras et leurs épées.

D'autres encore viennent lui vanter leur zèle et leur courage, tous lui promettent, tous jurent de la venger. Pendant qu'elle arme contre le héros qui lui fut si cher tant de fureurs et tant de haines, la nef qui le porte vogue heureusement sur la plaine liquide.

Les vents toujours fidèles enflent les voiles et l'Océan courbe ses vagues sous un poids qui lui est connu. Renaud contemple le pôle et les astres qui guident les navigateurs ; quelquefois il regarde les fleuves et ces montagnes dont le front audacieux ombrage la mer et ses rivages.

Souvent il s'informe du sort des Chrétiens et s'instruit des mœurs des peuples divers. Depuis qu'ils voguaient sur

l'humide élément, le soleil avait déjà quatre fois éclairé l'horizon ; il se plongeait dans les eaux quand ils touchèrent à la terre : « Voici, dit l'inconnue, les rives de la Palestine et le terme de votre voyage ».

Elle les dépose sur le sable et s'évanouit plus vite que la pensée. Cependant la nuit se lève et couvre la nature de son lugubre voile. Au milieu des déserts qui les environnent les trois guerriers ne découvrent ni murs, ni traces des humains ; rien ne peut leur indiquer leur route.

Ils balancent un moment ; enfin ils avancent d'un pas incertain et laissent la mer derrière eux. Tout à coup, dans le lointain, un objet lumineux apparaît à leur vue ; des rayons d'or et d'argent percent la nuit et éclaircissent les ombres. Ils marchent à cette clarté et bientôt ils distinguent l'objet qui la réfléchit.

A un tronc ils voient des armes suspendues que la lune frappe de sa lumière ; sur un casque doré, des pierreries étincellent d'un feu plus vif que celui des étoiles. Au bas est un bouclier chargé de trophées, un vieillard est assis auprès et semble en être le gardien ; il se lève et lui-même il marche au-devant d'eux.

Ubalde et le Danois reconnaissent les traits du sage qui dirigea leurs pas ; ils le saluent et l'embrassent. Renaud le regarde en silence : « C'est toi seul que je cherche, lui dit le vieillard, c'est toi que, dans ces lieux solitaires, attend mon impatience.

« Tu ne me connais pas, mais je suis ton ami ; ils pourront te le dire ces guerriers qui, secondés par moi, ont triomphé des enchantements sous lesquels tu traînais ta déplorable vie. Entends mes discours ; ils seront moins doux que ceux des sirènes qui t'avaient séduit, mais écoute-les sans peine. Conserve mes leçons dans ton cœur jusqu'à ce qu'une voix plus sainte te conduise dans les sentiers de la sagesse et de la vérité.

« Ce n'est point sous des ombrages frais, sur des rives fleuries, au milieu des voluptés, que tu trouveras le bonheur ; c'est au sommet d'une colline d'un âpre et difficile accès qu'il repose au sein de la vertu ; il faut, pour y parvenir, braver les glaces de l'hiver, les feux de l'été et s'arracher aux plaisirs. Oiseau superbe, voudrais-tu, loin du ciel, ta patrie, ramper comme un insecte dans les vallons ?

« La nature alluma dans ton sein la flamme du courage, elle te fit un front élevé ; obéis à sa voix, marche aux grands-deurs où le ciel t'appelle, et par de nobles exploits assure ta gloire et tes destins. Ton courroux impétueux ne te fut point donné pour égorger tes frères et pour suivre en aveugle des mouvements que la raison désavoue.

« Que le feu qui t'anime exalte ta valeur et te rende plus fort contre les passions, plus terrible à ces ennemis qui habitent dans ton cœur et le dévorent. Soumis à la main qui doit gouverner ta jeunesse, obéis à ses lois ; que la prudence de Godefroy allume ton courage ou l'éteigne, le précipite ou l'arrête ».

Renaud, la honte sur le front et les yeux baissés, écoutait en silence les conseils du vieillard et les conservait dans son cœur. Le sage pénètre dans le secret de son âme : « Lève tes regards, lui dit-il, ô mon fils, porte-les sur ce bouclier, tu y verras les exploits de tes aïeux.

« Tu les verras, d'un pas intrépide, franchir les bornes qui arrêtent la course des vulgaires humains... que tu te traînes encore loin d'eux dans la carrière qu'ils t'ont tracée ! Allons, réveille-toi, que ces tableaux servent d'aiguillon à ta valeur » ! Il dit, et pendant qu'il parle le héros a les yeux attachés sur le bouclier.

Dans un espace étroit l'artiste a su rassembler, sans confusion, un nombre prodigieux de figures ; on y voit dans leur ordre les illustres descendants d'Accius ; leur sang coule toujours pur d'une source cachée dans le berceau de

l'ancienne Rome, ils sont tous couronnés de laurier ; le vieillard raconte et leurs guerres et leurs victoires.

Au milieu des débris de l'empire, Caius, d'une main audacieuse, saisit les rênes d'un peuple belliqueux et s'assied au rang des princes ; ses voisins moins puissants viennent lui demander un maître et marchent sous ses lois. Bientôt, à la voix d'Honorius, le Goth revient désoler l'Italie.

Au milieu des flammes qui dévorent cette triste contrée, pendant que Rome gémit sous le poids de sa chaîne et craint encore d'être anéantie, Aurélius repousse l'esclavage loin des peuples soumis à son sceptre. Foreste oppose au roi des Huns, au conquérant du Nord, une redoutable barrière.

Au feu sombre qui brille dans ses yeux, à sa hideuse figure, on reconnaît le farouche Attila ; on croit entendre ses rugissements ; le monstre vaincu dans un combat singulier cherche un asile au milieu des siens, et Foreste, l'Hector de l'Italie, va défendre Aquilée.

Plus loin on voit la mort de ce héros et sa destinée qui fait la destinée de sa patrie. Accarin son fils, l'héritier de ses vertus est, comme lui, le vengeur et le soutien de son pays. Altin plie sous les coups du sort et non sous ceux des Huns ; il va chercher un nouvel asile, et sur les bords du Pô, de mille cabanes dispersées, il forme une cité.

Une digue enchaîne l'audace de ce fleuve impétueux ; des remparts s'élèvent, et le trône de la maison d'Este s'assied sur de nouveaux fondements. Vainqueur des Alains, malheureux contre Odoacre, Altin succombe et meurt pour l'Italie : Mort généreuse qui l'associe à la gloire de son père.

Alforise tombe à ses côtés ; Asson et son frère exilés tous deux reviennent bientôt, les armes à la main et règnent sur les cendres du conquérant hérule ; auprès d'eux est Boniface, l'Épaminondas de la maison d'Este. Il expire le front percé d'une flèche mortelle ; mais Totila vaincu et son bouclier sauvé lui font trouver des douceurs dans le trépas.

Valérien, encore enfant, marche sur les traces de son père ; déjà vigoureux, déjà plein d'une mâle audace, il enfonce les escadrons des Goths. Près de lui, Ernest, l'œil en feu, fait trembler les Esclavons ; plus près encore, l'intrépide Aldoard chasse de Moncelse le roi de Lombardie.

On y voit Henri, on y voit Bérenger ; ce héros marche sous les drapeaux victorieux de Charlemagne ; audacieux soldat, sage capitaine, il dirige les grandes entreprises et frappe les premiers coups. Bientôt il combat avec Louis qui triomphe du roi d'Italie son neveu et le jette dans les fers. Othon paraît avec ses cinq fils.

Almeric règne dans Ferrare ; les yeux au ciel, il consacre à l'Éternel les temples qu'il a fondés. Asson lutte contre Bérenger ; heureux, malheureux tour à tour, il triomphe enfin et gouverne l'Italie.

Albert son fils va montrer sa valeur aux Germains ; vainqueur dans les tournois, vainqueur dans les batailles, Othon lui offre sa fille et ses trésors. Derrière lui s'élève Hugues, la terreur des Romains et le fléau de leur orgueil. Il sera marquis d'Italie et la Toscane toute entière sera confiée à ses soins.

Plus loin est Théobald et, auprès de lui, Boniface à côté de Béatrix son épouse. L'hymen trompe leurs désirs et leur refuse un fils qu'ils lui demandent. Une femme recueille l'héritage des héros, c'est Mathilde ; elle a leur courage et leurs vertus. Sa sagesse et sa valeur l'élèvent au-dessus des sceptres et des couronnes.

Sur son front éclate une mâle fierté ; le feu du courage étincelle dans ses yeux. Là, elle triomphe des Normands, et ce Guiscard, jadis invincible, fuit devant elle ; ici, Henri succombe sous ses efforts ; elle lui arrache l'étendard de l'empire et va dans un temple attacher ce trophée. Plus loin elle replace un pontife au trône du Vatican.

A ses côtés, et quelquefois derrière elle, paraît Asson sur

lequel semble se fixer sa tendresse. La postérité d'Asson IV, toujours heureuse, toujours féconde, étendait au loin ses rameaux; l'illustre fils de Cunégonde, Guelfe, vole au sein de la Germanie qui l'appelle, et ce rejeton des héros d'Italie fleurit dans les champs de Bavière.

Il embrasse et soutient l'arbre des Guelfes séché dans sa racine. Fier de cet heureux appui, on voit cet arbre reverdir encore et briller de l'éclat des sceptres et des couronnes. Déjà sa tête orgueilleuse est cachée dans les cieus et son ombre embrasse et couvre la Germanie.

Pendant, toujours brillante, toujours féconde, la tige heureuse fleurissait en Italie; Berthold, un frère de Guelfe, un Asson encore, y faisait revivre leurs aïeux. Telle était la suite des héros qui respiraient sur l'airain; à la vue de ces tableaux l'honneur se ranime dans le cœur du jeune guerrier.

Le feu d'une noble émulation embrase son courage; saisi d'un généreux transport, il voit déjà des remparts détruits, des peuples subjugués, la mort et le carnage. Impatient, il se couvre de ses armes et croit embrasser la victoire.

Le Danois en ce moment lui présente l'épée de Suénon dont il lui a raconté l'histoire et les malheurs: « Prends-la, lui dit-il; que dans tes mains, juste autant que redoutée, elle soit toujours heureuse, toujours consacrée à de pieux combats! tu dois venger son premier maître: remplis ton devoir et nos vœux ».

— Puisse cette main, répond Renaud, immoler bientôt le barbare assassin d'un héros cher à mon cœur, et acquitter ma dette! Le Danois, en le remerciant, pleure de tendresse et de joie. Cependant le sage vieillard le presse de continuer son voyage.

« Il est temps de partir, lui dit-il, Godefroy t'attend; le camp l'appelle, jamais ta présence ne fut plus nécessaire. Allons, dans l'ombre de la nuit, je saurai vous guider aux tentes des Chrétiens ». Il dit et monte sur son char; les

trois guerriers y montent avec lui ; de la main et de la voix il presse ses coursiers et dirige sa route vers l'Orient.

Couverts des voiles de la nuit, ils s'avançaient en silence ; mais, tout à coup, le vieillard se tourne vers le héros et lui adresse ce discours : « Tu as vu la tige et les antiques rameaux de ton auguste maison. Si jadis elle enfanta des héros, le temps n'affaiblira point son heureuse fécondité.

« Que ne puis-je aussi porter tes regards dans le sein du ténébreux avenir et te montrer tes neveux, comme dans les siècles passés je t'ai montré tes ancêtres ! Que ne puis-je les évoquer des abîmes du néant ! tu verrais une suite non moins longue de héros et des exploits non moins fameux.

« Mais mon art ne peut dérober à l'avenir ses secrets, et son pâle flambeau ne jette dans cette obscurité que des rayons incertains et douteux. Je t'en révélerai cependant ce que m'en a découvert un sage qui lit quelquefois dans le sein de la divinité.

« Jamais tige, me dit-il, ne fut aussi féconde en héros. Jamais du même tronc on ne vit sortir autant d'illustres rejetons que Renaud en comptera parmi ses neveux ; leurs noms égaleront les noms les plus fameux de Rome, de Sparte et de Carthage.

« Parmi eux, mes regards distinguent un Alphonse, le second par son rang et le premier par ses vertus ; il naîtra quand le monde épuisé n'enfantera plus de héros ; personne mieux que lui ne saura manier l'épée, ou soutenir le poids d'une couronne. Il sera la gloire de ton sang et l'appui de ta maison.

« Encore enfant, sa valeur brillera dans mille jeux, images de la guerre ; il sera la terreur des forêts et des monstres qui les habitent. Il remportera toujours le prix dans les tournois ; bientôt dans les combats il cueillera les lauriers de la victoire et méritera les honneurs du triomphe. Il n'est point de couronne que ne ceigne son illustre tête.

« Dans un âge plus mûr on le verra se couvrir d'une nouvelle gloire; au milieu de rivaux puissants et jaloux il maintiendra ses états en paix; il ranimera les arts, fécondera le génie, célébrera des jeux magnifiques et de superbes fêtes; dans une balance égale il pèsera les récompenses et les peines; ses regards pénétreront dans l'avenir et sa prévoyance rapprochera les événements les plus reculés.

« Ah! si dans ces temps malheureux où l'impie infestera la terre et les mers et imposera des lois honteuses aux peuples les plus renommés, ah, si Alphonse était choisi pour venger les temples et les autels, quels foudres lancerait son bras, et que bientôt le tyran et sa secte expireraient sous ses coups!

« En vain le Turc, en vain le More lui opposeraient mille bataillons armés; l'Euphrate coulerait sous ses lois; il arborerait sur les neiges du Taurus la Croix triomphante et son aigle et ses lis; et les peuples basanés qui voient couler les sources du Nil reconnaîtraient le Dieu qu'il adore ».

Ainsi parla le vieillard; le héros attentif recueillait ses discours, et son cœur jouissait en secret des triomphes et de la gloire de ses neveux. Cependant l'aurore annonçait le retour du soleil; l'Orient se colorait de ses feux, et déjà on voyait de loin sur les tentes des Chrétiens flotter leurs bannières.

« Vous voyez, dit le sage, le soleil qui vous luit, et de ses rayons éclaire le camp, la plaine, les montagnes et Jérusalem; je vous ai ramenés vainqueurs des obstacles et des dangers, vous pouvez sans guide achever votre route, un pouvoir invincible arrête ici mes pas ».

Il dit et laisse les trois guerriers au milieu de la plaine; ils marchent et bientôt ils ont regagné les tentes. Soudain la renommée publie leur retour. Le pieux Godefroy en est instruit le premier et s'avance pour les recevoir.

CHANT XVIII

Renaud d'un air soumis et respectueux aborde Godefroy et lui adresse ce discours : « Seigneur, l'honneur blessé m'arma contre l'infortuné Gernand ; si j'ai violé tes lois, le repentir et le remords m'en ont puni. Je reviens à ta voix, prêt à tout faire pour expier mon crime ».

Bouillon se penche vers lui et le serrant dans ses bras : « Perdons, lui dit-il, le souvenir d'une triste erreur ; oublions ton malheur et ta faute : pour l'expier, je ne te demande que de te ressembler à toi-même et de t'illustrer par des exploits nouveaux. Viens combattre pour nous. Viens hâter la perte de nos ennemis en triomphant des monstres qui défendent la forêt.

« Cette antique forêt, qui fournit du bois pour la construction de nos machines premières, est devenue le séjour des enchantements, un lieu de terreur et d'effroi ; personne n'ose y porter la cognée, et cependant, sans machines, l'infidèle rira de nos impuissants efforts. Que cet objet de terreur, pour tous nos guerriers, devienne pour toi la matière d'un nouveau triomphe ».

Il dit, et le héros d'un ton modeste se dévoue aux dangers et aux travaux qu'il offre à sa valeur. On lit sur son front la certitude d'un succès que ne promettent point ses paroles. Guelfe, Tancrede et les principaux guerriers autour de lui se rassemblent et se pressent ; il leur donne la main et les embrasse, les quitte, revient à eux et les embrasse encore.

D'un air affable, populaire, il accueille la foule empressée; tout retentit de cris d'allégresse, tout le camp l'environne; on croirait qu'il revient victorieux des peuples de l'aurore et du midi.

Suivi de ce nombreux cortège il rentre dans sa tente et s'y assied au milieu d'un cercle d'amis; ils s'entretiennent longtemps et de la guerre et de la forêt enchantée. Enfin on se sépare. Le Solitaire resté seul adresse à Renaud ce discours: « Tu as vu, seigneur, d'étonnantes merveilles; un charme funeste avait, bien loin de nous, égaré tes pas et ta valeur.

« Que ne dois-tu point à l'arbitre du monde? il t'arrache à un magique pouvoir, il te rend à un troupeau dont une folle erreur t'avait séparé, par l'organe de Bouillon, il te choisit pour être sous lui l'exécuteur de ses volontés; mais il ne faut pas que tu armes pour ses grands desseins une main impure encore et profane.

« Le bandeau fatal est toujours sur tes yeux, ton âme est toujours plongée dans la fange d'un monde corrompu, et toutes les eaux du Nil, du Gange et de l'Océan ne pourraient lui rendre sa pureté. Le ciel seul effacera les traces honteuses de tes faiblesses. Saintement humilié, implore sa clémence, dévoile tes fautes secrètes, verse des larmes avec des prières ».

Il dit, et le héros déplore ses superbes dédains et ses folles amours. Le cœur déchiré, les yeux baissés, il se prosterne aux pieds du Solitaire et lui découvre les erreurs de sa jeunesse. Pierre, au nom du ciel, l'absout et lui pardonne: « Demain, lui dit-il, aux premiers rayons du jour, tu iras offrir ton hommage à l'Éternel sur cette montagne que l'aurore naissante éclaire de ses feux.

« De là tu iras à cette forêt qu'assiègent tant de vains prestiges, tant de fantômes imposteurs. Ces monstres, ces géants, tu les vaincras, Renaud, si tu sais te défendre d'une

nouvelle erreur. Que les cris de la douleur, que les chants de la volupté n'amollissent point ton âme. Sois, je t'en conjure, sois insensible au doux sourire, aux regards caressants de la beauté; dédaigne un aspect trompeur et de feintes prières ».

Le guerrier, qu'enflamment ses conseils, brûle de voler à une entreprise dont le succès flatte ses vœux. Il y rêve tout le jour, il y rêve toute la nuit, et dans son impatience il accuse la lenteur de l'aurore. Avant qu'elle ait allumé ses feux, il a déjà pris son armure; il sort de sa tente, et seul, à pied, il marche en silence vers la montagne.

Les ombres luttent encore avec la lumière, quelques étoiles encore brillaient sur l'azur des cieux, mais déjà l'Orient était couvert d'un manteau d'or et de pourpre. Renaud contemple ces beautés immortelles, incorruptibles, qui ornent la nuit et redoublent l'éclat du jour.

« Que de clartés, disait-il, répandues dans les cieux! le soleil roule sur son char majestueux, des astres d'or étincellent sur le front de la nuit, et tant de merveilles ne peuvent fixer nos regards? ils s'attachent à de fragiles beautés, ils sont éblouis par ces feux pâles et sombres qui s'éteignent au moment où ils s'allument, un coup d'œil, un sourire qui fuit comme l'éclair, nous charment et nous enchantent ».

Cependant il atteint le sommet de la montagne; là il s'incline d'un air respectueux et les yeux tournés vers l'Orient, il élève ses pensées jusqu'au trône de l'Éternel: « O mon père, ô mon souverain maître, s'écrie-t-il, jette un regard de pitié sur mes erreurs et mes faiblesses. Épanche sur moi la rosée de ta grâce, détruis le levain impur qui infecte mon âme, et crée en moi un homme nouveau »!

L'aurore plus vermeille l'éclairait de ses rayons; son casque, ses armes, la cime de la montagne étaient dorés de sa lumière; un air plus pur et plus frais portait le calme dans

ses sens, et le zéphyr qui agitait les nuages en faisait descendre sur sa tête une douce rosée.

Ces perles liquides répandent sur ses habits une blancheur éclatante. Telle la fleur aride s'embellit des pleurs de l'aurore, tel au printemps le serpent rajeuni étale l'or d'une peau nouvelle.

Renaud, à cette vue, sent croître sa confiance et redoubler son courage ; d'un pas intrépide il marche vers la forêt. Il arrive enfin au fatal endroit où règne la terreur et où se sont arrêtés, avant lui, les plus audacieux guerriers. Le bois n'offre à ses yeux rien qui l'effraye ou l'étonne ; il n'y voit qu'un délicieux ombrage.

Il avance ; une douce harmonie vient charmer ses oreilles ; c'est un ruisseau qui murmure, le zéphyr qui soupire à travers le feuillage, le cygne qui gémit, le rossignol qui se plaint et lui répond, c'est un concert d'instruments et de voix, et dans un même son tous les sons mêlés et confondus.

Surpris, il s'arrête ; puis il avance d'un pas tardif et lent jusqu'à ce qu'il rencontre un fleuve dont les eaux calmes et transparentes roulent sur le sable le plus pur.

Les bords en sont tapissés d'une riante verdure que parfument des fleurs ; dans son cours, il embrasse la forêt, ses ondes amoureuses se replient et y forment un canal. Par un heureux échange le bois s'abreuve de ses eaux et l'embellit de son ombre.

Le guerrier cherche un passage ; soudain un pont s'élève sur des arches d'or et lui offre un large chemin, mais à peine il touche à l'autre rive, l'onde s'enfle et mugit, et le pont s'abîme au milieu d'un torrent impétueux.

Renaud se retourne ; il voit les flots débordés qui s'agitent et sur eux-mêmes roulent avec une étonnante rapidité. Cependant un désir curieux l'entraîne sous ces ombrages épais. Au milieu de cette solitude sauvage, toujours de nouvelles merveilles frappent ses regards et les attirent.

Des sources jaillissent, des fleurs naissent sous ses pas ;
ici le lis ouvre son sein, plus loin la rose s'épanouit, une
fontaine les abreuve de son onde, un ruisseau les réfléchit
dans son mobile cristal. Partout la forêt reprend une
vigueur nouvelle et se couronne d'une nouvelle verdure.

Sur les feuilles, une manne céleste brille comme la rosée ;
le miel le plus pur distille de l'écorce des arbres. Les chants
de l'allégresse se mêlent encore aux accents de la douleur.
Des voix humaines s'accordent aux sons plaintifs des cygnes,
aux murmures des airs et des eaux, mais ce concert invi-
sible se cache aux regards du guerrier.

Pendant que d'un œil inquiet il examine ces lieux et que
son esprit se refuse au rapport de ses sens, il aperçoit un
myrte qui s'élève dans un espace solitaire ; il y court. Plus
altier que le palmier et le cyprès ce myrte domine sur les
autres arbres et semble le souverain de ces bois.

Renaud s'arrête ; un nouveau prodige a frappé ses regards.
Un chêne se fend de lui-même et de son écorce ouverte sort
une nymphe au printemps de l'âge et revêtue des plus pom-
peux habits. Cent autres arbres enfantent cent autres nym-
phes.

Elles ont le bras nu, la robe retroussée, des brodequins
leur servent de chaussure, des tresses d'or flottent sur
leurs épaules. Telles, sur la scène ou dans nos tableaux, on
représente les déesses des bois. Seulement, au lieu d'arc,
au lieu de carquois elles ont des sistres, des luths et des
guitares.

Elles commencent à danser et forment un cercle autour du
myrte et du héros ; en dansant, elles chantent toutes en-
semble : « Heureux le jour qui t'amène dans nos bois, ô favori
de notre reine, ô tendre objet de son amour et de son in-
quiétude !

« Viens éteindre le feu qui la dévore, viens lui rendre la
vie et guérir ses profondes blessures ! cette forêt jadis si

sombre, asile convenable à sa douleur, tu la vois se ranimer à ton aspect et reprendre pour toi les formes les plus belles ». Des sons plus touchants encore sortent du myrte qui s'entr'ouvre à son tour.

Jamais, de ses bois fabuleux, l'antiquité ne vit sortir une si rare merveille : c'est une nymphe, c'est une déesse. Renaud la voit, Renaud reconnaît les traits d'Armide et son visage enchanteur.

Elle fixe sur lui des regards où la douleur, la joie, mille autres sentiments encore sont mêlés et confondus. « Enfin, je te revois, lui dit-elle, enfin tu reviens auprès de l'amante que tu as abandonnée ? Quel dessein te ramène ? Viens-tu, par ta présence, consoler mes tristes nuits et mes déplorable jours ? viens-tu me persécuter et me bannir de cet asile ? cruel ! tu me caches tes beaux yeux et tu ne me montres que des armes.

« Est-ce mon amant, est-ce mon ennemi que je retrouve ? ce n'est pas pour un ennemi que j'avais élevé ce pont qui t'a reçu, que j'ai fait éclore ces fleurs, jaillir ces fontaines et disparaître les obstacles qui auraient arrêté tes pas. Si tu m'aimes encore, détache ce casque odieux, montre-moi ton front ; que mes lèvres baisent tes lèvres, que mon sein presse ton sein, que ma main du moins serre la tienne » !

En parlant, elle porte sur lui des regards attendris, ses joues se décolorent, des sanglots, des soupirs s'échappent de son sein et ses yeux sont inondés de larmes. La douleur qu'elle fait éclater pourrait, dans un cœur de diamant, exciter une imprudente pitié, mais Renaud toujours en garde contre sa sensibilité, tire son épée.

Il marche droit au myrte ; le fantôme s'y attache, embrasse ce tronc chéri et lui crie : « Non, barbare, non, tu ne me feras point l'injure de couper l'arbre auquel je suis unie ! quitte, quitte ce fer, ou plonge-le plutôt dans le cœur de la malheureuse Armide. Ce n'est qu'en perçant

mon sein, en déchirant mes entrailles, que ton épée atteindra le myrte que je protège ».

Toujours inexorable, Renaud lève le bras ; soudain elle prend des formes nouvelles. Tels, dans le délire d'un songe, les fantômes se multiplient et se succèdent. Son corps s'épaissit, les lys et les roses de son teint s'effacent, les ombres s'étendent sur son front. C'est un géant terrible, un Briarée qui avec cent mains fait mouvoir cinquante épées et résonner cinquante boucliers.

Il frémit, il menace ; chaque nymphe, à son tour, devient un cyclope et se couvre de fer et d'acier. Le héros redouble ses outrages sur l'arbre qui gémit en les recevant. Pour le défendre, les monstres, les prodiges se multiplient et la forêt semble être devenue le séjour des enfers.

Le ciel tonne, la terre tremble, les vents et les tempêtes grondent et mugissent, mais le cœur du guerrier est toujours intrépide, et sa main toujours sûre porte d'inévitables coups. Le tronc est coupé ; ce n'est plus qu'un myrte, le charme est rompu et les fantômes s'évanouissent.

L'air se calme, les cieux se revêtent d'azur, la forêt affranchie du magique pouvoir ne conserve plus que cette sombre horreur qu'y répandit la nature. Le vainqueur par de nouveaux essais s'assure de son triomphe ; il sourit ensuite et se dit à lui même : vains fantômes, quelle folie de vous redouter !

Bientôt il retourne au camp ; cependant le Solitaire s'écrie : déjà le charme est détruit, déjà Renaud revient triomphant, le voilà. Le héros, en effet, paraît dans le lointain ; sa démarche est imposante et altière. Sa cotte d'armes a la blancheur de la neige, et son aigle d'argent, que le soleil frappe de ses rayons, brille d'un nouvel éclat.

Par des cris d'allégresse le camp célèbre son retour et sa victoire. Bouillon le serre dans ses bras et lui prodigue des éloges que personne n'ose envier. « Seigneur, lui dit Re-

naud, j'ai, suivant tes ordres, pénétré dans cette forêt redoutée. J'ai vu, j'ai vaincu les monstres qui la défendaient. Tu peux y envoyer tes travailleurs, ils n'ont plus d'obstacles à craindre ».

On y court aussitôt, et mille arbres tombent sous les coups de la cognée. Un ouvrier inhabile avait construit sans art les premières machines ; une main plus savante et plus illustre dirigea cette fois des travailleurs moins grossiers et leur apprit à former un assemblage plus heureux.

Jadis souverain des mers, Guillaume y avait fait respecter le pavillon génois ; mais forcé de céder à l'ascendant des Sarrasins, il avait transformé ses matelots en soldats ; nul ne savait alors mieux que lui suppléer à la force par l'industrie, et son génie créateur étonnait les esprits par des miracles nouveaux. Deux cents bras que d'un coup d'œil il faisait mouvoir exécutaient les plans qu'il avait formés.

Des catapultes, des béliers, fléaux des murailles de Jérusalem, s'élèvent sous ses yeux ; bientôt une machine plus terrible vient effrayer les regards : c'est une tour dont la masse énorme est formée de sapin. Des cuirs encore frais la revêtent et la mettent en état de braver la flamme ennemie.

Les pièces qui la composent se démontent et se rassemblent avec une étonnante facilité ; à la partie inférieure est attaché un mobile bélier destiné à battre les remparts. Au milieu est un pont qui s'élance sur les murs ; plus haut est une autre tour qui par de secrets ressorts s'élève ou s'abaisse.

Elle roule sur cent roues ; le poids des armes et des soldats qu'elle doit receler dans son sein ne peut arrêter la rapidité de son mouvement. L'armée attentive admire l'activité des ouvriers et un art jusqu'alors inconnu. Deux autres tours sont formées sur ce premier modèle.

Du haut de leurs remparts les Sarrasins observent ces

travaux; ils voient rouler des arbres immenses, ils voient s'élever des machines, mais ils en ignorent la structure et la forme.

Eux-mêmes, par de nouveaux ouvrages, signalent leur industrie; ils affermissent leurs tours, réparent leurs murailles, en exhaussent les parties les plus faibles et déjà ils osent défier tous les efforts des mortels. Ismen, pour mieux les rassurer encore, prépare des feux d'une nature inconnue.

L'exécrable enchanteur se promet de venger par des incendies les affronts faits à sa forêt et à son art; il mêle du soufre et du bitume que lui fournit le lac de Sodome, ou peut-être les noirs torrents qui roulent dans les enfers; de ces matières enflammées s'élançe un feu impétueux qui infecte et dévore.

Pendant que les chrétiens se préparent à l'assaut et les infidèles à la défense, on aperçoit un pigeon qui fend les plaines de l'air et dirige son vol vers les remparts de Jérusalem; les ailes étendues, il plane sur l'armée chrétienne. Déjà cet étrange courrier, du sein des nues, s'abaisse vers la cité.

Mais soudain un faucon au bec tranchant, à la serre cruelle, fond sur l'oiseau timide; il le poursuit, il le presse et déjà il est près de le déchirer. Le pigeon tremblant s'abat et va chercher un asile sur les genoux de Bouillon.

Le héros le reçoit et le sauve, mais au bout d'un fil attaché à son col pend un billet qui est caché sous son aile. Godefroy le prend, l'ouvre et y lit ces mots: « Le général d'Égypte au roi de la Palestine, salut :

« Ne laisse point, Seigneur, abattre ton courage; dans quatre ou cinq jours je délivrerai Jérusalem et tu verras tes ennemis expirer au pied de tes murailles ». Tel était le secret que portait aux assiégés ce messenger ailé.

Godefroy rend au pigeon sa liberté; mais il n'ose revoler vers les remparts et semble craindre de revoir un maître

dont son malheur a trahi la confiance. Le héros fait assembler ses guerriers et leur révèle cet important mystère : « Le ciel, leur dit-il, veille sur nous et nous dévoile les desseins de nos ennemis.

« Il n'est plus temps de différer ; il faut, du côté du midi, commencer une nouvelle attaque ; l'accès en est difficile, des rochers le défendent, mais notre courage peut triompher des rochers et de la nature. L'ennemi que rassure sa situation nous y opposera moins de soldats et moins de fortifications.

« Raymond, c'est là que tu iras avec tes machines attaquer Jérusalem ; moi, avec tout l'appareil de la guerre, je me porterai contre la porte septentrionale ; l'infidèle abusé attendra, dans ce seul point, toutes nos forces et tous nos efforts ; ma grande tour plus mobile, ira plus loin former une attaque imprévue.

« Toi, Camille, tu feras, près de moi, mouvoir la troisième tour ». Il se tait ; Raymond assis auprès de lui a pesé son discours : « Je ne puis, lui dit-il, qu'applaudir à tes desseins ; je voudrais seulement qu'un espion adroit et fidèle pénétrât dans le camp égyptien, et nous éclairât sur leurs projets et sur leurs forces.

— J'ai un écuyer, dit Tancrède, que j'ose vous proposer pour ce délicat emploi ; intrépide, intelligent, il unit la prudence à l'audace, il connaît les mœurs et le langage des peuples divers, et sait à son gré varier son ton, ses mouvements et son geste ».

On l'appelle, on lui confie la mission périlleuse dont on veut le charger ; il l'accepte en souriant : « Je pars, dit-il, bientôt je serai au milieu des Égyptiens ; je veux, sans être reconnu, entrer dans leur camp à la clarté du jour et y compter le nombre des chevaux et celui des soldats

« Je vous promets le détail de leurs forces et de leurs projets ; je lirai dans l'âme du général et j'en arracherai

les pensées les plus secrètes ». Il dit, et soudain il revêt une robe longue et flottante, et ceint le turban.

Le carquois est sur son épaule et l'arc dans sa main; sa voix, ses gestes, ses traits annoncent un Syrien. Il étonne les oreilles par des accents étrangers; on l'eut cru Égyptien à Memphis, et Phénicien à Tyr. Il monte un agile coursier qui à peine imprime sur le sable la trace de ses pas.

Cependant, du côté du midi, on aplanit le terrain; on dérobe la nuit au repos pour l'employer au travail. Dans leur ardeur impatiente les Chrétiens épuisent leurs forces et n'écoutent que leur courage.

La veille du jour qui doit éclairer l'assaut le pieux Bouillon se livre à la prière; il ordonne que tous ses guerriers se prosternent aux pieds des prêtres, y fassent l'humble aveu de leurs fautes et que du pain céleste ils se nourrissent et se fortifient. Il fait ensuite avancer ses machines vers les lieux qu'il veut le moins attaquer. L'infidèle, trompé par ce stratagème, se console et se promet la victoire.

Dans l'ombre de la nuit la redoutable tour roule vers l'endroit où le mur oppose moins d'angles et moins d'ouvrages avancés. Raymond avec la sienne est déjà sur la colline et menace la cité. Camille, avec la troisième, s'est porté entre le nord et le couchant.

L'aurore allume ses feux avant-coureurs du jour qui la suit; à la clarté naissante les Infidèles voient de trois côtés s'élever les trois formidables tours; partout leurs yeux rencontrent des béliers, des catapultes et mille instruments funestes. Ils se troublent à cet aspect.

Mais bientôt, avec une ardeur égale, ils travaillent à leur défense et ramènent aux endroits qui vont être attaqués les machines qu'eux-mêmes ont préparées. Cependant le héros, qui craint les surprises de l'Égyptien, appelle Guelfe et les deux Robert: « Tenez-vous, leur dit-il, à cheval et les armes à la main.

« Pendant que je vais foudroyer ces remparts, veillez sur nos derrières, et prenez garde qu'un ennemi nouveau ne vienne, par une attaque imprévue, nous arracher la victoire ». Il dit, et déjà de trois côtés commence un triple assaut. L'Infidèle oppose partout une vigoureuse défense. Aladin lui-même a repris, en ce jour, les armes que depuis longtemps il avait quittées.

Faible, chancelant, appesanti sous le poids des années, il ranime ses forces expirantes et marche contre Raymond; par ses ordres, Soliman va repousser Godefroy et Argant combattre contre Camille. Le neveu de Bohémond, l'intrépide Tancrede est avec Camille et le destin l'amène en cet endroit pour frapper sa victime.

Des flèches empoisonnées volent dans les airs ; un nuage immense de traits obscurcit le ciel et dérobe la clarté. Du sein des machines guerrières partent des coups plus terribles ; des globes de marbre, des poutres armées de fer portent sur les remparts la destruction et la mort.

La foudre est moins meurtrière ; les armures sont brisées, les cadavres disparaissent, il n'en reste que des lambeaux sanglants et déchirés. Les javelots traversent le corps tout entier, fuyent encore loin du guerrier blessé et laissent la mort dans la blessure.

Tant de fureur et de carnage n'étonnent point les Sarrasins ; déjà ils ont tendu des toiles dont la molle résistance trompe les efforts des chrétiens et les affaiblit. Ils lancent et des flèches et des pierres au milieu des rangs les plus serrés.

Les Chrétiens, avec une ardeur toujours égale, poussent leur triple attaque ; les uns, à l'abri de leurs machines, se dérobent aux traits qui pleuvent inutilement sur eux. D'autres font rouler auprès des murailles ces redoutables tours que les assiégés repoussent de toutes leurs forces ; le bélier s'élance et par d'horribles secousses ébranle le pied

des remparts, tandis que les ponts s'abaissent sur le sommet.

Cependant Renaud s'arrête irrésolu et porte partout ses regards incertains ; il dédaigne de vulgaires dangers et ne veut marcher à la gloire que par des routes inaccessibles aux autres guerriers ; sans secours, sans machines, il veut, par ses propres efforts, escalader les murs dans la partie plus haute et mieux fortifiée.

Il se tourne vers les héros que guidait jadis le généreux Dudon : « O honte ! leur dit-il, environné de nos armes, ce mur repose en paix ; allons, signalons notre ardeur par des exploits nouveaux, il n'est point de dangers pour des cœurs intrépides ; le sort respecte quiconque ose le braver. Marchons, et pour défendre nos têtes des coups de l'ennemi, couvrons-nous de nos boucliers ».

Tous, à ces mots, se rapprochent et se serrent ; tous élèvent leurs boucliers ; sous ce toit de fer ils bravent la tempête qui fond sur eux. D'une course impétueuse, irrésistible, ils s'avancent sous les ruines dont en vain l'Infidèle tente de les accabler.

Déjà ils sont au pied de la muraille. Renaud dresse une échelle immense ; elle obéit à sa main comme la plume légère au souffle des vents ; les traits, les pierres, pleuvent sur lui, mais toujours il monte avec une égale ardeur, une égale intrépidité ; inébranlable à toutes les secousses, la chute d'une montagne ne pourrait accabler son courage.

D'une main il ébranle la muraille, l'autre suspendue en l'air couvre sa tête de son bouclier. Ses compagnons, qu'enhardit son exemple, appliquent des échelles à leur tour ; mais comme leur valeur, leur sort est inégal.

Les uns expirent, les autres tombent renversés. Cependant le héros presque vainqueur rassure les siens et menace les Infidèles ; déjà de ses bras étendus il peut atteindre aux créneaux ; une foule d'ennemis accourt, le presse, le re-

pousse et tente vainement de le précipiter. O prodige ! un seul homme suspendu dans les airs résiste à une foule d'ennemis.

Sa valeur, ses forces semblent s'accroître sous les efforts des Infidèles. Tel le palmier se soulève sous le poids dont il est oppressé. Il s'élançe, il est sur les remparts ; tout plie, tout recule à son aspect et sa victoire ouvre, à qui ose le suivre, un chemin assuré.

Lui-même il tend sa main triomphante au jeune Bouillon et par un utile secours sauve ce guerrier prêt à tomber. Cependant Godefroy éprouve ailleurs des fortunes diverses. On combat de son côté avec toutes les forces de l'homme et toutes les ressources de l'art.

Les Infidèles, sur leurs remparts, ont planté un tronc d'arbre qui jadis fut un mât de vaisseau ; à ce tronc est attachée une poutre dont la tête est armée de fer, et qui retirée en arrière par des câbles se reporte en avant avec un mouvement redoublé.

La tour est en butte à ses efforts ; ses chocs répétés en relâchent les liens, l'ouvrent et l'ébranlent. Mais tout à coup de cette terrible machine sortent des faux tranchantes qui vont couper les câbles auxquels est suspendue la poutre ennemie.

Elle tombe et dans sa chute entraîne les hommes, les armes et les créneaux, les murs en tremblent, les collines en retentissent et la tour elle-même éprouve une double secousse. Tel un vaste rocher qu'arrachent les efforts du temps, ou le courroux des aquilons, traîne après lui de vastes débris et dans sa ruine emporte les arbres, les cabanes et les troupeaux.

Bouillon s'avance, il se flatte d'arborer bientôt sur la muraille sa triomphante enseigne, mais tout à coup on lance sur lui de noirs torrents de flamme et de fumée. Jamais de ses entrailles brûlantes, l'Etna ne vomit tant de feu. Jamais tant de vapeurs n'embrasèrent le ciel de l'Inde.

Partout volent des vases de feu et des flèches allumées, partout roule une flamme noire et sanglante; l'air est infecté, on croit voir la foudre, on croit entendre ses éclats. Une épaisse fumée dérobe la lumière du jour, le feu s'attache à la machine, le cuir qui la défend se ride et bientôt ne pourra plus la garantir.

Mais Bouillon, le front toujours serein, l'âme toujours intrépide, encourage ses guerriers qui, pour sauver la tour, arrosent le cuir dont elle est revêtue; mais déjà l'eau commence à leur manquer. Soudain s'élève un vent impétueux qui reporte l'incendie contre ses auteurs.

Le feu s'élançe sur les toiles que l'infidèle a tendues et les dévore; les remparts sont couverts de flammes. O pieux guerrier! ô mortel chéri des cieux! l'Éternel combat pour toi, les vents obéissent au son de tes trompettes et la nature s'arme pour te défendre.

Cependant l'impie Ismen qui voit revenir contre lui-même les feux qu'il avait allumés, veut forcer la nature et par le pouvoir de son art triompher des vents ennemis. Escorté de deux magiciennes, il se présente sur la muraille; ses yeux louches sont cachés sous une noire paupière, une barbe épaisse et hérissée rend son aspect plus affreux. Tel, jadis, on eût peint Caron ou le roi des enfers entre deux furies.

Déjà on entend murmurer ces sons qui font trembler les noirs abîmes, déjà l'air se trouble et le soleil s'enveloppe d'un nuage ténébreux. Mais soudain un vaste rocher, du sein de la terrible machine, vole sur ces trois monstres et les écrase à la fois.

Leurs corps sont dispersés en lambeaux. Tel le grain disparaît sous la meule pesante qui le broie. Leurs âmes criminelles quittent en gémissant le séjour de la lumière et s'abîment dans les gouffres infernaux. Mortels, apprenez à respecter la Divinité!

Cependant la tour défendue par la tempête s'approche du

rempart et déjà le pont dont elle est armée peut s'abattre sur la muraille. L'intrépide Soliman accourt et tente de couper cet étroit passage. Il redouble ses efforts et peut-être il eut triomphé, mais tout à coup une seconde tour s'élève sur la première.

Elle s'allonge dans les airs étonnés de sa hauteur et domine les édifices les plus superbes ; les Sarrasins, à cet aspect, sont saisis d'étonnement et de terreur, mais Soliman, quoique assailli d'une grêle de pierres, n'abandonne point son poste ; il se flatte encore de couper le pont et par ses cris il encourage ses soldats qui n'osent l'imiter.

Alors s'offre aux regards de Bouillon le céleste guerrier qui veille sur sa destinée ; il est couvert d'une divine armure et son éclat efface l'éclat du soleil qu'aucun nuage n'obscurcit. « Godefroy, lui dit-il, l'heure est venue où Sion doit voir briser ses fers ; lève les yeux, contemple le secours que le ciel t'envoie.

« Je vais soulever le bandeau qui dérobe à ta vue l'immortelle milice, tu verras les esprits lumineux, et du moins, un moment, ta faible prunelle soutiendra l'éclat de leurs rayons.

« Là sont ces guerriers, jadis, comme toi, vengeurs de ta croyance ; habitants aujourd'hui de la céleste Jérusalem, ils viennent seconder tes efforts et partager ta victoire. Parmi ces ruines et ces débris, au milieu de ces tourbillons de poussière et de fumée, c'est Hugues, ton ami, qui combat et qui sape les tours ennemies jusque dans leurs fondements.

« Plus loin, Dudon, la flamme et le fer à la main, foudroie la porte septentrionale ; il fournit des armes à tes soldats, il les encourage, lui-même il dresse les échelles et les assure. Cet autre que tu vois sur la colline, revêtu d'habits pontificaux, c'est Adhémar ; il étend encore sa main pour bénir votre entreprise.

« Porte plus haut les regards, vois toute l'armée céleste réunie contre les infidèles ». Godefroy regarde, une innombrable milice se découvre à sa vue ; trois escadrons se divisent chacun en trois cercles, et les cercles s'agrandissent en s'éloignant du centre.

Godefroy, ébloui, abaisse un moment sa paupière... ; il rouvre les yeux, mais tout a disparu. Cependant il voit, de tous côtés, les siens triomphants et couronnés par la victoire. Renaud, maître des remparts, massacre les Infidèles ; nombre de héros y montent sur ses traces. Bouillon, plein d'une noble impatience, prend des mains de celui qui la porte la redoutable enseigne.

Lui-même le premier il s'avance sur le pont ; le sultan s'oppose à son passage ; cet espace étroit devient le théâtre des plus nobles exploits : « Amis, s'écrie Soliman, je m'immole à vos yeux ; coupez ce pont derrière moi, je vendrai cher encore les moments qui me restent ».

Mais Renaud accourt et la terreur vole devant lui. « Que ferai-je, dit le sultan ? Si je perds ici la vie, je la perds inutilement » ; résolu de tenter une autre défense, il abandonne le pont au héros qui le suit d'un air menaçant et qui arbore sur les murs l'étendard de la Croix.

L'étendard triomphant se déploie dans les airs, les vents respectueux soufflent plus mollement, le soleil plus serein le dore de ses rayons, les traits et les flèches se détournent ou reculent à son aspect. Sion et la colline semblent s'incliner et lui offrir l'hommage de leur joie.

Tous les Chrétiens, à la fois, poussent des cris d'allégresse et de victoire ; les montagnes en retentissent et répètent leurs derniers accents. Tancrède, au même instant, triomphe d'Argant et de tous ses efforts ; il est maître du rempart et y arbore aussi la Croix victorieuse.

Du côté du midi où combattent le vieux Raymond et le tyran de la Palestine, la fortune flotte encore incertaine.

Avec ses plus intrépides guerriers, avec de nombreuses machines, Aladin défend des murs plus faibles par eux-mêmes et repousse la tour qui sur un terrain rude et inégal roule avec difficulté. Mais le signal de la retraite se fait entendre et annonce que les Chrétiens sont dans Jérusalem.

« Compagnons, s'écrie le comte de Toulouse, Jérusalem est prise et Jérusalem nous résiste encore. Serons-nous les seuls qui ne partagerons point la gloire de cette noble conquête » ? Enfin Aladin abandonne une défense inutile et va chercher un autre asile où il se flatte de soutenir un nouvel assaut.

Tous les vainqueurs entrent par les brèches et par les portes, tout est livré au fer et à la flamme. La vengeance, le deuil, l'horreur, compagnons de la mort, errent dans la triste Jérusalem; le sang ruisselle et tout est couvert de morts et de mourants.

CHANT XIX

Déjà les ordres d'Aladin, la terreur ou la mort avaient loin des remparts repoussé les Infidèles ; Argant seul s'obstine à défendre le mur abandonné ; il montre aux Chrétiens un front toujours intrépide et soutient tous leurs efforts réunis contre lui. La honte de céder l'emporte dans son cœur sur la crainte du trépas ; en périssant, il veut encore ne point paraître vaincu.

Une foule de Chrétiens le presse et l'environne ; plus terrible qu'eux tous, Tancrède se précipite sur lui. A sa démarche, à ses armes, le Circassien a bientôt reconnu le guerrier qui déjà s'est mesuré avec lui, qui avait juré de recommencer le combat et qui a trompé son attente : « Tancrède, lui crie-t-il, est-ce ainsi que tu tiens ta promesse ? était-ce aujourd'hui que je devais te revoir ?

« Je t'attendais plus tôt, je t'attendais seul, je croyais avoir à combattre un guerrier, mais tu n'es qu'un vil fabricant de machines. Qu'importe : fais-toi un rempart de tes soldats, invente de nouvelles armes, de nouveaux stratagèmes, mets l'adresse à la place de la valeur ; brave assassin de femmes, ma main te prépare la mort, tu ne pourras l'éviter ».

Tancredé lui répond avec le sourire du dédain : « Mon retour est tardif, mais peut-être il te paraîtra trop prompt. Bientôt tu désireras que la mer et les Alpes fussent encore entre nous. Mon bras va te prouver que mes lenteurs ne furent point l'effet de la crainte ni de la faiblesse.

« Viens, terrible destructeur des géants et des héros! l'assassin des femmes te défie ». Il dit et ordonne aux siens de s'éloigner : « Respectez Argant, c'est mon ennemi plus que le vôtre, sa vie m'appartient, le ciel et mes serments le livrent à mes coups.

— Allons, dit le Circassien ; seul, ou accompagné, au milieu de Jérusalem ou dans un désert, tu me verras toujours prêt à te combattre ». A ces mots tous deux avec une égale intrépidité partent pour décider leur grande querelle. La haine marche avec eux, mais jaloux de frapper seul sa victime, Tancrède défend et protège son ennemi.

Dans la fureur qui le dévore il croirait sa vengeance trahie si une seule goutte du sang de l'infidèle coulait sous une autre main que la sienne. « Éloignez-vous, ne frappez pas », crie-t-il de loin à tous ceux qu'il rencontre ; enfin il arrache sa proie aux coups des Chrétiens irrités et victorieux.

Ils sortent de la ville et par d'obliques détours ils s'enfoncent dans un vallon. Là, sous un ombrage épais, au pied d'une colline, ils trouvent un lieu solitaire qui semble destiné à être le théâtre d'un combat.

Tous deux ils s'arrêtent ; Argant n'a point de bouclier ; Tancrède s'en aperçoit et lui-même il jette le sien. L'infidèle tourne sur Jérusalem des regards inquiets et attendris : « Quelle pensée t'a saisi, lui dit le héros ! Songes-tu que ton heure est venue ? si cette idée cause ta faiblesse, ta faiblesse est trop tardive.

— Je songe à cette déplorable ville, jadis reine des cités de la Palestine, aujourd'hui captive, anéantie et dont en vain j'ai tenté de reculer la chute ; je songe que ta vie, que le ciel m'abandonne, ne suffit pas à sa vengeance ni à la mienne ». A ces mots ils s'avancent l'un contre l'autre, avec les précautions qu'inspire à chacun d'eux a valeur connue de son ennemi.

L'un est agile, impétueux, souple dans ses mouvements, l'autre a la taille et la vaste épaisseur d'un géant. Tancrède voltige, se plie, se ramasse, épie les jours que lui livre le Circassien et de son épée écarte toujours l'épée ennemie.

Immobile et déployé, Argant, avec moins de mouvements, montre une égale adresse. Le bras allongé, il ne cherche que le corps de Tancrède; d'un œil menaçant, il le suit, trompe ses ruses et lui présente partout le fer et la mort.

Ainsi sur une mer tranquille luttent avec un égal avantage deux vaisseaux d'inégale grandeur; l'un, plus léger, se retourne et vole en un instant de la poupe à la proue, l'autre reste immobile et de sa masse énorme menace d'accabler son adversaire.

Tandis que par une feinte heureuse Tancrède se flatte de surprendre son ennemi, Argant lui présente la pointe au visage; il veut parer, mais l'infidèle trompe son adresse et l'atteint dans le flanc; à la vue de la blessure qu'il lui a faite: « Grand maître d'escrime, s'écrie-t-il, tu es vaincu dans ton art même ».

Dévoré de honte et de dépit, le héros se livre à toute sa fureur; il brûle de se venger et une victoire tardive n'est à ses yeux qu'une défaite. Il ne répond à l'outrage que par le fer; il en dirige la pointe à la visière. Argant rabat le coup, Tancrède fait un pas en avant, saisit le bras droit de l'infidèle et lui porte dans le flanc des blessures profondes et répétées.

« Tiens, lui dit-il, voilà la réponse que le vaincu fait à son vainqueur ».

Le Circassien frémit et s'agite, mais il ne peut dégager son bras du lien qui le serre.

Enfin il abandonne son épée et se précipite sur Tancrède, ils s'attachent l'un à l'autre et de leurs bras nerveux ils se pressent, s'embrassent et s'ébranlent tour à tour. Tel jadis on vit lutter le vaillant Alcide et le redoutable fils de la Terre.

Après mille secousses, après mille efforts, tous deux tombent ensemble ; soit adresse, soit hasard, le bras droit d'Argant est libre pendant que de tout son poids il presse celui de Tancrede. A la vue du péril qui le menace le héros chrétien s'agite, se dégage et se relève.

Le Sarrasin plus pesant se redresse plus lentement ; déjà frappé d'un coup affreux, il chancelle et va retomber, mais son courage et sa vigueur le soutiennent. Tel battu par les aquilons le pin superbe plie et se relève au même instant. Le combat recommence et avec moins d'art et d'adresse il n'est que plus cruel.

Le sang de Tancrede coule par plus d'une blessure, mais l'Infidèle perd des flots du sien. Déjà ses forces s'épuisent et sa fureur languit. Telle, sans aliment, la flamme se consume et s'éteint. Tancrede qui le voit d'un bras affaibli porter des coups toujours plus lents, sent expirer sa colère ; il s'éloigne et lui adresse ce tranquille discours.

« Rends-moi les armes, généreux guerrier, reconnais-moi pour ton vainqueur, ou du moins cède à la fortune. Je ne demande point tes dépouilles, je ne veux point par un vain triomphe insulter à ton malheur, je ne me réserve aucun droit sur toi ». Le Circassien plus terrible réveille toute sa fureur et ranime toute sa rage : « Tu oses donc te vanter de ma défaite ? Tu m'oses à moi proposer une bassesse ?

« Va, jouis de ton triomphe, mon cœur ne connaît point la crainte et je saurai punir ta témérité ». La colère enflamme les restes de son sang et ranime ses forces défaillantes. Il veut par un généreux effort illustrer ses derniers moments. Tel un flambeau prêt à s'éteindre jette en mourant une plus vive clarté.

Des deux mains il saisit son épée, fond sur Tancrede qui lui oppose inutilement la sienne, l'atteint d'abord à l'épaule et puis dans le flanc où son fer laisse plus d'une blessure.

O Tancrède ! si tu n'éprouves pas la crainte, la nature te fit un cœur incapable de ce lâche sentiment.

L'infidèle redouble, mais ses efforts inutiles se perdent dans les airs. Tancrède a prévu le coup et s'est dérobé à la mort qui le menaçait. Victime de ta fureur, ô ! généreux Argant, tu es entraîné par ton propre poids et tu vas mesurer la terre ; heureux du moins de ne céder qu'à toi-même et de ne pas tomber sous les coups de ton ennemi !

Dans sa chute ses plaies se dilatent et le sang coule à gros bouillons ; de sa main droite il s'appuie sur la terre, se relève sur ses genoux et se défend encore. « Rends-toi », lui crie Tancrède en lui offrant la liberté et la vie ; mais le perfide d'un coup imprévu le blesse au talon et le menace encore.

Le héros furieux : « Traître, lui dit-il, est-ce ainsi que tu abuses de ma pitié ? » A ces mots il lui plonge son épée dans la visière, l'en retire et l'y replonge encore. Argant expire comme il a vécu, sans langueur, sans faiblesse et toujours la menace à la bouche. L'audace, l'orgueil et la fureur respirent dans ses derniers mots et dans ses derniers accents.

Tancrede remet dans le fourreau son fer victorieux ; il offre à l'éternel sa gloire et son triomphe. Mais épuisé lui-même il est prêt à tomber sur des lauriers arrosés de son sang. Il craint que sa vigueur expirante ne puisse résister aux fatigues du retour. Cependant il reprend sa route, et faible, chancelant, il se traîne pas à pas.

Déjà il ne peut plus se soutenir et un dernier effort achève d'accabler sa langueur ; il s'assied sur la terre, sa tête se penche et s'appuie sur sa main défaillante. Tout semble tourner autour de lui, un voile s'épaissit sur ses yeux, enfin il s'évanouit, et dans cet état on peut à peine distinguer le vainqueur et le vaincu.

Pendant que ces deux rivaux décidaient leur funeste que-

relle, les Chrétiens furieux désolaient Jérusalem et la vengeance dévorait un peuple criminel ; qui pourrait retracer le douloureux tableau de cette ville infortunée ? Quelle langue pourrait rendre un spectacle si cruel et si déplorable ?

Tout regorge de sang, tout est plein de carnage ; on voit partout des monceaux de cadavres, de morts et de mourants mêlés et confondus. Les mères éplorées, les cheveux épars, fuient avec leurs enfants qu'elles pressent contre leur sein. Le soldat chargé de richesses et de dépouilles, d'une main forcenée, saisit les filles tremblantes.

Du côté du couchant, vers la colline qui conduit au temple, Renaud couvert de sang et de poussière se précipite sur les Infidèles, les pousse et les égorge. Sa redoutable épée s'enivre de carnage et sème partout le trépas. Les casques, les boucliers se brisent sous ses coups. La meilleure défense contre lui est de n'en point avoir.

Le fer du héros ne sait agir que contre le fer, son courroux dédaigne des victimes désarmées. De sa voix, de ses regards, il met en fuite un peuple lâche et timide. Tout périt sous ses coups, ou tremble de ses menaces.

Déjà une foule éperdue et nombre de guerriers avaient trouvé un asile dans ce temple qui souvent détruit et souvent relevé, conserve le nom de son premier fondateur ; jadis l'or, le cèdre et le marbre embellissaient ce superbe édifice ; dépouillé aujourd'hui de ses ornements, il ne lui reste plus que sa force et sa solidité ; des tours l'entourent et des portes de fer en défendent l'entrée.

Le héros arrive et trouve l'accès du temple fermé et le faite couvert d'un appareil menaçant. Deux fois, d'un regard terrible, il en mesure la hauteur, deux fois pour y chercher un étroit passage il en parcourt la circonférence.

Tel, sur le déclin du jour, un loup avide de carnage, plein d'une fureur qu'irrite encore la faim dont il est dévoré, fait le tour d'une bergerie. Enfin Renaud s'arrête ; l'Infidèle

tremblant à son aspect attend avec effroi l'assaut dont il est menacé.

Non loin de là était une poutre immense; d'un bras que le fardeau le plus pesant ne saurait étonner, le héros la fait mouvoir contre la porte et par des chocs redoublés tente de l'enfoncer.

Le marbre, les métaux les plus durs ne peuvent résister à ses efforts. Les gonds sont arrachés, les serrures sont rompues et la porte tombe. Ainsi frappe le bélier, ainsi tonnent les machines redoutées qui portent la foudre et la mort. Le vainqueur s'élançe dans le temple et des flots de Chrétiens se précipitent sur ses pas.

Ce temple jadis auguste et tout plein de l'être suprême est inondé de sang et souillé de carnage. O céleste justice ! tes vengeances pour être lentes et tardives n'en sont que plus terribles. C'est toi qui dans les cœurs sensibles allumes le feu de la colère, c'est toi qui fais mouvoir les bras et le fer des Chrétiens. L'impie lave de son sang le temple qu'il a profané.

Cependant Soliman marche vers la tour de David, y entraîne avec lui le reste de ses guerriers et ferme les accès qui y conduisent. Aladin y accourt lui-même : « Viens, généreux monarque, viens, lui dit le sultan, retirons-nous dans ce dernier asile.

« Tu peux y sauver de la fureur de tes ennemis ta vie et ton empire. — Hélas ! hélas ! s'écrie le malheureux vieillard, la rage des barbares anéantit et ma ville et mon trône; j'ai vécu, j'ai régné, tout est fini pour moi. Nous ne sommes plus ; un jour dernier, un jour inévitable est arrivé pour nous.

— Qu'est devenue ton antique valeur, lui répond le sultan qu'attriste son discours ? le sort peut à son gré nous enlever une couronne, mais la gloire, mais l'honneur est en nous et survit à nos pertes. Allons, seigneur viens ici

réparer tes forces et goûter le repos ». Il dit, et docile à ses conseils, le vieux monarque se retire avec lui dans la tour.

Soliman quitte son épée, saisit à deux mains une lourde massue ; d'un air intrépide il se poste à l'entrée et la défend contre les Chrétiens ; tous les coups qui partent de sa main sont affreux et mortels. Il tue, il renverse. A l'aspect de cette arme redoutable tout plie, tout recule épouvanté.

Raymond s'avance suivi d'une troupe audacieuse. Le généreux vieillard court au périlleux passage et brave les coups meurtriers ; il frappe le premier, mais il frappe en vain. Soliman plus heureux lui laisse tomber sur le front sa pesante massue. Le héros renversé, tremblant, les bras étendus, va mesurer la terre.

La valeur renaît dans le cœur des vaincus. Les vainqueurs sont repoussés à leur tour ou périssent à cette fatale entrée : « Amis, s'écrie Soliman, saisissez ce guerrier qui vient de tomber sous mes coups et faites-le prisonnier ».

Les Infidèles s'avancent pour exécuter ses ordres, les Chrétiens s'ébranlent pour défendre leur chef ; d'un côté combat la fureur, de l'autre un tendre intérêt. Tous à l'envi redoublent des efforts dont la vie et la liberté d'un héros si fameux doivent être le prix.

Cependant Soliman obstiné dans sa vengeance eût enfin triomphé ; les boucliers, les casques, tout pliait sous le poids de sa massue. Mais un secours formidable vient soutenir les chrétiens : Bouillon et Renaud de deux côtés opposés accourent et se réunissent dans le même point.

A la vue de la tempête qui le menace, au bruit affreux qui la devance, le sultan rappelle ses guerriers dans la tour ; lui-même il y rentre, mais il n'y rentre que le dernier. A travers la prudence qui le fait céder au péril on voit encore percer l'audace de le braver.

Ainsi quand les vents mugissent, quand le tonnerre gronde au sein d'une nue sillonnée d'éclairs, le berger attentif

ramène ses troupeaux sous un abri tranquille; sa voix et sa houlette dirigent leurs pas et lui-même toujours derrière eux il les suit et les presse.

A peine Soliman a réuni ses soldats dans la tour, Renaud arrive renversant toutes les barrières et brûlant de cueillir de nouveaux lauriers. Il demande sa victime, la victime que le ciel et ses serments ont promise à l'ombre de Suénon.

Son invincible bras allait attaquer le dernier boulevard des Infidèles; le sultan peut-être allait être accablé dans son dernier asile, mais déjà l'horizon est enveloppé d'un voile obscur. Bouillon fait sonner la retraite et veut que le lendemain on recommence l'assaut.

La joie sur le front, il dit à ses guerriers: « L'Éternel a protégé nos armes, nous avons vaincu, il ne nous reste plus qu'à consommer notre victoire. Demain nous triompherons de cette tour, seul et dernier espoir des infidèles. Allons, cependant, par de tendres soins consoler les blessés et les rappeler à la vie.

Sauvons, sauvons ces héros dont le sang nous donne une nouvelle patrie; ces pieux devoirs conviennent mieux à des Chrétiens que le pillage et la vengeance. Hélas! cette journée a vu trop, beaucoup trop de carnage et d'horreur, elle a trop éclairé l'avarice et la haine. Arrêtons le cours d'un odieux brigandage et d'une fureur qui nous déshonorent. Je le veux. Que la trompette proclame mes défenses ».

Il dit et se retire dans le lieu où Raymond gémit encore du coup qu'il a reçu. Soliman, avec une égale audace, rassurait ses guerriers, relevait leur courage abattu et cachait au fond de son cœur sa triste inquiétude: « Braves compagnons, leur disait-il, soyons invincibles en dépit de la fortune. L'espoir vit encore pour nous, et malgré les vaines apparences qui vous effrayent, nos pertes sont légères.

« L'ennemi n'a conquis que des pierres et des ruines; il ne tient dans ses fers qu'une vile populace; Jérusalem nous

reste. Elle est toute entière dans votre roi, dans vos cœurs, dans vos mains. Votre monarque vit toujours, ses plus généreux guerriers sont autour de lui, une tour imprenable nous défend. Laissons triompher les Chrétiens dans une terre déserte, pourvu qu'enfin la guerre leur soit funeste.

« Elle le sera. Insolents dans la prospérité, ils vont s'enivrer de carnage et se plonger dans une affreuse débauche. Surpris au milieu du pillage et des voluptés, ils seront accablés sous les débris des murs détruits par leurs mains. J'en ai pour garants le ciel qui nous protège, votre valeur et les promesses de l'Égyptien qui en ce moment s'approche et vient seconder nos efforts.

« De cette tour nous dominons les édifices les plus élevés; nous en ferons pleuvoir des pierres sur nos ennemis. Nos machines leur fermeront tous les passages qui conduisent au tombeau du Dieu qu'ils adorent ». Par ce discours il ranime leur courage et fait renaître dans les cœurs une douce espérance.

Cependant Vafrin errait au milieu des Égyptiens; au déclin du jour il était parti pour le camp dont il devait épier les secrets. Au milieu des ombres de la nuit, sous un habit inconnu, il parcourut des routes solitaires. L'aurore n'avait point encore éclairé l'orient de ses premiers feux que déjà il avait laissé derrière lui les murs d'Ascalon; l'astre du jour avait mesuré la moitié de sa carrière quand il découvrit la formidable armée.

Il voit des tentes sans nombre et mille étendards flottants dans les airs.

Mille accents confus se font entendre; des cors, des tambours, cent autres instruments barbares effrayent les airs de leur discordante harmonie. Les cris des chameaux et des éléphants se mêlent au hennissement des chevaux. Sans doute, dit Vafrin, toute l'Afrique, toute l'Asie sont rassemblées en ces lieux.

Il contemple d'abord le camp et les retranchements; bientôt, sans tenter des sentiers inconnus et de tortueux détours, il entre par la porte la plus spacieuse et affronte les regards de toute l'armée. Il fait des questions, il fait des réponses, et toujours à la finesse il unit le maintien le plus hardi et le sang-froid le plus décidé.

Rien n'échappe à son œil curieux. Il compte les guerriers et les chevaux, il apprend le nom des chefs et observe l'ordre et la discipline du camp. Bientôt il porte plus loin ses vœux et son espoir; il entreprend et vient à bout de pénétrer les desseins les plus secrets. Son heureuse adresse déguisée en simplicité lui ménage un accès jusqu'à la tente du général.

La toile qui le couvre offre un passage aux regards et à la voix. Une ouverture qui répond à la partie la plus intérieure trahit les secrets du général et le livre à la vue du spectateur curieux; Vafrin s'en approche de l'air d'un homme chargé de la réparer.

Emiren était debout, la tête nue, la cuirasse sur le dos, enveloppé d'un manteau de pourpre et la main appuyée sur sa javeline. Un peu plus loin deux pages soutenaient son casque et son bouclier. Il fixait un guerrier d'une taille gigantesque, dont le regard était farouche et l'aspect menaçant. Vafrin prête l'oreille; il entend prononcer le nom de Godefroy et son attention redouble.

« Tu es donc bien sûr, disait Emiren, de donner la mort à Godefroy? — Je le suis et je jure de ne revenir jamais si je ne reviens vainqueur. Je frapperai le premier coup. La seule récompense que je demande, c'est de pouvoir, au milieu du Caire, dresser un trophée et y suspendre ses armes avec cette inscription.

Ces armes sont celles du Brigand Français, du destructeur de l'Orient; Ormond les lui ravit en lui ravissant la vie, et il éleva ce trophée pour immortaliser le souvenir de cet événement. « Non, répond Emiren, le Calife doit un autre prix

à un exploit si rare; à la grâce que tu demandes il ajoutera tout ce que tu as droit d'attendre de sa générosité.

« Prépare ton déguisement et tes armes; le jour du combat approche. — Tout est prêt ». A ces mots ils se taisent tous deux. Vafrin demeure interdit et troublé; il songe quel peut être ce complot, quel peut être ce fatal déguisement, et son esprit se perd dans les plus sinistres idées.

Il se retire plein d'une affreuse inquiétude et passe toute la nuit sans fermer la paupière. Au retour de l'aurore tout le camp déploie ses drapeaux et se met en marche. Vafrin marche et s'arrête avec eux; il erre encore d'une tente à l'autre et tâche de surprendre quelque nouvelle lumière.

Enfin sous un superbe pavillon, au milieu de ses femmes et d'une foule de guerriers, ses yeux rencontrent Armide qui, l'air morne et le cœur gros de soupirs, semble s'entretenir avec elle-même; sa tête est appuyée sur sa main, ses regards sont attachés à la terre; on ne sait si elle pleure, mais ses prunelles sont mouillées et des perles liquides nagent dans ses yeux.

Vis-à-vis d'elle, Adraste est assis, le regard fixe, sans mouvement et presque sans haleine. Ses yeux, interprètes de ses désirs, couvrent la princesse et la dévorent. Tisapherne est auprès d'eux, les fixe tour à tour et brûle d'amour et de rage; son teint mobile et changeant se colore tantôt du feu de la tendresse, tantôt du feu de la jalousie.

Plus loin Altamor est entouré d'un cercle de femmes; il ne s'abandonne point à l'ardeur d'un impétueux désir; son œil discret erre mollement sur les divers attraits d'Armide, quelquefois il s'arrête sur une main charmante, quelquefois sur sa bouche vermeille. Souvent il épie des appas plus cachés, et sous un voile infidèle enfonce des regards curieux.

Armide enfin lève les yeux; la sérénité renaît sur son front; un sourire céleste vient, comme l'éclair, percer le nuage de

sa douleur. « Généreux Adraste, quand je songe à votre valeur, je respire et mon âme se soulève sous le poids qui l'accable. Mon cœur savoure une douce vengeance et ma colère flatte ma sensibilité.

— Madame, éclaircissez ce front chargé d'ennuis et calmez votre douleur; bientôt vous verrez à vos pieds la tête de votre ennemi, bientôt, si vous l'aimez mieux, cette main vengeresse vous l'amènera prisonnier. Je l'ai promis, je le jure encore ». Tisapherne qui l'entend garde le silence, mais il est rongé de colère et de dépit.

Armide reporte sur Tisapherne un doux regard: « Et vous, seigneur? lui dit-elle. — Moi, d'un pas timide, je marcherai de loin sur les traces de votre héros, de votre incomparable vengeur. — Il a raison, réplique l'Indien furieux, il suivra de loin mes traces et craindra de se mesurer avec moi.

« Que ne puis-je, s'écrie Tisapherne, me livrer au transport qui m'agite? que ne m'est-il permis de tirer ce fer? bientôt on verrait qui des deux doit marcher le premier. Barbare! je ne crains ni ta valeur, ni tes vaines promesses. Je ne crains que le ciel et le funeste amour qui me consume ». Il se tait, Adraste se lève pour l'attaquer, mais Armide les arrête.

« Généreux guerriers, leur dit-elle, vous m'avez promis vos bras, pourquoi me ravir vos bienfaits? vous êtes mes vengeurs, ce titre devrait vous unir. Votre courroux m'offense et vos outrages retombent sur moi ». Ainsi parle Armide; et ces rivaux furieux plient sous le joug de fer qu'elle leur impose.

Vafrin a tout vu, tout entendu. Il va chercher ailleurs le secret affreux qu'un voile épais lui dérobe toujours. Il tente en vain de l'arracher par des questions faites avec art, les difficultés irritent encore ses désirs. Il veut, ou l'emporter, ou périr dans son entreprise.

Il invente mille moyens nouveaux, mille ruses inconnues. Rien ne succède à ses vœux. Enfin la fortune tranche le nœud qui l'embarrasse et dévoile à ses yeux le noir tissu du crime qui menace Bouillon.

Il revient dans les lieux où Armide est assise au milieu de ses vengeurs et d'une foule tumultueuse. C'est là qu'il se flatte encore de trouver quelque lumière. Il aborde une jeune beauté avec un air qui annonce une liaison ancienne.

« Moi aussi, lui dit-il, je voudrais être le chevalier de quelque belle; je pourrais, comme un autre, lui offrir la tête de Bouillon ou de Renaud. Demandez-moi celle de quelqu'un de ces barbares, je vous la promets... ». Il espère que la plaisanterie amènera bientôt des discours plus sérieux.

Mais il sourit et son sourire le trahit. Soudain une autre beauté le fixe et s'approche de lui : « Je veux, lui dit-elle, te dérober à toute autre, tu ne te repentiras point de m'avoir voué ton amour. Je te choisis pour mon chevalier et je veux dès à présent t'entretenir à l'écart.

Tous deux ils s'éloignent : « Je t'ai reconnu, Vafrin, et tu dois aussi me reconnaître ». A ces mots il se trouble; mais bientôt rappelant ses esprits : « Je ne me ressouviens pas, lui dit-il en souriant, de vous avoir jamais vue; et pourtant ces traits ne sont pas faits pour être oubliés; tout ce que je sais, c'est que mon nom ne ressemble point à celui que vous avez prononcé.

Je suis né sur les sables brûlants de Bizerte; Lesbien est mon père et je m'appelle Almanzor. — Je sais qui tu es et quel pays t'a vu naître, ne dissimule plus : je suis ton amie; j'exposerais mes jours pour sauver les tiens; tu vois Hermine, la fille des rois, l'esclave de Tancrède ton maître et le mien.

« Deux mois entiers j'ai été confiée à ta garde; mon cœur conserve avec reconnaissance le souvenir de ton zèle et de

tes soins. C'est moi, regarde bien, c'est moi-même ». Vafrin la fixe encore et l'a bientôt reconnue : « Ne crains rien, lui dit-elle ; je te jure par le soleil qui nous éclaire que je n'abuserai point de ta confiance.

« Moi-même j'implore ta pitié ; il faut que tu me rendes à mes premiers fers ; depuis que ma chaîne est rompue, malheureuse, au sein d'une affreuse liberté, je n'ai coulé que de tristes nuits et des jours déplorables. Si tu viens en ces lieux pour observer ce qui s'y passe, la fortune jamais ne put être plus propice à tes désirs. Je te révélerai d'importants mystères et une trame odieuse qu'aucune autre ne pourrait te découvrir ».

Inquiet et rêveur, Vafrin garde un morne silence ; il se rappelle Armide et ses perfidies. Que sait-il ? une femme est volage, indiscreète, elle veut, elle ne veut plus. Insensé qui s'endort sur la foi de ses promesses ! enfin il lui répond : « Madame, si vous voulez me suivre, je guiderai vos pas ; partons et ne perdons plus en discours inutiles de précieux instants ».

Ils conviennent de partir aussitôt. Vafrin se retire ; Herminie se mêle parmi les femmes, y demeure quelques moments, affecte un air de gaieté, parle de son chevalier, et bientôt elle s'éclipse. Elle arrive au rendez-vous et tous deux à cheval ils fuient loin du camp.

Déjà ils étaient dans un lieu solitaire, et les tentes des Sarrasins disparaissaient derrière eux. « Quel est, dit Vafrin, ce noir complot qui menace les jours de Godefroy ? » Herminie déploie à ses yeux la funeste trame. « Huit guerriers, dit-elle, Ormond à leur tête, ont conspiré contre la vie de ce héros.

« Le jour qui décidera de l'empire de l'Asie, ils se jetteront dans la mêlée, déguisés en Français, la croix sur leurs armes et vêtus comme les gardes qui veillent autour de Bouillon.

« A leurs casques seront attachées quelques marques distinctives qui les feront reconnaître pour Égyptiens. Sous ce déguisement, au milieu du combat, les traîtres enfonceront dans le sein de Godefroy un fer empoisonné.

« Moi-même, hélas ! j'ai servi leurs barbares projets ; ces mains, ces tristes mains ont été forcées de tracer le modèle de leur armure et de leurs habits. Je suis un camp souillé par le crime, je suis des tyrans qui me font une loi de partager leurs forfaits. Voilà, Vafrin, la raison qui m'oblige à m'éloigner de ces lieux.

« Hélas ! ce n'est pas la seule... ». A ces mots une rougeur involontaire couvre ses joues, elle baisse les yeux, et ces derniers sons à demi articulés expirent sur ses lèvres. Vafrin veut lui arracher le secret que lui cache sa pudeur : « Ah ! Madame, lui dit-il, vous avez des secrets, que vous n'osez confier à ma foi » ?

Un soupir s'échappe de son sein ; d'une voix tremblante et mal assurée : « Fuis, dit-elle, impuissante pudeur ! je ne reconnais plus tes lois. Eh pourquoi tenterais-je encore de cacher un feu qui se trahit de lui-même ? il fut un temps où je me devais ces égards, mais aujourd'hui, errante, fugitive, quel respect dois-je encore à des liens que j'ai brisés » ?

Ensuite elle ajoute : « Dans cette nuit funeste à moi-même, funeste à ma patrie, je perdis bien plus que je ne parus perdre ; la ruine de mes états, la chute de mon trône furent les premiers, mais ne furent pas les plus grands de mes malheurs. Cette nuit affreuse me ravit à moi-même, elle me ravit, sans retour, mon cœur, ma raison et mes sens.

« Vafrin, tu t'en souviens, tremblante, éperdue, au milieu de tant de carnage et d'horreur, je courus à ton maître au moment où il entrait dans mon palais ; je me jetai à ses genoux ; vainqueur indompté, lui dis-je, j'implore ta clémence. Je ne te demande point la vie, mais sauve du moins mon honneur et ma vertu.

« Il me présente sa main victorieuse. Princesse, me dit-il, votre espoir ne sera point trompé. Je serai votre défenseur et votre appui. Je sentis alors... je ne sais ce que je sentis, mais mon cœur fut pénétré d'une céleste douceur, et bientôt mon âme toute entière fut en proie à un feu dévorant.

« Tancrède, par des soins assidus, consolait mes ennuis; il mêlait ses larmes avec les miennes ! Enfin un jour : Je vous rends, me dit-il, votre liberté, vos trésors. Hélas ! ce bienfait, Vafrin, n'en eut que l'apparence. En rompant mes fers il me ravit à moi-même. Il me rendit de vaines richesses, mais il usurpa sur mon cœur un pouvoir despotique.

« Que l'amour a de peine à se cacher ! souvent je te parlais de mon vainqueur ; instruit, malgré moi, d'une faiblesse que je n'osais t'avouer : Herminie, me disais-tu, vous brûlez d'une flamme secrète. Je m'en défendais toujours, mais des soupirs trahissaient mon cœur, et peut-être mes regards te révélèrent le feu dont j'étais consumée.

« Malheureux silence ! ah ! que ne cherché-je alors un remède à mes peines ; puisque je devais un jour, pour les guérir, rompre inutilement le frein qui arrêta mes desirs. Enfin je partis, j'emportai dans mon cœur le trait qui l'avait blessé. Je mourais, quand l'amour, pour prolonger ma triste existence, brisa tous les liens de la pudeur.

« J'allai chercher ce vainqueur qui fit mes tourments et qui seul pouvait les finir ; des cruels, des barbares arrêtaient mes pas ; je pensai devenir leur proie ; pour me dérober à leur fureur je me sauvai dans un désert lointain ; là, dans une cabane solitaire, la houlette à la main, je vécus au milieu des bergers et des bois.

« Mais bientôt ce feu que la crainte avait assoupi se ralluma dans mon cœur. Je tentai encore de me réunir à Tancrède ; un nouveau malheur que je ne pus éviter me rendit à tous mes ennuis ; des Égyptiens me prirent et m'emmenèrent à Gaza.

« Ils me présentèrent à Emiren ; je lui révélai ma naissance et mes disgrâces ; il me plaignit. Je trouvai auprès de lui et auprès d'Armide un asile respecté. Voilà, Vafrin, ma déplorable histoire. Tant de fois captive, tant de fois affranchie, je conserve, je chéris, encore mes premiers fers.

« O ciel ! si le héros qui m'a chargé d'une chaîne que jamais rien ne pourra briser allait me dire : esclave vagabonde, va chercher un autre asile... s'il me repoussait loin de lui !... Ah ! puisse-t-il agréer mon retour et me rendre à mes premiers liens » ! Ainsi parlait Herminie. Ils marchèrent toute la nuit et le jour soulageant par leurs entretiens les ennuis de la route.

Vafrin la conduisait par des sentiers détournés et par la voie la plus courte et la plus sûre. Au moment où le soleil allait éteindre ses feux dans l'océan, ils arrivèrent dans un lieu voisin de Jérusalem ; ils aperçoivent des traces sanglantes ; bientôt ils voient un guerrier étendu sur la poussière, le visage tourné vers le ciel et qui, tout mort qu'il est, semble menacer encore.

A ses armes, ils le reconnaissent pour un Infidèle, Vafrin s'éloigne. Plus loin, ses yeux en rencontrent un autre : « ah ! c'est un chrétien, dit-il » ; il s'approche, il détache le casque : « Ciel ! c'est Tancrede ! c'est mon maître » !

A ces cris douloureux, au nom de Tancrede, l'infortunée princesse sent déchirer son cœur ; éperdue, forcénée, elle accourt. A la vue de cette tête pâle, décolorée, mais belle encore, elle s'élançe et se précipite.

Un torrent de larmes coule de ses yeux, des paroles entrecoupées de sanglots s'échappent de sa bouche : « Malheureuse ! où m'a conduit ma triste destinée ? fatale vue ! spectacle à jamais funeste ! Tancrede, enfin tu m'es rendu ; mais hélas ! je te revois et tu ne me vois plus ! je suis présente à tes yeux, et tes yeux sont fermés pour moi ! en te retrouvant je te perds pour toujours ».

« Infortunée ! l'eussé-je cru que ta vue dût jamais être un supplice pour moi ? Que ne suis-je privée de la lumière du jour ! hélas ! où est cette flamme qui animait ces yeux, jadis si cruels et si doux ? un voile éternel est étendu sur eux... les roses de son teint, la sérénité de son front, que sont-elles devenues ?

« Mais quoi ? cette sombre pâleur me plaît encore. Ombre chérie ! si tu entends mes cris, pardonne à mon audace, pardonne à l'ardeur de mes désirs ; je vais cueillir sur ces lèvres éteintes des baisers qu'amour m'avait promis plus brûlants. Oui je veux, en dépit de la mort, rendre à ces lèvres froides et glacées une partie des feux qui devaient les embraser.

« O ! bouche qui tant de fois par tes discours soulageas mes ennuis, souffre qu'un dernier baiser mêle encore quelques douceurs à mes derniers moments ! autrefois, peut-être, si j'eusse encouragé tes désirs, tu me l'aurais donné ce baiser qu'il faut maintenant que je dérobe. Permits que mes lèvres pressent tes lèvres et qu'en les pressant j'exhale mon dernier soupir.

« Cher Tancrede, reçois mon âme toute entière, et qu'elle passe où repose la tienne !... ». Ses gémissements étouffent ses paroles et ses yeux se fondent en larmes. Le visage du héros en est inondé. Il revient à lui-même, il entr'ouvre ses lèvres languissantes ; un soupir échappé de son sein se confond avec les soupirs de la princesse.

Elle s'en aperçoit, un rayon d'espérance luit au fond de son cœur. « Tancrede ! mon cher Tancrede ! ouvre les yeux et reçois les larmes que je donne à ton trépas. Regarde Herminie mourante à côté de toi ! attends, mon âme va rejoindre la tienne ! attends, c'est la dernière faveur que je te demande ».

Tancrede ouvre ses yeux faibles et appesantis et les referme soudain. Herminie continue ses plaintes : « Il n'est pas

mort, s'écrie Vafrin, donnons-lui des secours, nous lui donnerons ensuite des larmes ». Il lui ôte son armure; d'une main faible et tremblante la princesse secorde la sienne. Elle examine et sonde les plaies. Son expérience et son art lui promettent de le rappeler à la vie.

Mais dans ce lieu solitaire elle n'a que son voile pour envelopper les blessures. Amour fournit à sa pitié une ressource nouvelle. De ses cheveux elle étanche le sang, de ses cheveux encore elle fait un lien pour bander ses plaies.

Le dictame et les plantes salutaires lui manquent, mais elle connaît des mots mystérieux qui peuvent charmer la douleur et la mort. Aux sons que sa bouche prononce le héros sort du mortel assoupissement; il promène autour de lui un regard curieux, il voit son fidèle Vafrin, il voit Herminie que ses yeux ne reconnaissent point encore.

« Vafrin! dit-il, comment, et depuis quand dans ces lieux? Et toi, qui es-tu, beauté dont la main daigne me secourir »! Partagée entre l'inquiétude et la joie, Herminie soupire et rougit: « Tu le sauras, lui dit-elle, mais, en ce moment, ton état demande le silence et le repos. Je te promets la vie, prépare à mes soins la récompense qui leur est due ». A ces mots elle s'assied et sur ses genoux reçoit la tête de Tancrede.

Cependant Vafrin songe aux moyens de reconduire son maître dans le camp avant que la nuit plus sombre ait enveloppé la terre. Mais soudain une troupe de guerriers s'avance, ce sont les soldats de Tancrede; ils étaient avec lui quand il défia le Circassien; mais dociles à ses ordres ils n'osèrent suivre ses pas. Leur zèle, qu'alarme son retard, les ramène sur ses traces.

D'autres encore viennent après eux; sur leurs bras mollement entrelacés, ils le reçoivent et le soutiennent: « Et le généreux Argant, dit Tancrede! il restera donc la proie des

corbeaux et des vautours ? non, de grâce ne le laissez pas en ces lieux ; rendons à ses tristes restes les honneurs suprêmes et à sa valeur le tribut d'éloges qui lui est dû.

« Ma haine ne survit point à son trépas. Il est mort en héros, et nous lui devons bien ces faibles hommages qu'on paie à la vertu qui n'est plus ». Des soldats, à ces mots, prennent entre leurs bras le corps d'Argant et suivent Tancrede chargés de ce pesant fardeau. Vafrin, en gardien fidèle, marche à côté d'Herminie.

« C'est à Jérusalem que je veux aller, dit le guerrier ; s'il faut que le flambeau de mes jours s'éteigne, j'expirerai du moins plus près du tombeau de mon Dieu. Il me semble que de là, mon âme, avec moins d'efforts, s'envolera dans le ciel. Heureux en mourant de voir ces lieux où m'appelaient mes vœux et mes serments » !

Il dit, on le porte à Jérusalem, on l'y dépose sur un lit où il s'endort d'un sommeil tranquille. Non loin de lui Vafrin donne à la princesse un asile secret et inconnu ; lui-même il va trouver Godefroy et sans obstacle pénètre jusqu'à lui, quoique dans ce moment, le héros, profondément occupé de son entreprise, pèse dans la balance ses espérances et ses craintes.

Il est assis sur le bord du lit où repose Raymond. Un cercle des guerriers les plus puissants et les plus sages sont autour de lui. Vafrin parle et tous se taisent pour l'entendre : « J'ai pénétré, Seigneur, dans le camp des infidèles.

« N'attends pas que je te dise le nombre de leurs soldats ; les plaines, les montagnes, les vallées en sont couvertes. J'ai vu la terre, au loin, dépouillée de ses moissons, j'ai vu tarir les fleuves et les fontaines, la Syrie n'a point assez d'eaux pour éteindre leur soif, ni de blé pour les nourrir.

« Mais cette innombrable armée n'est presque toute qu'un ramas inutile, sans discipline et sans ordre : ils ne

savent point manier le fer et lancent de loin des flèches impuissantes. On y voit cependant quelques guerriers d'élite qui marchent sous les drapeaux persans. On y voit une troupe peut-être encore plus formidable, c'est la troupe immortelle du Calife.

« Immortelle, en effet, puisque toujours le même nombre la compose et que presque toujours un nouveau soldat remplace le soldat qui vient de périr. Emiren commande l'armée, Emiren qui en prudence, en valeur n'a peut-être point d'égal. Son maître lui ordonne de tout tenter pour engager un combat.

« Après-demain, peut-être, l'ennemi sera dans ces lieux... ; Renaud, songe à défendre ta vie, on brûle de te l'arracher; Armide a promis sa main à qui lui apportera ta tête, et les plus fameux guerriers ont juré de l'abattre.

« On compte parmi eux le roi de Samarcande, le vaillant Altamor; on y compte Adraste, le gigantesque Adraste dont les états touchent aux portes de l'aurore, guerrier barbare, inhumain, qui au lieu de coursier monte un superbe éléphant; et Tisapherne encore, que la renommée place au rang des héros les plus redoutés ».

Il dit; Renaud s'enflamme, ses yeux étincellent; déjà il voudrait être au milieu des ennemis; il ne peut plus se contenir ni captiver l'ardeur qui le transporte. « Seigneur, ajoute Vafrin en se retournant vers Bouillon, je ne t'ai rien dit encore, un secret plus affreux me reste à dévoiler; on aiguise contre toi le poignard de la trahison ».

Il lui révèle le complot qui menace ses jours, les armes, le poison, le fatal déguisement et la récompense promise au crime. Tous l'interrogent; il leur répond à tous. Le silence succède; enfin Bouillon s'adressant à Raymond: « Comte, lui dit-il, quel est ton avis?

— Je ne crois plus qu'il faille demain commencer l'assaut; investissons la tour et fermons-en la sortie à l'en-

nemi. Cependant faisons reposer nos troupes et préparons-nous à un combat qui doit décider du sort de l'Asie; songe toi-même s'il vaut mieux aller chercher l'Égyptien ou l'attendre.

« L'objet le plus important pour nous, c'est ta vie; par toi nous sommes sûrs de vaincre, par toi nous sommes sûrs de régner; sans toi, qui sera notre guide? quel sera notre appui? Pour reconnaître les perfides qui menacent tes jours fais changer à tes gardes d'habillement et d'armure; le crime se trahira de lui-même.

— Je retrouve dans tes conseils toute ta sagesse et toute ton amitié. Je prononce ce que tu n'oses décider; nous marcherons à l'ennemi, les vainqueurs de l'Orient ne doivent point se cacher derrière un rempart ou dans des retranchements; c'est dans la plaine, c'est à la clarté du jour, que nous devons montrer à ces impies notre valeur et notre audace.

« Ils trembleront au seul souvenir de nos triomphes; notre aspect, l'éclat de nos armes, achèveront leur défaite. Sur leurs débris nous assoirons les fondements de notre empire. Bientôt la tour se rendra d'elle-même ou cédera sans peine à nos efforts ». A ces mots Bouillon se tait, et tous vont goûter le repos qu'amènent le silence et la nuit.

CHANT XX

Déjà le soleil avait rappelé les mortels à leurs travaux, déjà son char conduit par les heures avait mesuré une partie de sa carrière. Soudain, du haut de la tour où ils se sont réfugiés, les Infidèles aperçoivent un nuage lointain qui s'avance et roule vers Jérusalem. Bientôt ils reconnaissent les Égyptiens et le secours qui leur est promis. Sous les pas de cette immense armée vole un tourbillon de poussière ; la plaine et les collines disparaissent.

A cet aspect les assiégés poussent des cris d'allégresse. Tels, aux rives de la Thrace, à l'approche des hivers, des bataillons de grues s'agitent et par leurs cris saluent la chaleur qu'ils vont chercher dans de plus heureux climats. L'espérance ranime leur courage et leur vigueur, ils lancent des flèches, ils vomissent des outrages et des blasphèmes.

Les Chrétiens ont bientôt compris d'où naissent ces nouveaux transports et cette subite audace. Ils portent leurs regards dans la plaine ; ils voient l'ennemi qui s'avance ; soudain une généreuse ardeur les enflamme ; ils crient : aux armes ! aux armes ! la jeunesse impétueuse se presse autour de Bouillon et frémissant de rage : « Donne, Seigneur, donne-nous, s'écrie-t-elle, le signal du combat ».

Mais le héros résiste à leur impatience et met un frein à leur audace ; il ne permet pas même que par de légers combats on essaye la fortune. « Après tant de fatigues, leur dit-il, donnons du moins un jour au repos ». Peut-être aussi veut-il nourrir dans ses ennemis une confiance imprudente.

Chacun prépare ses armes, en attendant que l'aurore trop lente ait enfin rallumé ses feux. Jamais l'air ne fut si pur, jamais le ciel ne fut si brillant. Tout riait dans la nature, le soleil plus majestueux répandait toutes ses clartés; il semblait qu'il voulût contempler sans voile les exploits qui devaient illustrer cette journée.

Aux premiers rayons du jour Godefroy fait marcher son armée en ordre de bataille. Raymond doit veiller sur la tour et contenir les assiégés. Sous lui sont ses gascons et une foule de chrétiens qui du fond de la Syrie sont venus rendre hommage à leurs libérateurs.

On lit sur le front de Godefroy le présage assuré de la victoire; un céleste éclat brille dans tous ses traits, jamais il ne parut si auguste et si grand : la fleur de la jeunesse renaît sur son visage; son regard, son maintien, tout annonce qu'il est au-dessus des vulgaires mortels.

Bientôt l'Égyptien est en présence, Godefroy fait occuper une colline qui s'étend à sa gauche et se prolonge derrière lui. Dans la plaine il forme un front large et menaçant. L'infanterie est au milieu, et la cavalerie sur les ailes.

A sa gauche il place les deux Robert; son frère est au centre; lui-même il commande la droite. C'est dans ce poste que les plus grands dangers doivent se réunir; c'est là que l'ennemi doit porter ses plus terribles efforts, c'est par là qu'il peut tenter d'envelopper les Chrétiens.

Sous lui sont les Lorrains et l'élite de ses soldats. Entre les cavaliers il place des fantassins accoutumés à combattre au milieu des chevaux. Non loin de là est un escadron d'aventuriers et d'autres guerriers fameux sous les ordres de Renaud.

« La victoire, lui dit Godefroy, est dans tes mains; c'est de toi que dépend notre sort; tiens ta troupe cachée à l'ombre de ces ailes. Au moment où l'ennemi s'approchera, fonce tout à coup sur lui et fais évanouir ses projets. Sans doute, il voudra nous envelopper ».

De là, sur un coursier rapide il vole de rang en rang ; son visage est découvert, la terreur est sur son front et l'éclair dans ses yeux ; il rassure les courages ébranlés, il affermit ceux qui espèrent, il rappelle au brave ses exploits, à l'audacieux ses prouesses, aux uns il promet des récompenses, aux autres des honneurs.

Enfin il s'arrête sur une éminence à la tête de son armée et adresse à ses guerriers ce discours qui les enflamme. Sa rapide éloquence roule comme un torrent qui, grossi par la fonte des neiges, se précipite du sommet d'une montagne.

« Illustres vainqueurs de l'Orient, fléaux de l'impiété, voici enfin le dernier de nos combats ; voici le jour désiré si longtemps : le ciel rassemble aujourd'hui tous vos ennemis pour les livrer tous à la fois à vos coups.

« Que de victoires réunies dans une seule ! que de travaux, que de fatigues nous épargne l'Éternel ! que l'aspect de cette immense multitude ne vous inspire aucune terreur. Divisée, sans harmonie, sans discipline, elle s'embarrassera elle-même. A tant de bras il manquera le courage qui les fait mouvoir, et cet ordre qui les dirige et les rend utiles.

« La plupart, sans vigueur, sans adresse, arrachés à l'oisiveté ou à de vils emplois, n'apportent que leur lâcheté et leur inexpérience. Déjà de leurs mains tremblantes je vois tomber les épées, les boucliers et les enseignes. Dans leurs sons incertains, dans leurs mouvements équivoques, je vois leur perte et notre triomphe.

« Ce guerrier couvert d'or et de pourpre qui les commande et dont le regard est si fier, a vaincu peut-être des Arabes et des Maures, mais sa valeur ne résistera point à la nôtre. Au milieu du trouble et de la confusion, que peut-il attendre de son courage et de son habileté ? il ne connaît point ses soldats, il leur est inconnu ; il en est peu d'entre eux auxquels il puisse dire : tu étais là, j'y étais avec toi.

« Moi je commande à une troupe choisie ; jadis votre

compagnon, aujourd'hui votre chef, j'ai combattu, j'ai triomphé avec vous. En est-il parmi vous dont je ne connaisse la patrie et la naissance? Quand vos flèches volent dans les airs en est-il une dont je ne puisse dire : c'est un Français, c'est un Irlandais qui l'a lancée?

« Je ne vous demande point des exploits nouveaux ; soyez tels que je vous ai vus, ayez votre zèle accoutumé, souvenez-vous de votre gloire, de la mienne, de celle de Jésus-Christ. Allez, frappez ces impies, foulez aux pieds leurs cadavres sanglants, et sur leurs débris affermissiez notre conquête. Pourquoi vous arrêter encore ? je le lis dans vos yeux, la victoire est à nous » .

A ces mots un rayon de lumière vient former un cercle autour de sa tête. Tel brille un éclair ; ou telle encore une étoile détachée du front de la nuit se plonge dans le sein des eaux. Ce rayon parut aux chrétiens le présage assuré du diadème que devait un jour ceindre Bouillon.

Peut-être, s'il est permis à un mortel de sonder les célestes mystères, peut-être ce fut l'ange tutélaire du héros qui descendit du séjour des immortels, et le couvrit de ses ailes. Cependant l'Égyptien avec non moins d'ardeur ordonnait son armée et encourageait ses soldats.

Il avait, comme Godefroy, placé son infanterie au milieu et sa cavalerie sur les ailes. Il commande à la droite, Altamore à la gauche, Muléassem est au centre et derrière lui Armide et son brillant cortège.

Sous Emiren se rangent le farouche Adraste et Tisapherne et la troupe immortelle. A la gauche, avec Altamore, sont les rois de Perse et d'Afrique et les deux monarques éthiopiens. Leurs nombreux escadrons peuvent se déployer dans un plus vaste espace ; c'est de là que la fronde doit lancer les pierres et l'arc décocher les flèches.

Le général court de rang en rang ; il parle à ses soldats par lui-même ou par ses interprètes ; il mêle les reproches

et les louanges, les promesses et les menaces : « Pourquoi, dit-il à l'un, ce visage consterné ? que crains-tu ? que peut un seul contre cent ? notre ombre, nos cris seuls mettront en fuite cette poignée de soldats.

« J'aime ton audace, dit-il à l'autre, généreux guerrier, va reprendre la proie que des barbares nous ont enlevée ». Quelquefois il évoque la patrie ; il présente à leurs yeux son image pâle, défigurée et le tableau de leurs familles suppliantes, éperdues : « Ta patrie te parle et t'implore par ma voix.

« Sauve mes lois, te dit-elle, sauve mes temples. Ne permets pas qu'ils soient souillés de mon sang. Arrache les filles tremblantes aux outrages d'un soldat effréné ; défends les cendres et les tombeaux de tes aïeux de l'impiété qui va les profaner ; vois les vieillards appesantis par l'âge qui déplorent leur faiblesse et te montrent leurs cheveux blancs. Vois ton épouse en larmes qui te montre son sein, tes enfants et ce lit confident de vos chastes amours » !

Il dit à d'autres : « L'Asie remet dans vos mains sa gloire et sa vengeance ; c'est de vous qu'elle attend le sévère mais juste châtiment de ces barbares qui l'ont ravagée ». Ainsi en diverses langues et par divers motifs, il allume dans ses guerriers l'ardeur du combat. Mais déjà les deux chefs se taisent et les deux armées ne sont plus séparées que par un espace étroit.

Quel étonnant spectacle ! le signal est donné ; tout s'ébranle, les enseignes et les drapeaux flottent dans les airs. Les vents agitent les mobiles panaches, l'or et l'acier frappés des rayons du soleil portent au loin les éclairs et la terreur.

Tout est hérissé de piques et de javelots ; les arcs sont tendus, les lances sont en arrêt, les traits sifflent, les frondes résonnent, les coursiers écumant et s'enflamment de la haine et de la fureur dont leurs maîtres sont animés. Ils

bondissent, ils frappent la terre, et leurs naseaux brûlants vomissent la flamme et la fumée.

La beauté de ce spectacle en égale l'horreur. Malgré les alarmes qu'il inspire, un charme secret y fixe les yeux. Le son terrible de mille instruments flatte encore les oreilles qu'il étonne. Cependant l'armée chrétienne, moins nombreuse, offre un aspect plus imposant. Leurs armes ont plus d'éclat, un souffle plus guerrier anime leurs trompettes.

Bouillon, le premier, fait sonner la charge. L'Égyptien répond et accepte le combat. Les Chrétiens à genoux invoquent l'éternel et baisent la poussière. Bientôt la plaine disparaît; on se presse, on se mêle, et de tous côtés volent la fureur et la mort.

Quel guerrier parmi les chrétiens frappa les premiers coups? Quelle main cueillit les premiers lauriers? ce fut la tienne, ô Gildippe! le ciel livre au bras d'une femme le grand Hircan, le souverain d'Ormus; tu lui perces le cœur, il tombe, et en tombant il entend les ennemis vanter le coup qui lui ravit la vie.

La lance de l'amazone est brisée; d'une main vigoureuse elle saisit son épée, se précipite au milieu des Persans, ouvre et renverse les rangs les plus serrés. Elle atteint Zopire à la ceinture, et partagé en deux elle l'étend sur la poussière. Elle frappe Alarcon à la gorge et lui coupe le canal des aliments et de la voix.

Artaxerxès roule sans connaissance. Argée expire; Ismaël voit trancher les nerfs qui attachent sa main à son bras. Les rênes de son coursier flottent sur son col; l'animal libre du frein qui le captivait fuit au milieu des rangs et y porte le désordre.

Ces guerriers, cent autres encore dont les noms sont ensevelis dans l'oubli, tombent sous le fer de l'amazone. Les Persans l'entourent, la pressent et la menacent; déjà ils se disputent l'honneur de sa défaite, mais le fidèle Odoard

dont la tendresse est alarmée, accourt pour la soutenir et la défendre. Tous deux réunis ils sentent redoubler leurs forces et leur courage.

Généreux époux ! vous donnâtes un spectacle nouveau dans les combats. Chacun de vous oublie ses propres dangers pour sauver, pour venger une vie qui lui est plus précieuse que la sienne ! Gildippe repousse les coups qui menacent le tendre Odoard. Odoard couvre Gildippe de son bouclier ; il présenterait, s'il le fallait, son sein tout nu aux armes dirigées contre une tête si chère.

Sous les coups du guerrier tombent et l'audacieux roi du Bécan et Alvante qui osa frapper Gildippe. Gildippe fend la tête au brave Arimon qui menaçait les jours de son époux.

Cependant le roi de Samarcande faisait parmi les Chrétiens un ravage encore plus affreux ; autour de lui tout tombe, tout périt ; ce qui échappe à son épée expire sous les pieds de son coursier ; heureux qui meurt tout entier d'un seul coup et ne gémit pas encore sous le poids du fougueux animal.

Altamore moissonne et le vigoureux Brunellon et le gigantesque Hardouin. Le premier a la tête fendue, et les morceaux sanglants en retombent sur l'une et l'autre épaule. Le second, par un bizarre effet de sa blessure, est forcé de rire en expirant.

Une foule d'autres guerriers tombe sous les coups de l'homme à l'épée. Genton, Gaston, Guy, le généreux Rosemond confondent ensemble leurs derniers soupirs. Qui pourrait compter les victimes d'Altamore ? Qui pourrait dire tous ceux que son coursier écrase sous ses pieds ? combien de blessures diverses ? combien de morts différentes ?

Personne n'ose affronter ses regards, personne n'ose le menacer ; Gildippe seule revient sur lui, seule elle ose braver ce dangereux rival. Jamais amazone sur les rives du

Thermodon ne soutint un bouclier avec tant de vigueur et ne mania la hache meurtrière avec tant d'audace.

La première elle frappe l'infidèle et du coup elle brise l'or et l'émail qui ornent son diadème. Le superbe Altamore est forcé de baisser la tête. La honte et le dépit l'enflamment, et sa rapide vengeance efface aussitôt l'affront qu'il a reçu.

Il porte à Gildippe un coup affreux qui lui ôte le sentiment et presque la vie. Elle tombait, mais son fidèle époux accourt et la soutient. Soit hasard, soit courage, l'Infidèle abandonne sa victime. Tel un lion généreux dédaigne un ennemi terrassé, le regarde et s'éloigne.

Cependant Ormond dont la main s'est consacrée aux faits, Ormond, sous l'habit qui le cache, s'est mêlé parmi les Chrétiens et avec lui les complices de sa perfidie. Tels, au déclin du jour, des loups avides de carnage tentent de surprendre un timide troupeau sous la ressemblance des gardiens fidèles qui veillent pour le défendre.

Ils s'approchent, et déjà le barbare a pénétré non loin de Bouillon. Mais à la vue de sa cotte d'armes : « Voilà, s'écrie le héros, voilà le traître qui a conjuré contre mes jours ! voilà ses complices » ! Il dit et marche au perfide.

Il lui fait une mortelle blessure ; le scélérat immobile ne sait ni reculer, ni frapper, ni se défendre. Son audace est glacée ; un regard de Godefroy l'a pétrifié. Toutes les épées sont tournées contre ces assassins, toutes les flèches pleuvent sur eux. Sanglants, percés de coups, il ne reste de leurs corps que des lambeaux déchirés.

Couvert de ce sang odieux, Bouillon se jette dans la mêlée et va chercher Altamore. Ce fier Persan enfonce et renverse les escadrons les plus serrés. Devant lui les Chrétiens disparaissent, comme on voit sur les bords de l'Afrique le sable voler épars au gré des vents. Godefroy, par ses cris, par ses menaces arrête ses soldats et fond sur le vainqueur qui les poursuit.

Tout se mêle à la fois ; jamais le Simois ni le Xanthe ne virent, sur leurs bords, un carnage plus affreux. Baudoin et Muléassem se heurtent avec leur infanterie. A l'aile gauche, près de cette colline où combat Emiren, tout est en feu.

Le général infidèle et l'un des Robert se mesurent ensemble, leur valeur est égale. Moins heureux contre Adraste, l'autre Robert voit son casque brisé et son armure en pièces. Tisapherne n'a point encore trouvé de rival digne de lui ; il court, il se précipite au milieu des rangs les plus serrés et laisse partout le ravage et la mort.

La fortune balance encore les craintes et les espérances. Le champ de bataille est couvert de débris d'épées, de lances et de boucliers. Tout est jonché de cadavres ; les uns mordent la poussière, d'autres, tournés vers le ciel, semblent menacer encore. Presque tous sont percés de l'arme meurtrière qui leur ravit la vie.

Le coursier fidèle est étendu auprès de son maître, l'ami est couché auprès de son ami, le Chrétien, le Sarrasin, les vaincus, les vainqueurs, les morts et les mourants sont entassés et confondus. Les cris de fureur, les murmures de la colère, les gémissements, les sanglots se mêlent et forment des sons confus, inarticulés, qui portent, dans l'âme, la terreur et l'effroi.

Ces armes si brillantes n'offrent plus qu'un aspect sombre et funeste ; le fer n'étincelle plus, l'or a perdu son éclat ; les couleurs sont éteintes, les cimiers sont brisés, les cottes d'armes déchirées, sanglantes, ou couvertes de poussière.

Pendant les Arabes, les Éthiopiens et les Maures se déploient et s'étendent pour envelopper l'aile droite des Chrétiens. Déjà leurs archers et leurs frondeurs les inquiètent de loin. Mais soudain Renaud marche avec ses guerriers. Les tonnerres, les volcans inspirent moins de terreur et portent moins de ravages.

Assimir, le brave Assimir se présente le premier à la tête

de ses soldats basanés. Renaud l'atteint au col et le renverse mort sur la poussière. A la vue du sang qu'il vient de répandre il sent redoubler sa fureur et brûle de s'enivrer de carnage. Quels prodiges de valeur ! que d'incroyables exploits.

La mort se multiplie sous ses coups et dévore plusieurs victimes à la fois. Les Infidèles, consternés, croient voir briller dans ses mains une triple épée. Tel, à nos yeux abusés par la rapidité du mouvement, le serpent paraît armé d'une triple langue. La terreur est dans tous leurs sens et leur montre partout le trépas.

Les tyrans de la Libye confondent avec les deux monarques éthiopiens leur sang et leurs derniers soupirs. Enflammés par l'exemple de Renaud, ses illustres guerriers immolent une foule éperdue qui tombe à leur aspect ; c'est moins un combat qu'un carnage. Au fer qui les frappe, les Sarrasins n'opposent que leur désespoir et leurs cris.

Bientôt la frayeur les chasse et les disperse ; tout est en désordre, tout fuit. Le vainqueur, attaché à leurs pas, les poursuit encore et achève leur déroute. Enfin las d'égorger une troupe fugitive et sans défense, le héros s'arrête et sent amollir son courage.

Tels ces vents fougueux qui ébranlent les collines et renversent les forêts, soufflent plus doucement dans la plaine ; ou telles encore les vagues qui grondent et mugissent contre les écueils, reviennent expirer mollement sur la surface des ondes. La fureur de Renaud terrible à l'ennemi qui lui résiste, est désarmée par sa fuite.

Sa valeur qui dédaigne des victimes tremblantes et fugitives le ramène sur l'infanterie ; soutenue jusqu'alors par les Arabes et par les Africains, leur désastre l'a laissée sans défense. Renaud et ses impétueux guerriers se précipitent sur elle, l'enfoncent et la renversent.

La tempête, avec moins de rapidité abat les épis qui cè-

dent et plient sous ses efforts. Tout nage dans le sang, tout est couvert d'armes brisées, de cadavres déchirés et palpitants. Ce qui échappe au fer expire sous les pieds des chevaux.

Renaud pénètre jusqu'au lieu où, assise sur son char doré, les armes à la main, Armide était entourée de la foule de ses amants. Ses yeux ont bientôt reconnu son fatal ennemi. Elle arrête sur lui des regards où règnent la tendresse et la haine. Elle se glace, elle s'enflamme tour à tour.

Le héros reste un moment interdit à sa vue; il veut s'éloigner, mais les rivaux conjurés fondent sur lui, les uns l'épée à la main, les autres la lance en arrêt. Elle-même a déjà une flèche toute prête; le dépit hâte ses mains trop lentes, l'amour les retient et les arrête.

L'amour révolté dans son sein y rallume le feu qu'elle y tenait caché. Trois fois elle essaie de tendre son arc, trois fois ses mains tremblantes se refusent à ce cruel emploi. Enfin le dépit l'emporte; l'arc est tendu, le trait vole, mais le repentir vole après lui.

Elle voudrait qu'il reculât; elle voudrait qu'il revint percer son propre cœur. Étrange effet de l'amour dédaigné! que serait-ce s'il était vainqueur? Mais bientôt elle gémit de sa faiblesse, et la fureur à son tour triomphe dans son cœur déchiré. Elle flotte partagée entre le désir et la crainte, et suit son trait des yeux.

Il va frapper la cuirasse du héros, s'y enfonce et s'y arrête. Renaud s'éloigne; Armide croit qu'il la méprise; furieuse elle lui lance des flèches toujours impuissantes; Amour cependant rouvre ses blessures et les rend plus profondes.

« Il sera donc, dit-elle, toujours impénétrable à mes coups? Sans doute, comme son cœur, son corps est ceint d'un rempart de diamant. Ni mes flèches, ni mes regards ne sauraient l'atteindre et le blesser. Sans armes, je suis vain-

cue ; les armes à la main je la suis ; encore amante, ennemie, je suis également l'objet de ses dédains.

« Vaines ressources, charmes impuissants ! malheureuse ! ah ! tout cède à son pouvoir, et les forces des mortels et les secrets de la magie. Déjà tous les héros armés pour ma vengeance ont plié sous ses efforts ou expiré sous ses coups ».

Seule, sans défense, elle se croit déjà captive et chargée de fers honteux. Dans sa frayeur elle oublie et son arc et ses flèches et l'art des enchantements. Tel à la vue de l'aigle, prêt à le déchirer, le cygne timide tremble et se tapit contre terre.

Mais Altamore voit le danger qui la menace ; pour voier à son secours, il abandonne ses Persans qui déjà plient et que sa présence arrête à peine. Il oublie sa gloire, il oublierait l'univers entier pour sauver l'objet qu'il adore.

Il protège le char mal défendu, et son fer lui ouvre un large passage. Cependant ses soldats sont égorgés et mis en fuite par Renaud et par Bouillon. Il le voit, il en gémit ; mais plus amant que guerrier, il assure la retraite d'Armide et revient donner aux siens un tardif et inutile secours.

Il ne retrouve partout que la terreur et la mort ; mais la droite des Infidèles triomphe et les Chrétiens fuient vaincus et dispersés. L'un des Robert, sanglant, percé de coups, sauve à peine sa vie ; l'autre est dans les fers d'Adraste. Ainsi la fortune partageait les succès et les revers.

Godefroy rallie ses soldats et les ramène au combat. Les deux ailes victorieuses se rencontrent et se heurtent ; toutes deux teintes de sang, toutes deux enivrées d'un premier triomphe elles ont à défendre leur gloire et leurs lauriers. Le sort entre elles balance incertain.

Cependant Soliman du haut de la tour contemplait cette scène de carnage et d'horreur ; d'un œil inquiet il suivait les

mouvements des deux armées, les jeux de la fortune et ses retours soudains.

Il demeure, un moment, interdit, immobile; bientôt son courage s'enflamme; il veut aussi partager les dangers et cueillir les lauriers que cette plaine sanglante offre à sa valeur. Soudain il s'arme: « Allons, allons, s'écrie-t-il, partons sans différer, c'est aujourd'hui qu'il faut ou vaincre ou mourir ».

Peut-être le ciel qui veut briser les derniers appuis des Infidèles et livrer aux Chrétiens leurs dernières victimes, lui inspire lui-même cette fureur, peut-être un secret pressentiment le pousse à braver la mort qui le menace. Ardent, impétueux, il ouvre la porte et présente aux Chrétiens la foudre et le trépas.

Seul il s'élançait, seul il défie mille bras qui s'arment contre lui; déjà il est au milieu des ennemis. Entraînés par son ardeur, tous les siens et Aladin lui-même se précipitent sur ses pas. Le lâche oublie ses craintes, le prudent s'abandonne, tout est animé moins d'espérance que de rage.

Que de Chrétiens expirent sous les coups du sultan! plus rapide que l'éclair, son bras donne une mort inattendue. La terreur vole devant lui, et déjà les fidèles de Syrie tremblants, désespérés, vont passer du désordre à la fuite.

Avec moins d'épouvante et d'effroi les soldats de Raymond gardent encore leurs rangs. Surpris, accablés, ils voient le danger sans le braver ni le fuir. L'épée de Soliman s'enivre de sang, elle dévore les Chrétiens. L'aigle avec moins de fureur s'acharne sur sa proie; un loup furieux fait moins de carnage dans une bergerie.

Aladin et ses guerriers marchent sur ses traces, et comme lui portent la terreur et la mort. Mais le généreux Raymond vient soutenir ses soldats; il voit Soliman, il reconnaît son vainqueur, il le reconnaît et le brave.

O fatale vieillesse ! il retombe, encore une fois, sous la main qui l'a terrassé. Au même moment cent boucliers se lèvent pour le défendre, cent bras se lèvent pour l'accabler. Mais le Sultan s'éloigne et abandonne un ennemi qu'il croit mort et qu'il dédaigne.

Il porte ailleurs son fer meurtrier ; il frappe, il égorge, et se signale par d'incroyables exploits ; mais les victimes manquent à sa rage ; toujours altérée de sang, elle l'entraîne à d'autres combats.

Il se précipite à travers les ruines des remparts et vole au champ de bataille. Mais ses soldats sont toujours animés de sa fureur et les Chrétiens toujours pleins de la terreur qu'il leur a inspirée. L'Infidèle veut achever son triomphe, le Chrétien ne songe qu'à reculer sa défaite.

Déjà les Gascons plient, déjà les fidèles Syriens sont dispersés. En fuyant, ils passent non loin de l'asile où repose le généreux Tancrede ; leurs cris parviennent jusqu'à lui ; tout faible qu'il est, il se lève et promène ses regards sur Jérusalem. Il voit le comte de Toulouse étendu sur l'arène, ses troupes éperdues et fugitives.

La valeur ranime ses forces languissantes et enflamme le reste de son sang. D'une main il saisit son bouclier dont l'énorme poids ne surcharge point sa faiblesse, de l'autre il prend son épée et court au combat.

« Où fuyez-vous, s'écrie-t-il ? malheureux ! vous laissez votre maître aux fers du Sarrasin ! les armes de Raymond suspendues dans ses temples y seront donc les monuments de sa gloire et de votre honte ! Allez, retournez en Gascogne ; dites au fils de votre comte que son père est mort et que votre fuite a trahi sa vieillesse ». Il dit, et tout faible qu'il est, et sans cuirasse, il sert de rempart à mille guerriers armés et pleins de vigueur.

De son immense bouclier il couvre Raymond ; là viennent expirer tous les traits qu'on lui lance et tous les coups qu'on

lui porte. De son épée le héros écarte les Infidèles, et le vieillard respire sous son ombre.

Bientôt il se relève tout brûlant de colère et de honte; il promène autour de lui des regards étincelants et cherche le barbare qui l'a frappé. Il le cherche en vain, il frémit et tourne contre les autres sa vengeance et sa rage.

Tous les siens revolent sur ses pas et s'enflamment du courroux qui l'anime. L'audace renaît au cœur des Chrétiens; la terreur passe aux Infidèles et avec elle la fuite et le trépas. Raymond poursuit le cours de ses vengeances, et cent victimes expient l'affront qu'il a reçu.

Pendant qu'il abat les plus nobles têtes, le sort offre à ses yeux l'usurpateur de Jérusalem; il lui décharge sur le front un coup terrible et redouble vingt fois. Le vieux monarque tombe et mord en expirant la terre sur laquelle il a régné.

Privés de leur double appui, les barbares s'abandonnent à leur terreur ou à leur désespoir. Les uns furieux se livrent eux-mêmes au fer des Chrétiens, les autres vont chercher dans la tour un refuge inutile. Le vainqueur y entre avec le vaincu et achève sa glorieuse conquête.

La tour est prise, ses défenseurs expirent sur les degrés. Le comte de Toulouse monte au sommet, et à la vue des deux armées il y arbore la Croix triomphante. Cependant Soliman est déjà loin des remparts et bientôt au milieu de la mêlée.

Il foule une plaine ensanglantée et des monceaux de cadavres. Tout présente à ses yeux l'empire de la mort et ses funestes triomphes. Il voit un coursier qui erre sans maître et sans guide; il saisit les rênes, s'élançe sur son dos et vole au combat.

Sa présence rend aux Sarrasins effrayés le courage et la vigueur; il ne brille qu'un moment, mais il brille comme la foudre qui laisse sur les débris des plus superbes édifices l'empreinte éternelle de son passage. Que de victimes expi-

rent sous ses coups. Il en est deux dont le souvenir doit vivre au delà des temps.

Gildippe! Odoard! si mes vers peuvent aller aux siècles futurs, vos exploits, vos malheurs iront avec eux; tous les âges vanteront votre tendresse et vos vertus; et les fidèles amants arroseront mes vers de larmes qu'ils donneront à votre trépas.

Gildippe se précipite au milieu du carnage; de deux coups elle atteint Soliman dans le flanc et perce son bouclier. Le cruel qui la reconnaît: « Voilà, s'écrie-t-il, ce couple sans pudeur et sans vertu! malheureuse! ton aiguille et ton fuseau te serviraient mieux que ton épée et ton vil amant ».

Il dit, et plus furieux il lui porte un coup désespéré; son fer déchire ce sein qu'amour seul devait blesser de ses traits. Soudain elle laisse tomber les rênes de son coursier, languit et chancelle. Odoard, le malheureux Odoard accourt pour la défendre et n'arrive que pour la venger.

Que fera-t-il dans son infortune? la fureur, la tendresse le partagent et le déchirent. Il veut soutenir son épouse expirante, il veut punir son meurtrier. L'amour accorde la tendresse et la vengeance; d'une main il embrasse la chère Gildippe, de l'autre il cherche à percer Soliman.

Mais trop faible pour remplir ces deux devoirs à la fois, il voit tromper également son amour et sa haine. Le sultan lui coupe ce bras sur lequel s'appuie sa fidèle compagne, elle tombe et lui-même tombe avec elle.

Tel, sous les coups de la cognée, où sous les efforts de la tempête, l'orme expire avec la vigne qui lui est unie et semble gémir sur ces pampres qui couronnaient sa tête et sur les raisins qu'écrase sa chute.

Tel périt Odoard; il ne sent, il ne plaint que le malheur de la tendre Gildippe. Ils voudraient se dire un dernier adieu; les paroles expirent sur leurs lèvres et ils ne peuvent

s'adresser que de tristes soupirs. Tous deux ils se regardent, tous deux ils se pressent encore et s'embrassent. Un même instant voit fermer leurs paupières et leurs âmes s'envolent ensemble au céleste séjour.

Soudain la renommée déploie son vol et va semer cette funeste nouvelle. Renaud en est instruit, et par les cris, et par un messager trop sûr. Le courroux, le devoir, la douleur, l'attachement, tout allume dans son cœur l'ardeur de les venger. Mais le fier Adraste vient s'offrir à lui et présente à sa valeur un autre ennemi à combattre.

« Voilà, s'écrie le barbare, la victime que demande mon bras ! je te reconnais à tes armes je t'ai cherché tout le jour, cent fois je t'ai vainement appelé par ton nom ; je vais porter ta tête aux pieds de ma divinité et remplir mes vœux et sa vengeance. Viens, ennemi d'Armide, viens faire, avec son défenseur, assaut de fureur et de courage ».

Il dit, et décharge un coup meurtrier sur la tête du héros. Le casque résiste, mais Renaud chancelle ; lui-même, à son tour, il enfonce dans le flanc du barbare une mortelle blessure. Il tombe, ce géant formidable, ce monarque indompté, et un seul coup a l'honneur de sa chute.

A cet aspect tous les cœurs sont glacés d'horreur, d'épouvante et d'effroi. Soliman, Soliman lui-même se trouble et pâlit. Trop sûr de sa perte, il balance, il hésite, et pour la première fois son cœur est étonné. O ciel ! tout reconnaît tes lois, tout obéit à ton invisible bras.

Il voudrait combattre, il voudrait se précipiter sur Renaud, mais il ne retrouve plus son ardeur première ; il ne retrouve plus ses forces et sa vigueur, une terreur secrète éteint sa fureur et amortit son audace.

Tel un malade, dans le délire d'un sommeil agité, croit faire pour courir de pénibles efforts, mais ses mains et ses pieds se refusent à ses vœux ; il voudrait parler, mais sa langue reste immobile et glacée. Mille pensées roulent dans

le cœur de Soliman ; aucune cependant n'est pour la retraite ni pour la fuite.

Renaud fond sur lui avec la rapidité de l'éclair et paraît à ses yeux plus grand, plus terrible qu'un mortel. Soliman résiste à peine, mais il conserve en mourant tout son courage et toute sa fermeté. Il ne tente point de se dérober aux coups qui la menacent ; il ne lui échappe pas un gémissément ; tout en lui respire encore la grandeur et la fierté.

Ainsi ce nouvel Antée qui, dans le cours d'une longue guerre, tomba souvent et se releva toujours plus terrible, tombe pour ne se relever jamais. Tout retentit du bruit de sa chute. La fortune, d'une main incertaine ne balance plus la victoire ; elle-même se fixe au milieu des Chrétiens et combat sous leurs drapeaux.

La troupe immortelle, la dernière espérance de l'Orient, fuit elle-même et dément l'orgueil de son nom. Emiren arrête dans sa fuite celui qui porte l'étendard du calife : « Malheureux ! s'écrie-t-il, n'est-ce pas toi qu'entre mille j'avais choisi pour porter l'enseigne de mon maître ?

« Rimédon ! je ne t'en avais pas confiée cette enseigne pour la faire reculer. Lâche ! tu vois ton général seul au milieu des ennemis, et tu l'abandonnes ! que veux-tu ? la vie ? reviens avec moi ; la route que tu prends conduit à la mort. Combattre est ta seule ressource, et le chemin de l'honneur est le chemin de la vie ».

Rimédon revient la rage dans le cœur et la honte sur le front ; la menace à la bouche, le fer à la main, Emiren ramène les autres, et la crainte de la mort leur fait braver la mort même. A la vue de ses troupes qui se rallient, surtout à la vue de Tisapherne qui combat toujours, le général sent renaître son espoir.

Ce jour a été pour Tisapherne un jour à jamais glorieux ; les Normands ont été abattus, renversés sous ses coups. Garnier, Roger, Gérard ont expiré de sa main. Sûr d'une

immortalité que lui ont acquise ses exploits, il dédaigne la vie et se précipite au milieu des plus grands dangers.

Il voit Renaud, il le reconnaît, quoique sa cotte d'armes ait perdu sa couleur, quoique son aigle soit tout ensanglanté : « Voici, dit-il, le moment le plus redoutable ; ô ciel ! seconde mon audace. Armide ! sois témoin de mes efforts. O Mahomet ! si je triomphe, je fais vœu de suspendre les armes de l'impie dans ta mosquée ».

Ses vœux inutiles se perdent dans les airs, et le sourd Mahomet n'entend point sa prière. Cependant il réveille son courroux et l'allume du feu de l'amour. Tel le lion farouche se bat les flancs et s'excite au carnage ; plein d'une force et d'une fureur nouvelle il fond sur Renaud.

Renaud fond sur lui ; Chrétiens et Sarrasins, tous reculent, tous oublient le combat pour contempler un combat plus terrible.

Tisapherne ne fait que frapper, mais Renaud frappe et fait des blessures. Le sang de l'Infidèle coule, son casque est brisé, son bouclier l'abandonne, Armide voit son vengeur presque abattu ; partout règnent la crainte et la terreur. Un moment va rompre le nœud fragile qui rassemble le reste de ses défenseurs.

Déjà la solitude est autour de son char ; sa vengeance est trahie. Elle craint les fers, elle abhorre le jour ; éperdue, furieuse, elle descend, monte sur un coursier et fuit, mais elle emporte avec elle son courroux et son amour.

Telle fuyait la reine d'Égypte laissant son Antoine lutter contre le trop heureux Octave. Injuste à lui-même, mais fidèle à l'amour, Antoine abandonnait la victoire pour suivre l'objet de sa flamme. Tisapherne aussi voudrait suivre la fugitive Armide, mais Renaud l'arrête.

En perdant la vue de la beauté qu'il adore, l'Infidèle croit avoir perdu la clarté du jour ; désespéré il se tourne contre son ennemi et lui décharge un coup affreux sur le front.

Le héros chancelle et plie. Ainsi, dans les flancs de l'Etna, l'enclume tremble sous le lourd marteau du cyclope.

Mais bientôt il se redresse, et de son épée il perce la cuirasse de Tisapherne et lui enfonce la pointe dans le cœur elle ressort entre ses épaules et ouvre à son âme fugitive une double issue.

Le vainqueur s'arrête et cherche encore des Chrétiens à défendre ou des Sarrasins à combattre. Mais tout a fui, tout est en désordre, et les étendards roulent sur la poussière. Il suspend le carnage, le feu qui l'animait semble s'éteindre; calme et tranquille, il se rappelle cette beauté qui fuit seule et désespérée.

La pitié, la générosité l'intéressent à son sort; il se souvient qu'en la quittant il promet d'être encore son chevalier, et soudain il vole sur ses pas. Cependant Armide s'est enfoncée dans un lieu solitaire où tout paraît favorable aux sinistres desseins que lui a inspirés son désespoir.

Elle rend grâce au hasard qui a conduit ses pas errants dans cet asile funeste et sombre. Elle descend, jette son arc, son carquois et ses traits : « Armes malheureuses, dit-elle, armes impuissantes ! qui avez trahi ma vengeance, je vous abandonne; restez ensevelies dans ces déserts...

« Ah ! parmi tant de flèches, n'en sera-t-il point une qui puisse se baigner dans le sang?... le cœur du barbare a été pour vous impénétrable, osez du moins percer le sein d'une femme... je vous livre le mien nu et sans défense; qu'il expie votre faiblesse et votre honte... hélas ! il n'est que trop tendre..... amour le sait, jamais il ne put résister à ses coups.

« Donnez-moi la mort et je vous pardonne.... Malheureuse Armide ! quel sort est le mien s'il ne me reste que vous et mon désespoir ! puisse du moins la mort guérir les blessures de mon cœur et ma flamme s'éteindre avec ma vie !...

« Heureuse ! si ce poison funeste ne vient point avec moi infecter les enfers ! Amour ! amour ! abandonne enfin ta proie ! que ma vengeance, que ma fureur seules me restent et soient les compagnes éternelles de mon ombre !... ou plutôt que des sombres royaumes elles reviennent tourmenter le cruel qui m'a dédaignée, que dans l'horreur des nuits elles troublent son sommeil et répandent autour de lui la terreur et l'effroi » !

Elle se tait, et résolue de mourir, elle choisit le trait le plus perçant. Renaud arrive, Renaud la voit prête à finir sa cruelle destinée, déjà le fer à la main, déjà le visage couvert de la pâleur du trépas ; il s'élançe, il saisit ce bras qui va enfoncer la pointe mortelle.

Armide se retourne ; elle voit Renaud. Elle pousse un cri, ses regards, avec dédain, fuient un visage qu'elle adore. Elle tombe et s'évanouit. Tel un lis à demi-coupé penche languissamment sa tête. Renaud la soutient d'une main, de l'autre il dénoue les nœuds de sa robe.

Des larmes de la pitié, il mouille et les joues et la gorge de cette beauté infortunée ; elle revient à elle-même et soulève une paupière toute humide des pleurs de son amant. Telle une rose flétrie se ranime humectée des larmes de l'aurore. Trois fois ses yeux s'ouvrirent, trois fois ils se fermèrent pour ne pas voir cet objet de haine et de tendresse.

D'une main languissante elle essaye de repousser le bras vigoureux qui la soutient. Ses efforts redoublés ne font que serrer encore le nœud qui l'embrasse. Enfin, arrêtée dans ces liens qui jadis lui furent si chers, qui peut-être le sont encore, elle verse un torrent de larmes, et toujours obstinée à ne pas regarder le héros, elle lui adresse ce discours :

« Barbare ! qui t'amène en ces lieux ? toujours également cruel et dans ta fuite et dans ton retour, tu me donnes la mort et tu veux prolonger ma vie ? c'est toi qui cherches

à sauver mes jours!... à quels affronts, hélas! à quels supplices réserves-tu la malheureuse Armide?... je connais tes secrets... mais que peut une infortunée qui ne peut pas même mourir?

« Sans doute ta gloire serait offensée si on ne voyait pas enchaînée à ton char une femme qu'ont trahie tes serments et que ta force accable? Sans doute le titre de son vainqueur sera le plus beau de tes titres?... il fut un temps où je te demandais la paix et la vie... la mort seule aujourd'hui peut flatter ma douleur... mais ce n'est pas à toi que je la demande. Barbare! la mort même me serait affreuse s'il fallait la tenir de ta main!

« Va! je saurai moi seule me sauver de tes fureurs. Captive et chargée de fers, les armes, le poison, les précipices, le lacet funeste manqueront à mon désespoir; mais pour mourir il me reste des moyens que tu ne pourras m'ôter. J'en remercie le ciel qui me les inspire. Garde tes vaines caresses... Le perfide! comme il se joue encore! comme il tente de surprendre ma crédulité!»

Renaud mêle les pleurs de la pitié aux larmes que l'amour et le dépit font couler de ses beaux yeux. « Armide, lui dit-il, calme ton cœur agité. Ce ne sont point des dédains, c'est le trône que j'é te réserve. Moi, ton ennemi!... je suis toujours ton chevalier et ton esclave.

« Lis dans mes yeux, si tu refuses d'en croire mes paroles, tu y verras la pureté de mon zèle. Je jure de te replacer au trône où régnèrent tes aïeux, ou plutôt si le ciel daignait répandre dans ton âme ses divines clartés et t'arracher le bandeau de l'erreur, il ne serait point dans l'Orient de puissance égale à la tienne».

A ces prières, à ces tendres discours, il mêle des larmes et des soupirs. La colère s'éteint dans le cœur d'Armide, il n'y reste que les feux de l'amour. Telle la neige se fond aux rayons du soleil ou au souffle des zéphyrs: « Commande

à ton esclave, lui dit-elle, décide de son sort ; tes désirs seront ses lois ».

Cependant Emiren voit l'enseigne de son maître étendue sur la poussière, il voit le brave Rimédon expirant sous les coups de Godefroy et tous ses guerriers renversés ou fugitifs. Le désespoir ranime encore sa valeur ; il va chercher la mort, mais il ne veut la recevoir que d'une main qui puisse illustrer sa défaite.

Il voit dans Godefroy seul un rival digne de lui. Soudain il se précipite et marche à lui sur des monceaux de victimes qu'il immole à sa vengeance : « Je viens, lui crie-t-il de loin, je viens mourir sous tes coups, mais en tombant je tâcherai du moins de t'écraser sous ma chute ».

Il dit, et tous deux ils fondent l'un sur l'autre. Godefroy a son bouclier percé et reçoit une blessure dans le bras gauche, mais soudain il atteint Emiren à la joue ; le Sarra-sin chancelle, se redresse et retombe ensuite frappé du coup mortel.

La plaine n'offre plus que de tristes restes de cette immense armée ; Bouillon poursuit sa victoire, mais bientôt ils'arrête à la vue d'Altamore sanglant et qui se défend avec les débris de ses armes rompues et fracassées. Cent bras le menacent, cent lances le frappent à la fois : « Arrêtez, Chrétiens, s'écrie Bouillon, et toi rends-moi tes armes, je suis Godefroy ».

Ce guerrier qui jamais n'avait avili son grand cœur par une bassesse, au seul nom d'un héros si fameux et si redouté : « Je me rends, lui dit-il, je dois cet hommage à ta valeur. Mais la défaite d'Altamore augmentera tes richesses en augmentant ta gloire ».

« Une tendre épouse t'offrira, pour prix de ma liberté, toutes ses pierreries et tout l'or de mes états. — Le ciel, lui répond Godefroy, ne me fit point un cœur avare. Garde les trésors de l'Inde et de la Perse, je ne sais point mettre un

prix à la vie de mes ennemis. Je suis venu conquérir et non pas trafiquer dans l'Asie ».

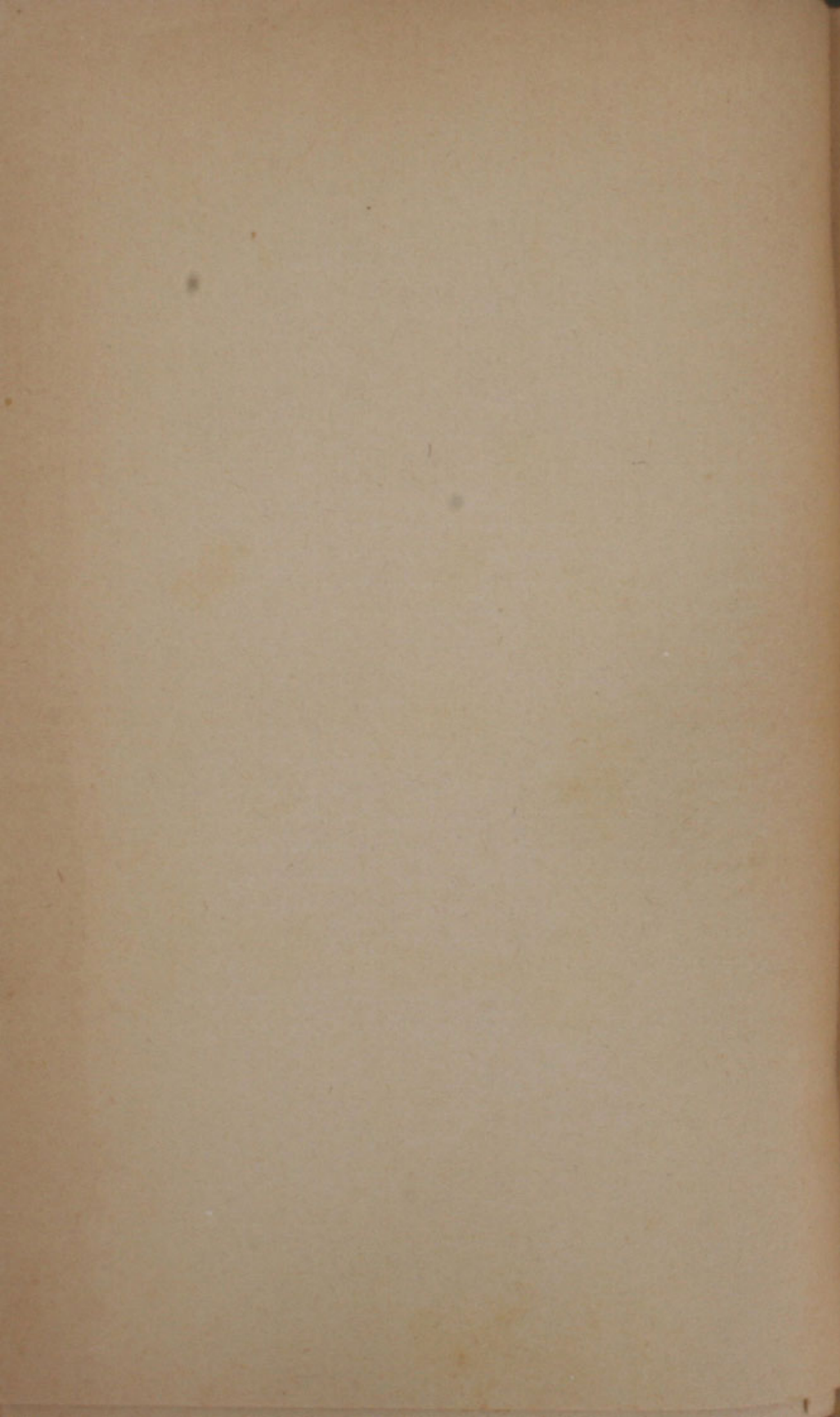
Il dit et confie Altamore à ses gardes. Lui-même il poursuit les Infidèles ; ils fuient dans leurs retranchements qui ne peuvent plus les défendre. Bientôt ils sont inondés de carnage, la mort erre dans toutes les tentes et ce pompeux amas d'inutiles richesses que traînait après lui l'Égyptien nage dans les flots de son sang.

Godefroy triomphe ; le jour lui encore : il marche vers la cité dont il a brisé les fers, pour y offrir à l'Éternel l'hommage de sa victoire. Les mains toutes teintes du sang qu'il vient de répandre, il entre dans le temple avec ses guerriers, il y suspend ses armes, et prosterné sur la tombe sacrée il y acquitte sa reconnaissance et ses vœux.

FIN DE JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR LE TASSE.....	1
CHANT PREMIER.....	3
CHANT II.....	21
CHANT III.....	39
CHANT IV.....	53
CHANT V.....	72
CHANT VI.....	89
CHANT VII.....	109
CHANT VIII.....	130
CHANT IX.....	146
CHANT X.....	164
CHANT XI.....	178
CHANT XII.....	192
CHANT XIII.....	213
CHANT XIV.....	227
CHANT XV.....	241
CHANT XVI.....	253
CHANT XVII.....	268
CHANT XVIII.....	285
CHANT XIX.....	303
CHANT XX.....	326



LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

VOLUMES PARUS :

- ARISTOPHANE**, THÉÂTRE. 2 v.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈRES.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
BRANTOME, DAMES GALANTES.
CAMOENS, LES LUSIADES.
CASANOVA, MÉMOIRES. 6 vol.
CESAR, GUERRE DES GAULES.
CHATEAUBRIAND, ATALA; RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE.
— GÉNIE DU CHRISTIANISME. 2 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE; MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
ESCHYLE, THÉÂTRE.
FENELON, TÉLÉMAQUE.
— EDUCATION DES FILLES.
FOE (Daniel de), ROBINSON CRUSOÉ
GËTHE, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
HOMÈRE, ILLIADÉ.
— ODYSSEÉ
LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.
LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES; PRINCESSE DE CLÈVES.
LA FONTAINE, FABLES.
— CONTES.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
LE SAGE, HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE. 2 vol.
LESSING, THÉÂTRE.
MAISTRE (X. de), ŒUVRES.
- MARIVAUD**, THÉÂTRE CROISI.
MOLIERE, THÉÂTRE. 4 vol.
MONTAIGNE, ESSAIS. 4 vol.
MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES.
— DE L'ESPRIT DES LOIS. 2 vol.
MUSSET (Alfred de), PREMIÈRES POÉSIES, 1829-1835.
— POÉSIES NOUVELLES, 1836-1852.
— COMÉDIES ET PROVERBES. 2 vol.
— CONFESION D'UN ENFANT DU SIÈCLE.
— NOUVELLES.
— CONTES.
— MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.
— ŒUVRES POSTHUMES.
OVIDE, LES MÉTAMORPHOSES.
PASCAL, PENSÉES.
— LES PROVINCIALES.
RABELAIS, ŒUVRES. 2 vol.
RACINE, THÉÂTRE. 2 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), CONFESIONS. 2 vol.
— JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol.
— DU CONTRAT SOCIAL.
SCHILLER, LES BRIGANDS; MARIÉ STUART; GUILLAUME TELL.
SCOTT (Walter), IVANHOÉ. 2 v.
SEVIGNE (M^{me} de), LETTRES CHOISIES.
SOPHOCLE, THÉÂTRE.
SPINOZA, ÉTHIQUE.
STAEEL (M^{me} de), DE L'ALLEMAGNE. 2 vol.
STENDHAL, LA CHARTREUSE DE PARME.
SUÉTONE, LES DOUZE CÉSARS.
VILLON (François), ŒUVRES.
VIRGILE, L'ÉNÉIDE.
VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.
— HISTOIRE DE CHARLES XII.
— SIÈCLE DE LOUIS XIV. 2 vol.
etc., etc., etc.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine, 1 fr. 75